

*Camarade,  
entends-tu ?*



La Résistance expliquée  
aux collégiens par des collégiens

Camarade, entends-tu ?



*Sous la direction de*

Gilles Roumieux, professeur d'histoire au collège Jean Racine d'Alès

# Camarade, entends-tu ?

La Résistance expliquée aux collégiens par des collégiens



Ce livre est dédié à tous les défenseurs de la dignité humaine.

## Ce que résister veut dire

Résister c'est refuser  
C'est un choix spontané  
Qui jaillit de l'âme  
Pour renverser les armes

Résister c'est se battre  
Contre l'intolérable  
Obéir à sa conscience  
Pour défendre ce qui est juste

Résister c'est avancer  
Pour ne rien regretter  
Continuer à lutter  
Pour la liberté, l'égalité et la fraternité

Résister c'est vivre  
Rester debout  
Ne jamais abdiquer  
Préserver sa dignité

Gilles Roumieux



## Avant-propos

Professeur d'histoire et de géographie depuis 22 ans, j'enseigne au collège Jean Racine d'Alès depuis 1999. Ces dernières années, j'ai multiplié les activités centrées sur l'histoire et la mémoire des conflits mondiaux, tout particulièrement sur la Seconde Guerre mondiale autour des thèmes de la Résistance et de la Déportation. En invitant des témoins à transmettre leur propre expérience de cette période, en organisant des voyages scolaires sur des lieux de mémoire pour donner aux élèves une réalité à ce qu'ils apprennent en classe, en les faisant participer au Concours de la Résistance et de la Déportation, je souhaite partager avec des adolescents en construction ce moment de notre Histoire qui permet de conduire à une réflexion sur les valeurs républicaines, sur les comportements humains et sur le sens de l'engagement au service de la défense de la dignité. En animant un atelier mémoire, j'ai ainsi encadré de jeunes élèves qui ont écrit une nouvelle intitulée *Les étoiles ne meurent jamais*, réécrit le parcours d'une enfant juive cachée sous l'Occupation, *J'avais 10 ans le 26 mars 1943*, et réalisé une exposition, *Créer c'est résister, résister c'est créer*, composée de huit toiles, de vingt et un dessins, de quatorze affiches historiques, de poésies et d'une lettre. Cette exposition sur la répression et sur la transmission des valeurs de la Résistance a été notamment abritée de mars à septembre 2012 au Mémorial de la Résistance en Vercors. Ces différentes productions ont pu être diffusées avec le soutien de l'ONAC (Office national des anciens combattants) du Gard et de différentes associations de mémoire.

*Camarade, entends-tu ?* est un projet que je voulais différent des précédents. Il s'agissait de s'attaquer à un roman. À partir d'une fiction que j'avais rédigée, les élèves devaient s'emparer de parcours d'adolescents résistants, leur faire traverser cette période trouble et raconter leurs vies avec leurs propres mots. Pour donner de la chair à cette histoire imaginaire inspirée de faits réels, ils ont illustré chaque chapitre par des dessins crayonnés ou colorisés ; pour donner du sens et préciser le contexte historique, ils ont rédigé des textes concis et ont élaboré une chronologie simplifiée sur l'histoire de la Résistance française. Ainsi, ce roman peut permettre à chaque adolescent de mieux s'identifier à cette grande aventure et d'en ap-

préhender les valeurs qui la constituent. Aujourd'hui, les anonymes qui les ont portées et défendues ne reconnaissent pas la société pour laquelle ils se sont battus mais les élèves de l'atelier mémoire du collège Jean Racine d'Alès, qui seront les citoyens de demain, vous adressent le message suivant :

« C'est l'histoire de la Résistance expliquée aux collégiens par des collégiens, l'histoire fictive de Mathieu et de Mathilde, de leurs camarades adolescents, dans une France naufragée et occupée par les Allemands. Quel a été l'impact de la défaite de 1940 sur leurs vies ? Quels parcours ont-ils suivis ? Quelles trajectoires ont-ils empruntées ? Et aujourd'hui, que reste-t-il de leurs choix et de leurs engagements ?

Camarades, entendez-vous le message qui transmet leur héritage par le roman, l'illustration et le travail d'histoire et de mémoire ? À une époque marquée par l'accélération du temps, nous vous invitons à un voyage dans un passé pas si lointain pour vivre pleinement le présent et construire tous ensemble un avenir radieux. »

Gilles Roumieux

**Camarade, entends-tu ?**



## CHAPITRE 1

### ENTRÉE EN SIXIÈME



C'était la fin des grandes vacances, octobre arrivait vite. Mathieu allait entrer en sixième, et il était plutôt stressé. Sa mère faisait de son mieux pour faciliter la rentrée de son fils. Ainsi, elle lui avait déjà préparé ses affaires pour que tout soit parfait le lendemain.

Marie était couturière, un métier plutôt mal payé, mais elle en vivait assez bien.

Elle habitait seule avec son fils car son mari était décédé. La Grande Guerre l'avait englouti, comme tant d'autres hommes, sur un plateau boueux près de Soissons dans l'Aisne. Il était mort peu de temps après la naissance de Mathieu qui n'avait donc pas connu son père.

Marie avait subi de nombreux coups durs lors d'une période où sévissait la crise. Au début, elle fut comme toutes les veuves ; son moral chuta et elle déprima. Mais elle surmonta ces épreuves et devint plus forte.

Elle était maintenant une femme qui s'assumait, indépendante dans la société et dans la vie.

Lorsqu'elle y repensait, encore aujourd'hui, elle se remémorait la venue au monde de sa progéniture. Cela lui redonnait la confiance et le sourire.

Mathieu était un beau garçon, intelligent, plein de vie. C'était son fils, son rayon de soleil, son univers.

La ressemblance avec son père, Julien, était frappante. Surtout le regard, le caractère aussi. Marie faisait tout pour lui apporter une vision saine sur la société, sur la vie, sur ce qui l'entourait afin de lui inculquer les valeurs constituant le socle de leur famille.

Le trait de caractère qui la définissait le mieux était la dignité, ce qui avait beaucoup d'importance dans l'éducation de son fils. Marie faisait partie de ces gens qui haïssaient l'injustice. Son éducation avait une sorte de teinte philosophique dans laquelle transparaissaient le bon sens et la hauteur d'esprit. Elle faisait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer les conditions de travail dans son usine bien qu'elle ne voulût jamais faire partie d'une quelconque organisation politique ou syndicale. Elle avait, cette fois-ci, profité de l'argent qu'elle avait reçu en prime de salaire pour acquérir une radio, et de ses congés payés pour passer le plus de temps possible avec son enfant. Elle plaçait beaucoup d'espoir dans l'avenir de son fils et ne manquait jamais de lui vanter les mérites de l'école laïque.

Mathieu n'avait pas eu une enfance difficile, bien au contraire. De ses nombreux amis, il avait un penchant pour Eugène et Daniel, qu'il considérait comme ses meilleurs amis. Ils jouaient toujours ensemble. Leurs jeux favoris étaient le football et les billes. Ils y jouaient à l'école et le plus souvent dans la rue. Parfois, et malencontreusement, leurs parties de foot se terminaient avec des accrocs aux vêtements, ce qui leur valait les sermons de leurs parents, tout particulièrement de leurs mères.

Mathieu était impatient d'emprunter le nouveau chemin pour aller en

direction du lycée et retrouver ses petits camarades. Tout cela dans un contexte plutôt... particulier. En effet, l'Allemagne nazie avait déclaré la guerre à la Pologne, sa mère lui avait répété sans cesse qu'Adolf Hitler, chancelier allemand, était dangereux et qu'il sèmerait le malheur. Cet homme était un ennemi de la paix ! Quelques-uns de ses discours avaient été diffusés à la radio, leur ton brutal suffisait à décrypter la nature de son message. Les nazis avaient déclenché la guerre, les grandes démocraties européennes préféraient préserver la paix avant tout, et étaient prêtes à capituler. Ce comportement irritait la mère de Mathieu, elle les traitait de lâches face aux nouveaux barbares.

C'est au mois d'octobre que se déroula la rentrée de Mathieu en sixième. La France était engagée dans la Deuxième Guerre mondiale et dans sa troisième confrontation avec l'ennemi. Le pays était plongé dans le chaos.

## CHAPITRE 2

### DRÔLE DE GUERRE



Nous étions tous en rangs serrés dans la cour en attendant les professeurs. Nous avions la mauvaise mine du retour des vacances. Nous commençons une nouvelle année scolaire et nous ne le savions pas encore, nous allons beaucoup apprendre sur la vie et surmonter des épreuves. J'avais très mal dormi cette nuit-là, mes

pensées étaient confuses et ne parvenaient pas à s'ordonner. Sur le chemin du lycée, je devinai que les autres avaient eu le même problème que moi, pas besoin de mots, le visage ahuri de chacun suffisait pour comprendre. La guerre nous surprit tous. Les pères de Daniel et d'Eugène partirent les laissant seuls à la croisée des chemins. Le départ fut plus que douloureux, surtout pour Daniel. Allaient-ils revenir sains et saufs ? Mais tout cela ne nous empêcha pas de retourner à l'école. Au lycée, tout était beaucoup plus rapide qu'au primaire, les devoirs plus nombreux, les leçons beaucoup plus longues et difficiles. Maintenant, nous n'avions plus un seul maître mais plusieurs professeurs avec chacun un caractère différent. Celui de français, Monsieur Maingot, était le plus sévère. La rumeur qui disait que les enseignants de cette matière étaient les plus exigeants se confirma. Sa voix était tellement grave qu'aujourd'hui encore, j'en ai des frissons. Sa jambe gauche était en bois, nous devinions que c'était le résultat de 14-18. Quand il marchait, cette jambe raclait le sol imitant la douce mélodie du chant du corbeau. Quoi qu'il en soit, cela avait le merveilleux pouvoir de stopper nos bavardages. Chaque cours était placé sous le sceau de la discipline et de la rigueur, une ambiance militaire qui pesait lourd sur nos épaules de gringalets.

Aux récréations, avec Eugène et Daniel, nous nous mettions toujours au même endroit, une manie qui se transforma en tradition. Là, nous parlions de tout et de rien. Les semaines passèrent et Daniel reçut une première lettre du front. Les Allemands n'étaient pas au rendez-vous, c'était plutôt rassurant et cela leur donnait un espoir de revoir un jour leur père vivant. L'expression « drôle de guerre » avait été employée par le père de Daniel. Il était bien à l'abri dans des tranchées imprenables de la ligne Maginot, un réseau de fortifications en béton et en acier où les hommes étaient enfermés dans des galeries souterraines. Bien préparés, ils attendaient tous l'ennemi de pied ferme sur la frontière franco-allemande. Au premier signe, ils auraient foncé sur l'adversaire, mais le problème, rien. Depuis six mois, rien. Le père d'Eugène écrivait la même chose. Je pense vraiment qu'ils devaient être soulagés, tous ces soldats, même s'ils auraient préféré rester dans leurs foyers, au moins ils ne risquaient pas de mourir bêtement. Maman avait lu dans les journaux qu'il y avait la guerre à l'Est ; pour l'instant, nous n'avions rien à craindre.

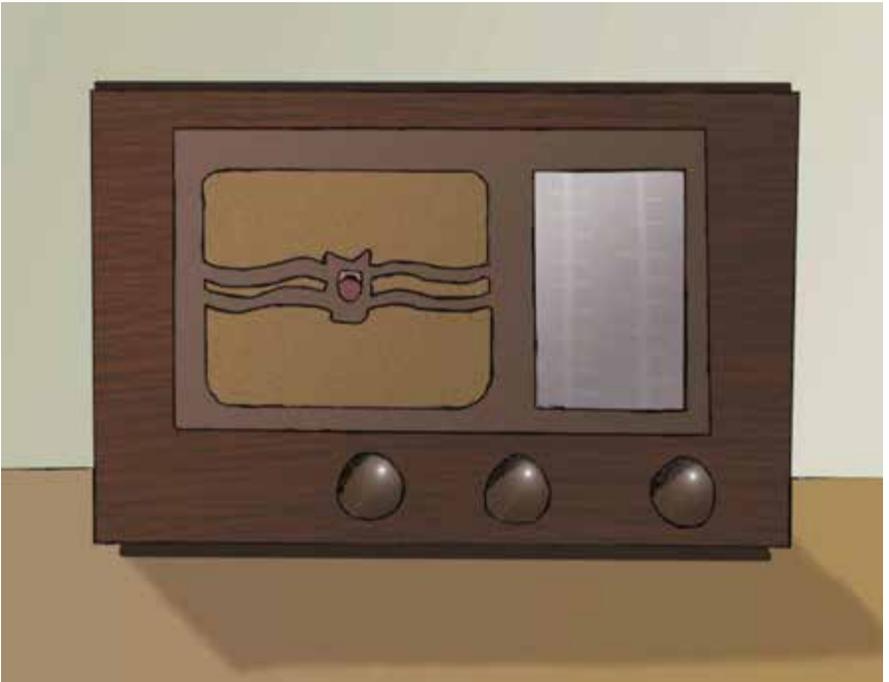
L'hiver passa, les fêtes ne furent pas des plus heureuses, et nous

nous retrouvâmes déjà au printemps de 1940. Il faisait beau, chaud, les jours commençaient déjà à rallonger, nous avions le droit de rester un peu plus longtemps dehors avec Daniel et Eugène pour jouer. Cela faisait bientôt dix mois que les hostilités avaient débuté, mais toujours aucun signe visible, nous n'en subissions pas encore les conséquences, tant mieux d'ailleurs ! J'avais même l'impression que cela s'apaisait mais Maman me remit tout de suite sur le droit chemin. À la radio, toute l'actualité allait à l'encontre de ce que je ressentais. Hitler avait envahi la Pologne et il ne se calmait pas, on aurait dit même qu'il en demandait encore plus, comme les enfants, plus on leur donne de bonbons, plus ils en veulent... Tous les journalistes essayaient de s'emparer de la première information, tout allait tellement vite à ce moment-là. En ce mois de mai, tout ce que révélaient les journaux était on ne peut plus clair et net. Bien qu'elle ait été lente et progressive, toute la stratégie des nazis prenait maintenant sa véritable dimension. Les divisions de Panzer avaient pris possession des Pays-Bas et de la Belgique. Elles avançaient maintenant à toute allure vers la France.

C'était la fin de la « drôle de guerre » et le début d'une drôle d'époque.

## CHAPITRE 3

### DEUX VOIX POUR UNE VOIE



Alors que les chars allemands avaient réussi à traverser la forêt des Ardennes pour percer à Sedan le 10 mai 1940, la ligne Maginot qui devait défendre notre territoire contre les ennemis ne servit à rien. Elle avait été violemment anéantie.

Les semaines passaient et confirmaient notre défaite, nous étions désespérés.

Les soldats, de retour du front, étaient dans un état pitoyable. Certains d'entre eux étaient blessés et mutilés. On aurait dit des

morts-vivants, comme si leur âme avait disparu, le visage blanc et creux. Ils ne pouvaient plus oublier toutes ces horreurs.

Notre impuissance à empêcher cette guerre nous laissait avec le sentiment qu'il n'y aurait aucune issue.

Un bruit sourd attira l'attention de ma mère qui s'approcha de la fenêtre. Mon cœur battait très vite. Ce que je ressentis quand je vis ce spectacle ? Je ne peux pas le décrire. Du dégoût, mélangé à de la haine. Voilà ce que je peux dire quand j'ai vu toutes ces troupes allemandes qui, avec fierté, arpentaient la rue avec leurs chars et leurs camions. Cela faisait longtemps que nous n'en avions plus chez nous ! Leurs véhicules faisaient un bruit sourd qui résonna longtemps après leur passage comme pour nous dire à qui appartenait maintenant le territoire. Les soldats qui suivaient les convois ressemblaient à des géants ou à des ogres. Chaussés de cuir, le bruit cadencé de leurs pas accompagnait en chœur le son de leurs « voitures-monstres ». Sans réfléchir, je descendis les marches pour aller sur le perron. Maman me suivit et se plaça à côté de moi. Le défilé germanique nous sidéra. Nous étions médusés. Au retour à l'appartement, je me souviens que la rancune s'était installée en moi et n'allait plus jamais me quitter.

Nous suivions la situation de très près en écoutant la radio. Bien que j'eusse préféré faire autre chose, ma mère m'obligeait à écouter toute l'actualité. L'armée française était en déroute, les morts et les prisonniers se comptaient par dizaines de milliers. Paul Reynaud démissionna et le maréchal Pétain fut nommé président du Conseil pour essayer de redresser la situation du pays. Peine perdue !

Le lendemain, le 17 juin, il s'exprima à la radio. Nous ne respirions plus, attendions le discours, calmes et excités devant le poste de TSF. Une voix tremblante et chevrotante déchira le silence. Nous étions pendus aux paroles d'un papi de 84 ans. En temps ordinaire, je crois que je me serais moqué de lui, mais là, c'était notre seul espoir. Maman approcha une chaise et se plaça devant le poste. Nerveuse, son épaule tressautait. Lorsque l'interminable discours prit fin, elle éteignit la radio et se tourna vivement vers moi. Elle pleurait à chaudes larmes. Moi, je n'étais qu'un enfant, je ne pouvais rien faire contre cette douleur. Le calme revenu, elle me dit :

« Si tu savais, ce maréchal, le « grand » maréchal Pétain ! Tu sais ce qu'il nous a dit ? Quand je pense que ton père se vantait d'être à ses

côtés à Verdun ! C'était son héros ! S'il était encore là, qu'aurait-il pensé de son modèle ? Pétain demande l'armistice ! Il veut tout arrêter, alors qu'on n'a même pas tenté de se défendre ! S'il croit que cela va nous soulager et épargner toutes nos souffrances ! Et notre honneur ? C'est inacceptable. »

Après Rethondes, la France fut coupée en deux et séparée par une ligne de démarcation. Au Nord, une zone occupée par les Allemands ; au Sud, une zone « libre » avait une nouvelle capitale. Pétain s'était réfugié à Vichy où il avait remplacé la Troisième République par l'État français. Beaucoup de concitoyens espéraient encore qu'il serait leur sauveur et qu'il les protégerait tous autant qu'ils étaient. Ils ne comprenaient pas ce qui leur arrivait et préféraient suivre sans réagir ce que leur disait le Maréchal, l'avenir était sombre.

Quelques jours plus tard, une vieille amie de Maman lui apprit que le jour qui avait suivi le discours de la honte, un général français installé à Londres avait lancé, au micro de la BBC, un appel à continuer le combat. Tout espoir n'était donc pas perdu !

## CHAPITRE 4

### « LES DORYPHORES »



Après deux mois intenses de travail, les grandes vacances commençaient, elles signaient la fin des devoirs. Sur le chemin pour rentrer chez moi, j'aperçus Daniel et Eugène rejoindre leur famille. Nous avions tous les mêmes préoccupations, l'année scolaire s'était achevée sur notre défaite, et cela nous laissait dans la confusion.

Mais j'oubliai vite ces sombres pensées pour me concentrer sur le

passage en classe supérieure. Ma mère s'était alors réjouie pour la première fois depuis bien longtemps. Elle m'avait de nombreuses fois félicité pour mes résultats et pour les efforts que j'avais fournis pour en arriver là. Et elle me répétait sans cesse qu'un travail assidu et régulier ne pouvait déboucher que sur la réussite.

La fierté qu'elle en tirait me réchauffait le cœur. Je l'avais enfin vue sourire. Mais cette sensation n'avait jamais le mérite de durer, même si elle la réconfortait.

J'étais très content de moi, même si je restais sur la réserve quand ma mère vantait mes mérites auprès de ses connaissances. Mes amis avaient aussi connu le même succès et profitaient de la même satisfaction.

J'étais cependant un peu inquiet de ne pas être dans leur classe l'année prochaine. Comment ferions-nous sinon pour continuer à nous amuser ou à faire de mauvaises blagues ?

Je laissai vite ces préoccupations de côté pour penser à autre chose... Car maintenant c'étaient les vacances. La place était à la détente et nous pourrions profiter de ce temps libre pour nous livrer à nos activités et à nos jeux favoris.

Mais le décor avait changé.

La ville, les habitants... Tout était différent.

Alors que je me promenais en ville avec ma mère, je fus surpris de voir pour la première fois de grands drapeaux rouges ornés d'une croix gammée noire.

Cette vision m'avait choqué, blessé, attristé même.

Je me souviens avoir entendu ma mère grogner et s'éloigner rapidement.

Je ne reconnaissais pas cet emblème mais il me semblait l'avoir déjà aperçu quelque part. Dans les journaux que ma mère lisait, il m'était arrivé de voir ce symbole.

Celui du parti nazi d'Hitler.

Il ne présageait rien de bon.

L'écriture gothique qui se trouvait sur les panneaux blancs un peu partout en ville m'avait étonné. Je m'étais senti agressé par leur présence.

Les soldats allemands étaient dorénavant installés chez nous. Ils étaient là et nous ne serions pas libres tant qu'ils ne seraient pas partis. Ce n'était plus notre pays mais le leur. C'était eux qui fixaient les lois, les modifiaient pour leur propre compte.

Ils étaient en pays conquis.

Un après-midi ensoleillé de juillet, nous étions au parc avec Eugène et Daniel. Nous nous y retrouvions souvent pour jouer avec un ballon improvisé.

Nous étions occupés à courir après cette balle en chiffon quand apparurent deux jeunes militaires allemands. Le plus petit des deux contrôla la balle avec son pied gauche. Ils s'approchèrent ensemble et ils s'arrêtèrent juste à quelques centimètres de nous. Je levai les yeux et m'aperçus qu'ils étaient immenses. Je leur arrivais à peine aux hanches !

Ébloui par le soleil, je ne percevais pas clairement les traits de leurs visages. Seuls leurs yeux bleus et leurs sourires larges et francs étaient visibles.

Je sursautai quand celui qui me paraissait le plus jeune me tendit notre ballon.

Surpris par ma réaction, il m'ébouriffa les cheveux avec un rire frais.

Sa main était chaude et rassurante.

Mais je n'eus point le temps de songer à cela. A peine m'eut-il rendu la balle qu'il porta la main à sa veste. Son camarade en fit de même. Puis, ils nous tendirent des sachets. Je pouvais maintenant distinguer de petits bonbons multicolores, certainement originaires de leur pays car je ne les connaissais pas.

Le plus jeune m'adressa quelques mots dans sa langue mais je ne les compris pas.

Je ne les entendis d'ailleurs pas.

Je restai bloqué sur cette image, comme paralysé.

Je ne comprenais pas.

Comment des personnes aussi cruelles et sans cœur à mes yeux pouvaient-elles agir de la sorte ? Comment un ennemi pouvait-il être amical ?

Pourtant, ils ne correspondaient pas à l'image que l'on pouvait se faire des « doryphores ». Ils ne semblaient pourtant pas nous vouloir du mal. Ces jeunes soldats rencontrés à une autre époque seraient peut-être devenus des amis.

Mais nous ne pouvions pas accepter ces sachets de friandises ou même une poignée de mains de la part de nos ennemis. Pas comme ce lâche de maréchal Pétain avec Hitler. Sa photo était apparue dans le journal et ma mère ne décolérait toujours pas.

Nous refusâmes tous les trois, avec politesse et quelques regrets. Les soldats remirent alors les bonbons dans leurs poches. Le plus jeune me décoiffa à nouveau, avec un sourire pâle cette fois et ils s'en allèrent sans un regard. Puis, nous nous quittâmes, partant chacun de notre côté avec la même confusion.

J'avais parcouru le chemin du retour en courant, laissant s'échapper mes pensées.

En rentrant chez moi, il me semble m'être réfugié sous la cage d'escalier.

Cette situation m'avait fortement troublé au plus profond de moi, mais je n'avais pas eu peur.

Étrangement.

Je me secouai un peu pour cesser de penser à cela et je me mis à grogner.

J'avais oublié ma balle de fortune.

Plus tard, je repensais à cette situation, en songeant à ces merveilleux bonbons, leurs couleurs, leurs formes... Je regrettais parfois de ne pas les avoir acceptés.

Ils auraient pu calmer ma faim.

Sous l'Occupation, la nourriture était rationnée, nous devions donc nous contenter du minimum. Les repas, peu copieux, étaient tout à fait infâmes. Les rutabagas et les topinambours tout particulièrement. À la cuisson, se dégageait une odeur atroce qui emplissait mon nez et me donnait la nausée. À l'école, il arrivait parfois que l'on nous distribue un verre de lait et quelques biscuits vitaminés pour nous redonner un peu d'énergie car nous étions tous exténués par les privations. Nous ressentions une fatigue bien plus douloureuse qu'une lassitude occasionnelle. Celle d'un poids lourd dont on ne pouvait se détacher.

Ma mère était souvent obligée de faire la queue durant des heures pour obtenir une maigre pitance qu'elle recevait avec ses tickets d'alimentation. Et encore seulement quand ne sévissait pas la pénurie. À cette époque, trouver à manger était un véritable parcours du combattant.

Quand elle était à la maison, elle essayait de faire preuve d'ingéniosité pour faire passer ces moments de supplice qu'étaient les repas en moments de plaisir.

Elle n'y parvenait que rarement.

Il ne fallait rien gaspiller, il fallait saucer son assiette avec le peu de pain dont on disposait, n'en gâcher aucune miette...

Ma mère faisait tout pour me donner ce dont j'avais besoin, mais elle, elle maigrissait à vue d'œil et avait le teint blafard.

Nous avons tellement de difficultés que nous étions parfois obligés de nous rendre à la campagne pour acheter, lorsque ma mère avait réuni l'argent, les vivres que l'on ne pouvait plus trouver en ville. À bien examiner leurs bedaines, les paysans ne semblaient pas rencontrer les mêmes soucis que nous, malgré les réquisitions.

Nous nous rendions à la campagne à vélo. Mais il fallait faire vite pour rentrer avant le couvre-feu imposé par les autorités allemandes. Tout particulièrement en hiver quand les journées se faisaient de plus en plus courtes.

Lors de ces escapades, ma mère semblait puiser dans ses ressources qui se tarissaient.

Nous rentrions affamés, courbaturés et fourbus dans notre appartement.

Il faisait aussi froid dehors que dedans à tel point que je ne percevais plus la différence.

Il n'y avait plus assez de combustible pour alimenter le poêle de la pièce principale. La maison ressemblait à une glacière. Je me couchais en grelottant, obligé d'enfiler plusieurs épaisseurs pour pouvoir espérer dormir et ne pas tomber malade.

Ma mère m'inquiétait encore plus qu'avant, elle avait les joues creuses et avait du mal à se tenir droite. Mais elle, qui était si fière, ne se laissait jamais abattre.

Dès mon retour de l'école, je devais faire rapidement mes devoirs avant que les bougies ne se consomment.

Il fallait tout économiser, faire attention à tout et ne rien négliger.

Ce fut une période très dure pour nous.

Quand j'avais le malheur de rentrer avec des vêtements abîmés, ma mère se mettait dans une colère noire et me faisait la morale.

Les Allemands pillaient tout et vidaient les magasins. La vie devenait dure pour tout le monde. L'image des deux jeunes soldats croisés au parc me hantait mais je faisais de mon mieux pour les oublier.

Y parviendrais-je un jour ?

Quelques hommes malhonnêtes arrivaient à s'enrichir grâce au marché noir.

Ce marché parallèle affichait des prix exorbitants qui n'étaient accessibles qu'aux plus riches. Nous ne pouvions pas y prétendre. D'ailleurs, même si ma mère en avait eu les moyens, elle n'y aurait pas eu recours tant le principe la dégoûtait.

Elle se rabattait alors sur les ersatz qui avaient le don d'attiser ma curiosité.

Celle-ci finirait par me perdre, j'en étais sûr.

Ces produits de remplacement étaient pour la plupart de mauvaise qualité et ne valaient jamais les originaux.

Les semelles en bois étaient tout particulièrement redoutables pour ceux qui usaient de leurs pieds pour faire avancer une balle.

Cependant, parmi ces jours sombres apparaissait parfois une lueur comme celle où, à mon retour de l'école, ma mère m'attendait avec un vélo.

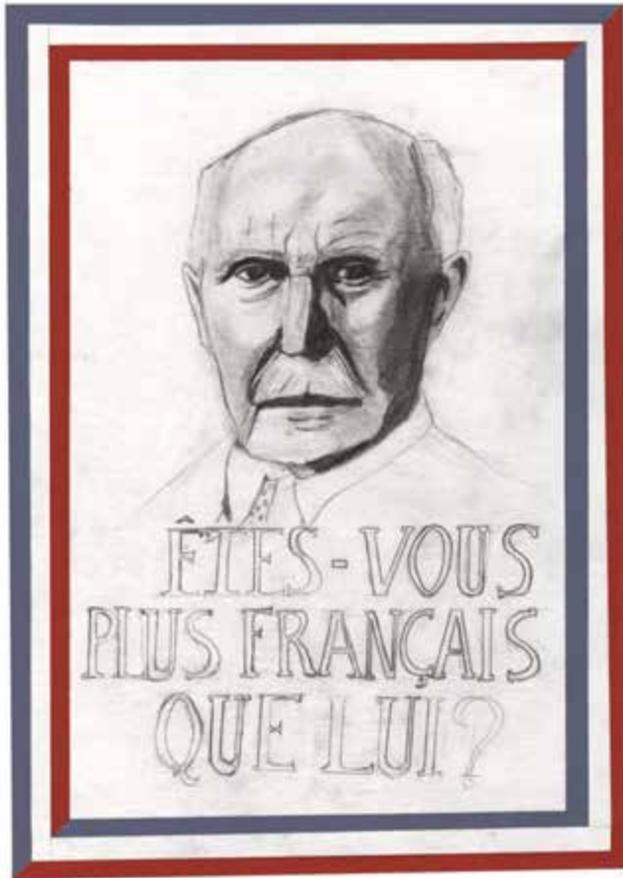
Celui-là m'était destiné. Certes, il n'était pas de première qualité mais il suffisait à mon bonheur car la bicyclette était devenue indispensable pour pouvoir se déplacer. En effet, les voitures ne roulaient plus depuis longtemps faute d'essence et de rares véhicules à gazogène les avaient remplacés. Certains chauffeurs de taxi pédalaient ou allaient même jusqu'à atteler des chevaux.

Je ne sais toujours pas comment ma mère s'y était prise pour dégoter cette antiquité.

En revanche, ce que je sais et que je n'ai jamais osé lui avouer, c'est que c'était d'un ballon de football dont je rêvais.

## CHAPITRE 5

### VIEUX GRIGOU



Cette année scolaire fut laborieuse. Nous allions beaucoup travailler durant toute l'année scolaire de 1940-1941, mais en contrepartie, j'avais retrouvé mes amis Eugène et Daniel. Par chance, nous étions de nouveau dans la même classe. Nous étions contents, bien que

ce fût une rentrée pénible pour Eugène dont le père avait été fait prisonnier en Allemagne. Il n'avait plus de nouvelles depuis lors.

Cette absence pesait lourd sur les épaules d'un de mes meilleurs amis. Nous, Daniel et moi, essayions de lui remonter le moral, du mieux que nous pouvions et cela semblait plutôt bien marcher ! Quant au père de Daniel, il avait été chanceux de revenir après l'armistice du 22 juin 1940 ; même s'il n'était pas rentré tout de suite, leur famille était désormais réunie.

Daniel avait la même fossette que lui au coin de la joue droite, ils se ressemblaient beaucoup. Elle se voyait surtout lorsqu'il souriait. Il était malicieux et ne se gênait pas pour grimacer dans le dos du professeur, ce qui nous faisait rire, mais toujours en silence, de peur de recevoir une correction.

Mais lorsque nous entrions dans une certaine classe, curieusement, notre envie de plaisanter se dissipait subitement.

En effet, nous devions nous mettre au garde-à-vous devant les pupitres, droits comme des poutres hissées vers le ciel, puis au discours solennel, nous étions encore plus raides que des militaires. Je remarquai soudain, et à ma plus grande surprise, un portrait qui trônait au-dessus du tableau noir ébène de la classe représentant un vieux grigou de 84 ans, un papi qui n'était autre que...

« Le maréchal Pétain, annonça le professeur. »

Le maréchal Pétain, vainqueur de Verdun, avait arrêté la guerre ramenant un peu de paix pour les Français. Le professeur ne tarissait pas d'éloge sur ce grand-père gâteau qui était bien gâté.

Le poste de TSF était installé sur le bureau. De cette radio sortit une voix chevrotante. Cette même voix qui avait fait pleurer ma mère. Je faisais mine d'écouter son discours, qui ne m'intéressait pas le moins du monde.

Le professeur nous avait dit que pour fêter son anniversaire, nous devions lui écrire une belle lettre et chanter un hymne en son honneur. *Maréchal, nous voilà* avait remplacé la Marseillaise. Le professeur m'interrogea, et ma pitoyable performance vocale me valut non seulement son courroux mais aussi et surtout les moqueries de mes camarades. Alors que les élèves de la classe chantaient à gorge déployée, Eugène et Daniel simulaient.

Un élève nommé Julien était aux anges. Moi pas. Je trouvais ce chant ridicule. Cet homme qui avait déroulé le tapis rouge aux Allemands

n'en méritait pas tant.

Lors de la récréation, je clamai ma colère à Eugène et Daniel, qui s'empressèrent de me faire baisser le ton de peur que l'on ne m'entende :

« Nous ne pouvons pas rester sans rien faire en acceptant d'être des petites marionnettes dociles.

- Calme-toi Mathieu ; que veux-tu faire ? Tu crois que tu vas gagner la guerre en t'agitant ainsi, répondit Eugène. »

Mais il fallait faire quelque chose et j'étais bien décidé à agir. Assurément, je ne gagnerais pas la guerre mais je n'allais pas non plus ne rien faire pour la perdre.

Le lendemain, les élèves étaient en récréation, mais moi, je m'éclip-sai vers les salles de classe en évitant soigneusement le regard des surveillants. J'ouvris doucement celle où se trouvait le portrait. Je le décrochai pour le dissimuler derrière une armoire. Je sortis ensuite de la salle pour regagner discrètement la cour.

La sonnerie retentit.

Nous étions en rang devant la pièce, quand le professeur unijambiste, Monsieur Maingot, nous fit entrer.

Il observa le mur et se rendit compte de la disparition. Il explosa littéralement de colère devant l'outrage. Il s'empessa de demander à Julien-le-Fayot-détesté-de-presque-tous d'alerter le Directeur au plus vite. Pendant ce temps, il s'indigna devant ce qu'il appelait « les mauvais Français ». Il les accusait de tous les maux et en particulier de ce sacrilège. Il dit que la mission du Maréchal était de faire régner l'ordre et d'inculquer les vraies valeurs...

Il rajouta :

« Rien ne peut nous empêcher d'écouter la voix de notre guide, qui a fait le don de sa personne à la France ; elle permettra à ceux qui se sont égarés de retrouver la bonne voie.

- Encore un discours, pensai-je. »

Julien revint essoufflé : il avait dû courir et retourna à sa place pendant que le professeur « jambe de bois » allumait la radio qui n'émit aucun son.

Pas le moindre. Non, le Maréchal ne s'était pas enrhumé, et non, il n'avait pas perdu sa voix, c'était juste que le fil transmetteur avait été coupé par le même malotru qui avait caché le cadre. J'étais

assez fier du tour que je venais de lui jouer.

Ce second contretemps irrita le professeur à tel point qu'il frappa violemment le bureau de son poing. La vibration fit tomber au sol le cadre photo qui se brisa en mille morceaux.

J'avais gagné un combat, mais je n'avais pas encore gagné la guerre. Il ne fallait pas me relâcher, mais persévérer, car il restait encore bien des combats.

## CHAPITRE 6

### GRAFFITI



Cela allait faire bientôt une semaine que j'avais décroché le tableau et coupé le fil. Mais le Directeur ne savait toujours pas qui avait osé commettre de tels actes. J'espérais qu'il ne le saurait jamais. Pour éviter d'autres actes délictueux, il adopta quelques mesures pour éviter qu'ils ne se reproduisent, des décisions qui furent disproportionnées. Dorénavant, l'école ressemblait à une prison. Les salles de classe étaient verrouillées. Elles n'étaient rouvertes que lors des interclasses. La surveillance aussi avait été renforcée, elle en était devenue oppressante. La discipline déjà rude se faisait de plus en plus sévère, certains

parents s'étaient même plaints de ses méthodes, ce qui avait eu le don d'embarrasser le Directeur. A mon plus grand bonheur, naturellement. Mais le pire était nos heures de cours en compagnie de M. Maingot. Il semblait prendre un malin plaisir à nous martyriser. Bouger un orteil sans se faire repérer était impossible, s'extirper d'un cadre aussi étroit relevait du miracle.

Lorsqu'arrivait l'heure de la récréation, nous nous sentions comme libérés : c'était notre seul moment de liberté tant nous avions la sensation d'étouffer. Et j'en profitais pour me détendre et m'amuser avec mes amis. Les journées paraissaient longues, toujours plus longues. Et lorsque la fin de ces interminables heures de cours arrivait, nous pouvions enfin nous échapper de l'étreinte de plus en plus serrée de l'institution.

En cet après-midi d'octobre, l'automne arriva avec un flot de réfugiés. Nous accueillîmes donc un nouveau venu dans notre classe. Le professeur le fit entrer et je le vis s'avancer timidement vers le tableau pour se présenter. Il s'appelait Emilien. Il semblait plutôt renfermé et discret ce qui était surprenant avec une taille aussi imposante. Il avait des cheveux bruns épais et ses yeux étaient de couleur verte. Étrangement, du premier coup d'œil, j'éprouvai de la sympathie à son égard. Mais ma mère m'avait trop souvent répété de ne pas me fier aux apparences. Ce qui ne nous empêcha pas, Eugène, Daniel et moi de nous lier d'amitié avec lui dès le premier jour.

Il faisait frais en ce mois de novembre 1940. Le froid s'était installé depuis peu, l'hiver commençait à poindre. Je rentrais de l'école d'un pas lent, la tête enfoncée dans mon écharpe pour me réchauffer les oreilles. Au coin d'une ruelle, j'aperçus une patrouille allemande. Encore une. Composée de soldats casqués et bottés, elle circulait dans les rues, librement, inquiétant la population du voisinage. Elle nous faisait forte impression quand elle déambulait fièrement dans notre quartier.

Lorsque j'en voyais une passer non loin de moi, je me dressais sur la pointe des pieds pour tenter d'apercevoir les deux soldats que j'avais rencontrés. Toujours en vain.

Le chemin du retour de l'école était aussi quelquefois troublé par des chamailleries. Ces petites querelles se terminaient le plus souvent par des éclats de rire. Quelques camarades provoquaient de petites bagarres, se bouscullaient mais rien de bien méchant... Il arrivait même que mes amis et moi y prenions part et lorsque je rentrais avec un trou dans le pantalon, ma mère me passait un véritable savon.

Mais ces joutes amicales étaient aussi la preuve que la tension de cette époque s'était immiscée partout et même jusque dans l'école. Une chape de plomb recouvrait parfois de son silence la cour de récréation. Je parvins parfois à le rompre comme le jour où je sortis de ma poche une craie oblongue de couleur blanche. Un sourire mesquin étira mes lèvres lorsque je racontai à mes camarades la façon dont je l'avais dérobée.

Le cours de mathématiques venait de se terminer, la sonnerie vint nous le rappeler. Le professeur était plongé dans une discussion avec l'un de mes camarades de classe. Je m'approchai du tableau et vérifiai que personne ne regardait dans ma direction. Je tendis le bras et d'un geste vif, je saisis la craie et partis me fondre dans la masse d'élèves qui quittaient la salle. Le professeur n'y avait vu que du feu.

Je me demandais pourquoi j'avais choisi ce cours pour commettre mon forfait. Mon aversion pour les mathématiques devait probablement venir du fait que celui qui nous les enseignait portait une moustache semblable à Hitler. En plus d'être laid et ridicule, c'était particulièrement malvenu dans un contexte aussi difficile.

À la fin de mon récit, je relevai la tête pour regarder Eugène et Daniel. À leurs mines abasourdies, je compris très vite qu'ils n'en revenaient pas. Ils s'étonnaient toujours de mon culot surdimensionné et de mon courage aussi, quand même...

La nuit ne tarderait pas à tomber et il faisait déjà sombre dans les rues de la ville. Nous avons décidé de rentrer tous ensemble. La pénombre gagnait du terrain et semblait permettre les audaces les plus folles. Nous passions devant le lycée. Je m'arrêtai soudainement. Les murs étaient le terrain idéal pour s'exprimer, non ? Mes amis me regardaient, les yeux ronds, mais je ne m'en souciais pas. Je fourrai violemment la main dans ma poche et en sortis la craie blanche. J'écrivis alors avec rage l'inscription suivante sur le mur : *Les Allemands dehors. Vive la France libre. Vive de Gaulle. À bas Pétain.*

Je repris mes esprits, baissai la tête et regardai mes mains. Elles étaient recouvertes d'une fine poudre blanche. Cet instant qui m'avait paru une éternité n'avait duré en fait que quelques secondes. Mes deux amis étaient toujours là, la bouche grande ouverte. Puis, je me mis à courir. Je ne pris pas la peine de me retourner, je savais pertinemment qu'Eugène et Daniel me collaient aux basques. Ils avaient été soufflés par l'aplomb dont j'avais fait preuve. Ils étaient d'abord restés figés sur le trottoir avant que leur instinct ne leur

commande de décamper au plus vite

Je ne peux toujours pas expliquer la raison de ce geste. Il m'était venu comme cela, naturellement. Il était sans doute instinctif et irréfléchi, impulsif. Peut-être une réaction aux soldats allemands qui nous étaient passés sous le nez quelques instants plus tôt. Je devais être à bout de nerfs et lorsque je les avais vus, j'avais craqué, sans aucune raison. Ils s'étaient immiscés dans mon univers et j'avais dû trouver cela intolérable sur le moment. Mais étrangement, je n'avais pas peur, j'étais même un peu euphorique. Peut-être, était-ce dû à la montée d'adrénaline ou au simple fait que ce geste me parut normal ! Franchement, je ne sais toujours pas. Je ne le saurai peut-être jamais.

Mais j'étais loin d'être au bout de mes surprises. Témoins de mon audace, mes amis ne furent pas en reste. Je fus déconcerté lorsqu'un mercredi après-midi, ils firent quelque chose d'incroyablement osé mais de terriblement risqué aussi.

Nous allions au parc pour jouer tous les trois quand Eugène appela Daniel pour qu'il lui fasse la courte échelle. Il monta sur ses épaules de manière maladroite avec un air peu rassuré. Moi, je me tenais debout, sur le trottoir, la tête penchée sur le côté avec un air amusé à la vue de leurs acrobaties. Je ne comprenais pas ce qu'ils essayaient de faire mais j'avais comme un drôle de pressentiment. Puis, je vis Eugène tendre les bras vers le panneau de signalisation et s'y accrocher. Ils changèrent comme cela la direction de tous les panneaux. Cette fois, sans réfléchir, nous prîmes les jambes à notre cou sans aucune concertation. Nous avions tous le cœur battant la chamade lorsque nous passâmes la porte de mon immeuble. Nous étions à la fois amusés et satisfaits d'avoir joué ce bon coup aux Boches. Ma mère me regardait d'un regard étonné. Si seulement elle savait... Il ne valait mieux pas qu'elle sache.

Quelques jours après nos aventures, avait eu lieu la commémoration du 11 novembre. Une grande manifestation de plusieurs centaines de personnes s'était déroulée au pied de l'Arc de Triomphe. De très nombreux lycéens s'étaient réunis dans la matinée et avaient défilé non loin de la tombe du soldat inconnu. Les Allemands avaient interdit ces rassemblements. Tout avait dégénéré quand les forces d'occupation étaient intervenues et avaient procédé à de nombreuses arrestations. Il y avait même eu quelques blessés. Toute cette agitation avait fait du bruit en ville. Les habitants étaient inquiets et restaient méfiants.

Comme tout le monde, ma mère avait eu vent de cet événement par les tracts qui jonchaient le sol de la place du marché. Elle les avait vus lorsqu'elle la traversa en se rendant chez une de ses amies. Je l'entendis claquer la porte en rentrant à la maison. Elle monta l'escalier d'un pas rapide et nerveux. Elle cria mon prénom et je la rejoignis aussitôt. Elle m'apostropha et me fit un sermon sur les dangers qui nous menaçaient. Je riais intérieurement de ses grands gestes et de son ton autoritaire mais au fond je savais qu'elle avait raison. Ce jour-là, j'appris que nous n'étions pas les seuls à vouloir agir dans un pays plombé par l'Occupation. D'autres personnes prenaient leur courage à deux mains et se lançaient dans une bataille silencieuse. Et quelque part, cela me rassurait. Même si ce n'était qu'une infime partie de la population qui était concernée. Les problèmes de la vie quotidienne étaient nombreux et la majorité des familles ne pouvaient pas se permettre de tels actes. Les Français avaient d'autres préoccupations que de se soulever contre l'ennemi.

## CHAPITRE 7

### CARNETS DE MARIE



Je venais de recevoir une lettre de plus de mon frère Jean... Depuis le début de la guerre, il insistait encore et encore pour que je le rejoigne afin d'échapper à la folie urbaine... C'est vrai que dans la ville, nous ne pouvions plus vivre librement. Les lois imposées par les Allemands emprisonnaient notre quotidien. Les vivres étaient de plus en plus rares, l'eau potable et les médicaments aussi... Plusieurs amis de Mathieu étaient tombés malades, les personnes âgées

aussi, comme Madame Bertrand du 5<sup>ème</sup> étage. J'allais la réconforter de son malheur tous les jours, elle avait perdu son fils. Elle ne demandait qu'à le rejoindre ; mais la vie n'en décidait pas ainsi... Une telle honte, pendant que les hommes qui avaient déclaré cette guerre étaient à l'abri du danger. Mais même si ma colère grondait et se faisait entendre, qu'est-ce que cela pouvait leur faire ? Une femme veuve avec un enfant n'avait pas de poids dans ce monde de « grands hommes ». Je savais qu'une décision s'imposait depuis le début, on devait toujours faire des choix dans la vie, qui nous mèneraient on ne sait où. Partir serait le meilleur moyen, je le savais, pour fuir cette guerre et mettre en sûreté Mathieu, c'est ce que toute mère digne de ce nom ferait. Mais tout ce bonheur que j'avais connu ici, ce serait réellement fini ? Et renoncer avait toujours été contre mes principes : que faire ? Personne n'était là pour vraiment me guider vers le bon chemin ! Je n'avais plus de mari, mes parents étaient morts depuis bien longtemps, il n'y avait que mon cher fils qui n'était pas encore parti ! Je pouvais sûrement me confier à des amis mais je n'arrivais plus à faire confiance à qui que ce soit. La trahison et la délation étaient les maux de notre époque qui dissuadaient les meilleures intentions. Et c'était bien beau de vouloir partir, mais où ? La proposition de Jean me touchait mais je n'avais pas envie d'être une gêne, il avait déjà une femme et deux enfants à nourrir, et je ne serais qu'un fardeau de plus. Il avait déjà eu assez de problèmes dans sa jeunesse pour que je ne lui en cause pas de supplémentaires aujourd'hui. De 1914 à 1918, il avait connu l'horreur des champs de bataille, il en revint métamorphosé. Sa joie de vivre, sa gaieté naturelle, sa naïveté commune à de nombreux jeunes gens avaient été broyées dans les tranchées par les éclats de la barbarie. En politique, l'argent, la guerre et le pouvoir concentraient tout ce que la bêtise humaine pouvait réunir et engendraient le plus souvent des catastrophes. Je me rappelle encore de ses récits, quand il était revenu en permission. Tant de fois la mort l'avait frôlé, toutes ces vies, des familles et des projets qui se détruisaient à la vitesse de l'éclair. Il en était revenu vivant, son seul objectif fut alors de défendre la vie sous toutes ses formes. C'était bien maintenant ce qu'il faisait en étant passeur, c'est ce que j'avais cru comprendre dans sa dernière lettre. J'étais inquiète à son sujet. Mais Jean, mon frère, toujours la tête droite, n'écoutait personne d'autre que sa conscience, une vraie tête de mule ! Sa femme devait être au courant. Quand elle était entrée dans sa vie, il put retrouver un peu plus d'âme, la joie était de retour. La naissance de ses fils aussi, deux petits garçons qui, la dernière fois

que je les avais vus, ne tenaient pas très bien sur leurs deux jambes. Qu'est-ce que Jean était fier de ses bambins ! Cela devait être toujours le cas aujourd'hui ! Ils ont une vingtaine d'années maintenant, déjà ! Je ne pouvais m'empêcher de songer à les rejoindre ! Mais être une bouche de plus à nourrir, sans compter Mathieu, m'inquiétait plus sérieusement. C'est qu'en ce moment, s'il pouvait, il mangerait pour quatre ! Mais Mathieu, que penserait-il d'un départ ? Il quitterait ses amis, son environnement, les repères de son enfance. Le dilemme était cruel. Certes, la vie était faite de ruptures où les nouvelles rencontres survenaient après des séparations souvent douloureuses... La vie devenait vraiment contraignante ici, il fallait partir ! Loin d'ici ! Loin de cette folie humaine ! Mon frère en avait déjà fait l'expérience. La vie à la ferme donnerait un souffle nouveau à Mathieu, elle le fortifierait, je voudrais tellement qu'il reste un enfant le plus longtemps possible, mais les épreuves de la vie ne laissent pas de place à l'innocence.

Cette année, Noël se passerait encore sans surprises sous le sapin ! Il ne fallait pas trop rêver ! Mathieu était en classe de 4<sup>ème</sup> et j'étais tellement fière qu'il ne soit pas comme tous les autres moutons qui croyaient encore aux miracles, ou aux belles paroles inutiles ! Ses deux camarades le suivaient dans ses rebellions, j'entendais bien les autres mères, ce qu'elles disaient : « Cette mère est vraiment irresponsable ! » ; « Elle laisse son fils faire tout ce qu'il veut ! » ; « Il faudrait un père à cet enfant ! » et encore j'en passais ! J'étais bien contente de ne pas me situer dans ce consensus mou, de vivre dans la crainte, j'avais seulement une conscience et des valeurs, j'avais des décisions à prendre, et je les prendrais ! Ce serait moi et seulement moi qui déciderais de ma vie et qui guiderais celle de mon fils. Lui aussi avait bien compris qu'il devait se prendre en main, et que même moi, je ne pourrais pas toujours faire les choses à sa place. Le maréchal Pétain lui était toujours omniprésent. « Êtes-vous plus français que lui ? », un slogan indigne pour celui qui avait aboli la République française ! Les couleurs du drapeau autour de son portrait me faisaient rougir de honte pour mon pays quand bien même des affiches bilingues placardées sur les murs annonçaient des exécutions de dissidents. Quand je pensais que mon défunt époux l'estimait, il aurait été marri d'une telle situation. Mathieu avait bien compris en tout cas, qu'il était bien plus français que ce maréchal. Lui n'avait pas résisté... à envoyer du papier mâché sur son portrait pendant que son professeur avait le dos tourné.

## CHAPITRE 8

### MON AMI DANIEL



« Maman, est-ce que tu as recousu les poches de ma veste ? »  
Celle-ci me fit signe de me taire, elle écoutait Radio Londres et m'invita à me joindre à elle. Marie regarda fixement le poste de radio en fronçant les sourcils. La réception était assez mauvaise et les sons se mélangeaient à d'horribles crissements. Pourtant, ma mère n'écoutait que cette station, la radio officielle n'était

devenue que mensonge et elle ne supportait point cela. Elle voulait que j'écoute les nouvelles du monde, pour que j'apprenne, je suppose, mais tous les messages qui se dissimulaient m'étaient incompréhensibles. Ils répétaient souvent les mêmes noms comme « De Gaulle ». La fin de la guerre n'était pas pour demain mais des informations nous renseignaient sur son évolution. Au mois de décembre 1941, les États-Unis venaient d'entrer en guerre. Le 7, au cours d'une attaque aérienne surprise, les Japonais coulèrent une partie de la flotte américaine stationnée à Pearl Harbor dans une île du Pacifique. Pendant ce temps, le général Hiver combattait avec ses troupes, Hitler et ses généraux, dans les plaines russes. Il les faisait reculer, un triomphe pour nous ! Nous pouvions espérer à nouveau que le monde puisse devenir un monde de paix et d'égalité. Le conflit prenait un tournant décisif, tous les pays envoyaient des soldats, une guerre mondiale commençait véritablement. Et la chance tournait peu à peu de notre côté. Le son de la radio se brouilla et ma mère dut se résoudre à éteindre le poste. Elle me regarda et me prit par l'épaule.

« Il faudrait peut-être que tu ailles au lycée maintenant, non ? »

Elle fit un petit sourire et m'embrassa.

« Mais Maman tu n'as pas encore recousu mes poches. »

Elle soupira et regarda en l'air. Les poches de ma veste avaient lâché lorsque j'avais mis un grand nombre de billes dans chacune d'entre elles. Maman alla prendre du fil et une aiguille pour faire un bâti. J'enfilai la veste et elle commença à raccommoder.

« Mathieu, tout ce que tu entends ici ne doit être en aucun cas répété à l'extérieur. Reste un élève normal, ne le dis à personne même pas à un de tes amis ! »

Elle fit un nœud et m'accompagna à la porte. Je partis mon cartable à la main en pensant à tout cela. Cela m'effrayait un peu, mon estomac se nouait à chaque fois ; j'avais vraiment peur de faire une faute, quelle qu'elle soit ! J'étais confronté à cette promesse de secret, et ce n'est pas facile à 13 ans. Pour ces fêtes de fin d'année, la joie n'était pas au rendez-vous mais la terreur toujours là. Les nazis surveillaient tous nos faits et gestes, nous étions en liberté surveillée. Je ne croyais plus au Père Noël, depuis bien longtemps, mais pourtant je voulais retrouver mon enfance. Dans mes rêves

et mon innocence, on me promettait que la vie serait meilleure et je me sentais protégé. A l'aube de mes 14 ans, tout cela me manquait et mon cœur suppliait de redevenir enfant. Pour au moins recevoir une orange ! Une nuit, je rêvai au Père Noël, mais en me réveillant, je grelottais et toutes les ombres de la nuit n'étaient que monstres. Je pensais toujours qu'il avait un costume rouge en velours, avec sa belle barbe blanche et son bonnet enchanté. Celui qui me hantait portait une casquette avec une tête de mort et, derrière la tête, deux longues barres - deux os - qui formaient un X... A la place des cadeaux dans la hotte se trouvaient des enfants apeurés, une étoile s'accrochait fermement sur le cœur de chaque bambin. Soudain, le Père Nazi déversa toute la cargaison dans une cheminée rougeoyante qui les réduisit en cendres. Tous, pendant qu'ils périssaient, hurlaient et avaient des têtes d'effroi. Je me réveillai en sursaut avec le front dégoulinant de sueur. Bien qu'ayant retrouvé mes esprits, les visages des poupons me faisaient face. Ils ne voulurent pas fuir mon regard et encore moins le Père Nazi. Celui-ci me regardait, d'un œil vicieux et avait l'air de comploter pour me prendre en défaut.

Cela me rassura de pouvoir retourner au lycée. Une nouvelle année débutait et tous mes cauchemars n'étaient plus que des mauvais souvenirs. Les jours et les mois passèrent très vite jusqu'au mois de juin. Il faisait beau et chaud lors de cette matinée que je n'oublierai jamais. Comme chaque jour, je me rendis d'un bon pas à l'école. Je pénétraï dans la cour et fus hypnotisé par l'étoile jaune cousue sur la chemise de Daniel. Je ne vis qu'elle et pendant quelques instants, je restai pétrifié. A l'emplacement de son cœur, il y avait l'inscription « Juif », mon rêve me revint furtivement à l'esprit mais disparut aussitôt. Daniel n'était plus Daniel aux yeux de cette société, il était marqué en lettres noires sur fond jaune comme un parasite indésirable. Il y avait à peine deux mois, notre classe avait visité une exposition installée dans la mairie. Nous avions vu un petit film qui expliquait ce qu'était « réellement » le Juif : pire qu'un rat, un véritable virus nocif pour les purs Français. Moi, comme un idiot, j'avais eu du dégoût, mais à cet âge, n'est-ce pas excusable ? On ne comprenait pas vraiment le discours mais on y adhéraït comme de pauvres moutons. Par la propagande, le régime de Vichy manipulait la population et tentait de soulager leurs maux par la désignation de boucs-émissaires. Comme toujours, il y avait des dominants et des dominés, c'était un éternel recommencement avec toujours les mêmes conséquences désastreuses. Tous les Juifs durent arrêter

de travailler, le père de Daniel n'échappa pas à cette nouvelle obligation. Ils n'eurent plus d'argent et leur situation se dégrada rapidement. Bien sûr, ma mère proposa de partager le peu que nous avions. Ils l'acceptèrent à de très rares occasions, cette famille connaissait aussi nos difficultés. Son père et sa mère sollicitèrent l'aide de familles aisées pour préserver leurs enfants de la faim et de l'insécurité. Mais aucun ne dirent oui, par crainte ou juste à cause d'un cœur mauvais. Maintenant, après tout ce qu'ils enduraient et encaissaient, le port d'une étoile jaune sur leurs vêtements devenait obligatoire... Mais où allait cette France ! De plus, c'étaient eux qui l'achetaient et la cousaient, pourquoi devait-il les humilier autant ? C'était cela alors le pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ? Pour moi les attributs mensonge, trahison et dictature conviendraient mieux ! Il me dévisagea, c'était vrai que depuis tout à l'heure, j'étais toujours stupéfait, l'air perplexe. Je baissais le regard, j'avais honte de mon comportement. J'aurais sûrement dû faire comme si tout était normal et reprendre la vie comme elle était. Je me repris et nous commençâmes à parler. J'attendis qu'on soit au plein milieu d'une discussion quelconque pour pouvoir poser la question qui me turlupinait.

« Au fait, Daniel, c'est quoi un Juif ?

- C'est un croyant du judaïsme. Notre famille n'est pas pratiquante mais cette étoile m'a appris que j'étais un Juif.

- Mais pourquoi la portes-tu ?

- C'est la loi... Si elle n'est pas visible, on se fait arrêter par la police. »

Je me sentis coupable en voyant le regard triste de Daniel. D'anciens camarades l'insultèrent et le rejetèrent. Même les professeurs le mirent à l'écart. Tous les Juifs prirent place au fond de la classe et les professeurs ignorèrent leurs mains levées. Je le connaissais si bien que sans qu'il ne dise un mot, sa honte et sa tristesse me parvenaient comme des ondes négatives. Il n'y avait que notre professeur d'histoire, M. Vigne, qui les considérait comme des êtres normaux. Son humanité, sa bonté et sa bienveillance nous influençaient beaucoup. Pour lui, la Révolution française de 1789 qui avait engendré les droits de l'Homme devait rester dans nos mémoires. Il nous rappela que des hommes avaient combattu et étaient morts pour que l'on soit tous égaux malgré nos différences ; il fallait de tout pour

faire un monde, notre monde.

« Nous vivons en ce moment des années noires, aussi sombres que la nuit sans lune. N'oubliez pas que les étoiles doivent éclairer votre esprit, vos opinions et constituer des repères. Elles vous guideront dans votre vie. Nous ne devons en aucun cas les ignorer ni les rejeter. »

En quittant le lycée, les joues de Daniel retrouvèrent leur couleur naturelle, le blanc livide de son visage disparut. Nous voulions prendre le chemin habituel pour rentrer, mais un gendarme nous arrêta et dit à Daniel de passer par un autre endroit, la route était barrée pour les Juifs. Nous n'eûmes pas d'autre choix que de faire un grand détour. Selon nos habitudes, Eugène, Daniel et moi-même allions après les cours dans le jardin public. Ce jardin avait rempli notre enfance et ce fut le lieu de notre première rencontre. Je m'en souviens comme si c'était hier. Je me rappelle m'être roulé dans le bac à sable, ma mère me gronda et me mit dans un coin du parc. Elle parlait avec une autre mère. Là, je ne savais plus quoi faire, c'est alors qu'Eugène arriva ; sa mère le sermonnait car il s'était chamaillé une fois de plus avec sa sœur. Il se trouvait à quelques mètres de moi mais timides comme nous étions, nous ne nous regardâmes pas. Pour finir Daniel arriva. Lui voulait juste être à l'ombre pour jouer avec des bâtons. C'est lui qui avait établi le contact entre nous trois. Depuis ce temps, avant de retourner chez nous, nous nous mettions au même endroit et parlions de tout. Tous les enfants jouaient, les mères discutaient entre elles et jetaient un regard de temps à autre sur leur progéniture. Nous observions tout ce beau monde et voyions parfois de nouvelles relations débiter. On se voyait en eux. Soudain la voix d'une femme aboya :

« Vous n'avez pas honte ? Venir dans un endroit public où il y a des enfants normaux ! Dégagez sales youpins ou j'appelle la police ! »

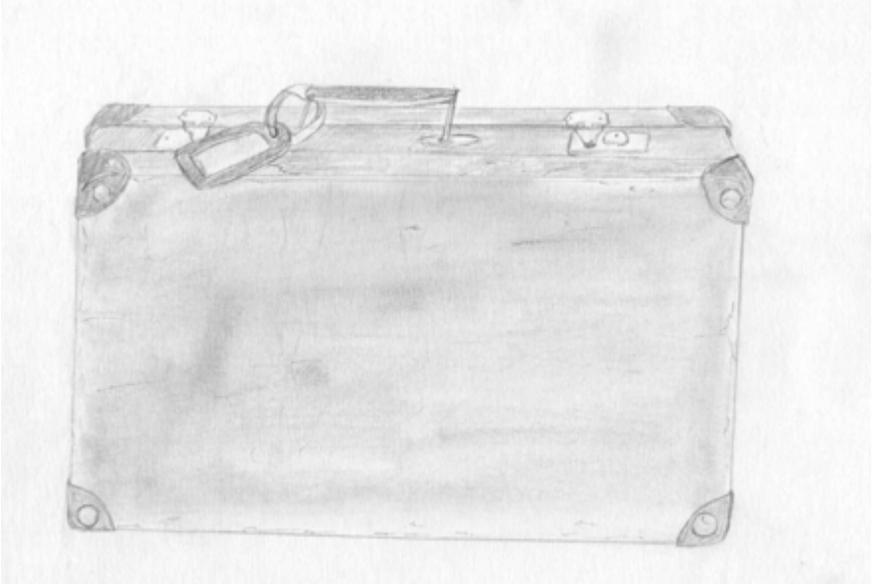
Ses traits étaient rageurs et sa voix grinçait, c'était une vieille concierge qui s'adressait à une jeune mère. Elle prit à la volée sa fille qui jouait sur une balançoire et partit presque en courant. Quand elle passa devant nous, sa fille nous regarda d'un air innocent, une poupée de cire vivante. Nous vîmes alors les deux étoiles qui se dessinaient sur leurs vestes. Nous nous approchâmes de l'entrée du parc. Nous eûmes un deuxième choc, nous étions abasourdis par ce que nous venions de lire avec Eugène.

« Interdit aux Juifs ».

Daniel était derrière nous, il l'avait lu de loin. Ses yeux étaient totalement vides, le néant. Le désespoir l'anéantissait, ils étaient maintenant punis de tout. Le cinéma, la piscine, les musées... Même leur radio leur avait été confisquée ! Ils n'avaient plus de nouvelles du monde. Ce square était autorisé aux chiens mais pas aux Juifs... Les animaux avaient une plus grande estime aux yeux de ce gouvernement que la communauté juive. À se taire ainsi devant l'inqualifiable, ce serait peut-être bientôt nous qui serions privés de tous nos droits. Daniel n'eut pas la vie facile tous les jours jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ses journées se résumaient à des allers et retours de son domicile au lycée, du lycée à son domicile. Le week-end, il restait cloîtré chez lui. Beaucoup de camarades juifs partirent, nous ne les revîmes plus jamais, des étoiles ayant rejoint le ciel. Avant le début des vacances, nous avions prévu avec Eugène et Daniel de faire une partie de football à la fin du mois de juillet 1942. Cela se déroulerait dans un champ pas très loin de la ville avec d'autres copains. J'étais tout excité d'y aller, les revoir me ferait le plus grand bien ! Quand j'arrivais, Eugène et les autres étaient déjà là. Daniel ne vint jamais ni notre professeur d'histoire, qui était notre entraîneur. Ce professeur resta dans nos mémoires et jamais nous ne sûmes ce qu'il lui était arrivé. Certainement une autre histoire de balles !

## CHAPITRE 9

### UN GRAND VOYAGE



Comme chaque soir depuis quelque temps déjà, je m'étais installé dans la salle à manger pour faire mes devoirs car, faute de chauffage, la température était devenue glaciale dans ma chambre. Avec inquiétude, je regardais ma mère se mordre machinalement les lèvres en ouvrant les enveloppes posées sur la table. Je la sentais anxieuse depuis quelques temps, elle semblait préoccupée pour une raison qui m'échappait.

Depuis plusieurs semaines, lorsqu'elle rentrait à la maison, elle me demandait si nous avions reçu du courrier. Mais quand je lui annonçais qu'il n'y avait rien dans la boîte aux lettres, je voyais son visage se fermer et elle se dirigeait d'un pas lent vers la cuisine en soupirant. Il arrivait parfois que je lui remette quelques lettres, alors

elle se jetait dessus et les ouvrait maladroitement mais lorsqu'elle voyait que ce n'était que des factures, son sourire lumineux disparaissait aussitôt. Apparemment, ce n'était pas ce qu'elle attendait.

Je ressentais un pincement au cœur à chaque fois que je la voyais dans cet état. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait mais je ne voulais pas que ma mère s'inquiétât. Alors, à l'heure du dîner, j'essayais de la faire rire, de lui remonter le moral... Mais cela ne durait jamais bien longtemps.

La fameuse missive qu'elle attendait, ce fut elle qui la découvrit.

Je rentrais de l'école un peu plus énervé que d'habitude. Monsieur Maingot nous avait collé un contrôle surprise et ma note n'était pas brillante. Je traînais des pieds et tapais dans un caillou qui ne m'avait rien fait pour me débarrasser de la colère qui montait en moi. De plus, je cogitais pour trouver le moyen de cacher cette note à ma mère. Non parce que j'avais peur de sa réaction, enfin... si, un peu... tout de même, mais parce que je ne voulais pas l'inquiéter davantage, elle qui attachait tant d'importance au travail scolaire. J'arrivai devant la porte d'entrée et montai les quelques marches pour y accéder sans même jeter un coup d'œil aux boîtes aux lettres qui se dressaient sur ma droite. Mon esprit était concentré sur un autre point important.

Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je la vis pénétrer dans l'appartement en sifflotant. Son visage était radieux et son sourire pâle était devenu éclatant. Elle était visiblement satisfaite de la nouvelle qu'elle avait reçue. En effet, la première chose que je vis, lorsqu'elle arriva devant moi, était cette petite enveloppe blanche qu'elle serrait entre ses doigts comme si c'était un véritable trésor.

Je compris en voyant cette lettre qu'il était dorénavant plus facile d'adresser et de recevoir du courrier. Et surtout, il était possible d'écrire de véritables lettres. Ce que ma mère avait tant espéré se réalisait enfin.

Après s'être débarrassée de son manteau et de son panier, elle vint s'asseoir près de moi sans jeter un seul coup d'œil au contrôle qui était posé sur la table. Elle poussa mes cahiers et mes stylos et me regarda droit dans les yeux avec un regard sérieux, celui que je n'appréciais pas du tout. Elle joignit ses mains et posa son menton dessus. Je compris à son attitude que ce qu'elle allait m'annoncer

ne serait pas facile. Elle commença à parler et dès les premiers mots, je sentis une boule se former au creux de mon ventre. Elle m'annonça que dès le début de l'année 1943, nous irions rejoindre l'oncle Jean. Un oncle que je n'avais jamais connu mais en qui ma mère semblait avoir confiance. Il vivait à la campagne avec sa famille, nous devrions donc quitter la ville et partir loin d'ici. Ce serait un long voyage mais il nous permettrait d'avoir une vie bien meilleure à tous les niveaux. Depuis que le pays tout entier était passé aux mains des Allemands, la surveillance s'était resserrée. Le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord avait sonné le glas des illusions du régime de Vichy et de son maréchal fantoche. L'heure d'un grand voyage avait donc sonné. C'était donc ce pourquoi ma mère s'agitait depuis quelque temps. Je la voyais s'empresser de décacheter les lettres qu'elle recevait mais je ne comprenais pas. Maintenant tout était devenu clair. Depuis le début, elle me cachait ses véritables intentions. L'apprendre aussi soudainement me désarçonna.

Lorsqu'elle eut fini de parler, un lourd silence s'abattit sur nous. Je ne savais pas quoi dire, les mots ne sortaient pas. J'avais envie de pleurer mais aucun son ne s'échappait. Je me levai donc doucement et portai ma manche à mon visage pour essuyer mes larmes. Puis je montai dans ma chambre et m'allongeai sur mon lit pour repenser à tout ce qui m'avait traversé l'esprit en un aussi court laps de temps. Comment quelques mots pouvaient-ils sembler aussi durs ? Je me disais cela d'un côté mais je pensais aussi que si maman avait pris cette décision, c'est qu'elle devait être nécessaire. Alors pourquoi me sentais-je aussi triste, aussi vide ? Peut-être le fait de devoir quitter tout ce à quoi je tenais, mes amis de toujours, mes repères familiers, mon quotidien rassurant... Tout cela pour partir vers un endroit qui m'était totalement inconnu et vivre, qui plus est, avec une famille que je n'avais jamais rencontrée. Cette situation me laissait perplexé et inquiet.

Je me levai, des cernes énormes sous les yeux et de mauvaise humeur. J'avais encore fait le même cauchemar. Je me retrouvais dans un train et regardais des rails qui n'en finissaient pas. Je me réveillais toujours avant de voir où je descendais. Mais j'avais toujours cette même boule au ventre. J'étais cafardeux, fatigué et je maugréais sans cesse. Mais quand ma mère me voyait dans cet état, elle se mettait en colère. Et elle avait raison. Le pays croulait sous l'Occupation, mon ami Daniel avait disparu et moi j'avais le toupet de me plaindre. Je me secouais un peu. Il fallait réagir, et

vite. Je ne pouvais pas me laisser aller de la sorte ou je finirais mal.

Je voyais ma mère s'agiter dans tous les sens. Un carton par-ci, une valise par-là... Elle faisait tout, voire un peu trop, pour que rien ne fût laissé au hasard avant notre départ. Je devais donc moi aussi m'activer un peu. Mais, le ménage et moi, cela faisait deux. Alors, à chaque fois que je faisais quelque chose de travers, ma mère me regardait avec des yeux de « tueuse ». C'était vraiment effrayant, du coup, j'essayais de faire au mieux même si j'étais continuellement en train de râler. Ma mère semblait satisfaite du résultat et le jour du départ, tout était fin prêt. J'étais en train de l'aider à descendre les valises lorsqu'elle me dit :

« On a encore un peu de temps, tu devrais aller dire au revoir à ton ami. Je suis sûre que cela lui ferait plaisir. »

Je hochai la tête et la remerciai pour cette attention car je savais à quel point elle n'aimait pas perdre son temps. Je courus donc vers sa maison et m'arrêtai quelques secondes devant la porte d'entrée. Je frappai en espérant qu'il serait présent. Ce geste me parut soudain moins anodin. C'était peut-être la dernière fois. Cet instant ne fut pas facile. Quand je lui annonçai mon départ, il me regarda les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte. Il resta longtemps ainsi sur le pas de la porte tant l'émotion était forte. La guerre avait fait son œuvre, les trois amis inséparables semblaient s'éloigner un peu plus chaque jour, inexorablement.

Eugène était là, droit comme un « I ». Il s'avança vers moi et nous nous étreignîmes longuement. Il n'arrêtait pas de dire qu'il était fier d'être mon ami et que jamais il ne m'oublierait. Lorsque l'étreinte se desserra, il s'écarta légèrement puis fixa mon regard, les deux mains posées sur mes épaules, jusqu'à ce qu'il rajoutât :

« J'admire ton courage Mathieu. Je me souviens encore de tes graffiti sur les murs du lycée. Tu ne supportes pas l'injustice et tu te bats pour la cause. Tu nous l'as prouvé à maintes reprises en classe. Dis, tu te rappelles quand nous étions allés jouer au parc durant les grandes vacances ? Deux soldats allemands voulaient nous offrir des bonbons et c'est toi qui leur as tenu tête. Et donc... je suis persuadé que tu es de notre côté, que tu es des nôtres.

- Des nôtres ? demandai-je étonné car je ne voyais pas où il voulait en venir.

- Oui des nôtres. Nous sommes faits de la même moelle. J'ai longtemps hésité mais... maintenant que tu vas partir, je voudrais t'avouer quelque chose. Je voudrais que tu saches que mon père est communiste. »

Ne voyant aucune réaction de ma part, il continua sur sa lancée.

« Malgré l'interdiction du Parti, il a toujours œuvré avec ses camarades pour lutter contre l'occupant. Naturellement, il m'a confié quelques tâches. Distribuer des tracts ronéotypés, porter des messages aussi. Mais ne t'inquiète pas, je n'ai pris aucun risque ! »

Je savais qu'il mentait. Son sourire gêné en témoignait. Je ne le connaissais que trop bien. Mais j'ai préféré ne rien dire et le laisser continuer.

« Tu te souviens de notre professeur d'histoire ? Celui qui jouait à la balle avec nous et que tu aimais tant ? Tu ne le voyais pas mais pendant les récréations, il ouvrait mon cahier dans lequel un pli lui était destiné. Malheureusement, il a été arrêté et fusillé. L'un de ses collègues l'a dénoncé à la police. Et puis, il y a ma sœur Jacqueline que tu connais bien, elle aussi fait partie de la cause. Elle recopiait à la main au coin de la table de la cuisine des textes courts figurant sur des papillons et son fiancé les jetait à la volée sur la place du marché. Mais depuis que Jean-Pierre a été jugé par un tribunal militaire et condamné à 15 ans de travaux forcés puis évacué vers un camp en Allemagne, elle n'est plus tout à fait la même. Je ne la reconnais plus, elle d'ordinaire si calme, si douce. Sa rage a décuplé, elle a basculé dans la clandestinité tout comme mon père. »

Il prit mes mains entre les siennes et la voix tremblante, il rajouta :

« Avant de se quitter, souviens-toi de ce qu'il me dit depuis le premier jour où les Boches ont foulé notre sol, « *venceremos* », nous vaincrons. Depuis la guerre d'Espagne, il n'a jamais dévié et j'espère que toi non plus tu ne dévieras jamais. »

Il me lâcha les mains, me regarda une dernière fois et disparut derrière la porte qui se ferma.

Tout en retournant auprès de ma mère, je repensais à ce qu'il m'avait dit. Lui, qui semblait si craintif, cachait bien son jeu. Il

était au courant de tant de choses et avait su se taire. Il m'avait paru si triste lorsqu'il avait commencé à évoquer notre professeur d'histoire. Peut-être même que Daniel avait fini comme lui et qu'il ne me l'avait pas dit. Non ce n'était pas possible, cela ne pouvait pas arriver. Il me l'aurait dit. J'aimais ce qu'il était et ce qu'il faisait. Par ses révélations, il me prouvait sa confiance et son amitié. Je devais faire de même. J'étais fier d'être son ami.

Je tournai à l'angle de la rue et aperçus ma mère avec nos maigres bagages. Il y en avait très peu. Les préparatifs avaient été longs et fastidieux. Nous avons dû vendre des meubles, nous séparer d'objets intimes pour financer notre voyage et assurer nos lendemains incertains.

Je ne remarquais même pas qu'elle me regardait depuis que j'étais arrivé. Elle avait vu mes yeux rouges et les larmes qui coulaient sur mes joues car elle s'avança pour me prendre dans ses bras. Ce geste me réconforta et je me sentis tout de suite mieux même si la tristesse était toujours présente. Je préférais ne rien lui dire à propos des activités d'Eugène et de sa famille ainsi que sur l'exécution de mon professeur d'histoire. Je crois aussi que je n'avais aucune envie d'en parler.

Nous allâmes ensemble remettre les clefs à la concierge de l'immeuble. Elle ne semblait pas surprise de notre départ. Certains appartements avaient déjà été libérés ou plutôt confisqués à des locataires juifs. Ils n'avaient pas tardé à être spoliés puis reloués.

Nous arrivâmes devant la gare en fin de matinée. C'était un grand bâtiment d'aspect assez ancien. Une énorme horloge était accrochée sur la façade et de grandes portes en bois nous permettaient d'accéder à l'intérieur. Le hall, pourtant vaste, était inondé de voyageurs. Des gendarmes vérifiaient les papiers de certains d'entre eux. Des familles entières partaient elles aussi vers la campagne alors que d'autres arrivaient en ville. Mais malgré toute cette agitation, nous parvînmes tant bien que mal à rejoindre notre quai. Il fallut batailler farouchement pour monter à bord du train et y trouver un compartiment libre. Je m'installai du côté de la fenêtre pour pouvoir observer le paysage. Mais à la vue des rails se prolongeant sur la plaine, je me sentis mal à l'aise. Certainement ce cauchemar qui me revenait en mémoire. Le voyage était très long et ponctué de nombreux contrôles d'identité tatillons mais il me parut étrangement court. J'avais passé tout mon temps à regarder

par la fenêtre de la cabine. Au fur et à mesure que le ciel se teintait de rouge et d'ocre, le paysage évoluait, la plaine se transformait en colline puis en montagne.

Nous arrivâmes en fin d'après-midi. La gare était plutôt de taille modeste. Quand le train fut reparti, je pus apercevoir une certaine agitation sur le quai d'en face. A ma grande surprise, il était occupé par de nombreux policiers. Ils étaient pour la plupart très jeunes avec un uniforme qui m'était inconnu et surtout un béret, une véritable crêpe posée sur leurs têtes qui leur donnait une allure de champignon.

Ils semblaient filtrer les passagers, ils en arrêtaient certains et leur demandaient d'ouvrir leurs valises. Ce ne fut pas notre cas mais en passant près de l'un d'eux, je remarquai une lettre figurant sur leurs couvre-chefs. Pour une fois mon étude du grec ancien me servit à quelque chose. Elle me permit de reconnaître la lettre gamma. J'essayais d'en voir davantage lorsque ma mère me saisit par la manche et me montra un homme du doigt. Je la vis agiter sa main pour l'appeler et je compris que ce devait être son frère. Il se mit à courir pour nous rejoindre et resta quelques secondes devant Maman. Il devait avoir du mal à la reconnaître car cela faisait plusieurs années qu'ils ne s'étaient pas vus. Puis soudain ma mère me lâcha la main et se jeta dans ses bras. Ils s'étreignirent tendrement et quand ils eurent fini, mon oncle Jean s'approcha de moi et m'enlaça. Ma boule au ventre avait disparu. Mon voyage se terminait là et la chaleur de cette étreinte me réchauffa le cœur. En allant vers l'extérieur, il n'arrêtait pas de me poser des questions et se mettait à rire à n'importe quelle occasion. Cet accueil chaleureux me réconforta et me rassura. Tous mes doutes s'envolèrent à son sujet. Il était un homme bon et honnête et ce premier contact m'avait rempli de joie. J'avais hâte de le connaître un peu plus.

Il nous aida à charger les bagages dans la voiture et nous expliqua que sa maison se trouvait à près de trente kilomètres de la gare. Pour pouvoir venir nous chercher il avait dû interrompre ses activités. Il se déplaçait dans une voiture à gazogène. C'était une cheminée sur roue si bruyante qu'elle nous soulevait le cœur et nous fit vite abandonner l'idée de discuter. Dès que nous essayions de parler, nous attrapions un mal de crâne si terrible que personne ne s'y risqua.

Le soleil n'était plus qu'un souvenir dans le ciel et les étoiles se

découvraient une à une lorsque nous arrivâmes enfin dans la cour de la ferme. Après être descendu du véhicule, il me fallut quelques instants pour que ma tête s'arrêtât de tourner. Puis, je me retournai et vis la famille au grand complet sur le pas de la porte, prête à nous accueillir. Les retrouvailles furent joyeuses et mon oncle me présenta sa femme et ses deux grands gaillards de fils âgés respectivement de 19 et 20 ans. Ils se ressemblaient tous dans leurs manières et dans leurs attitudes. Voir une telle famille aussi unie et respirer autant le bonheur était tout simplement merveilleux.

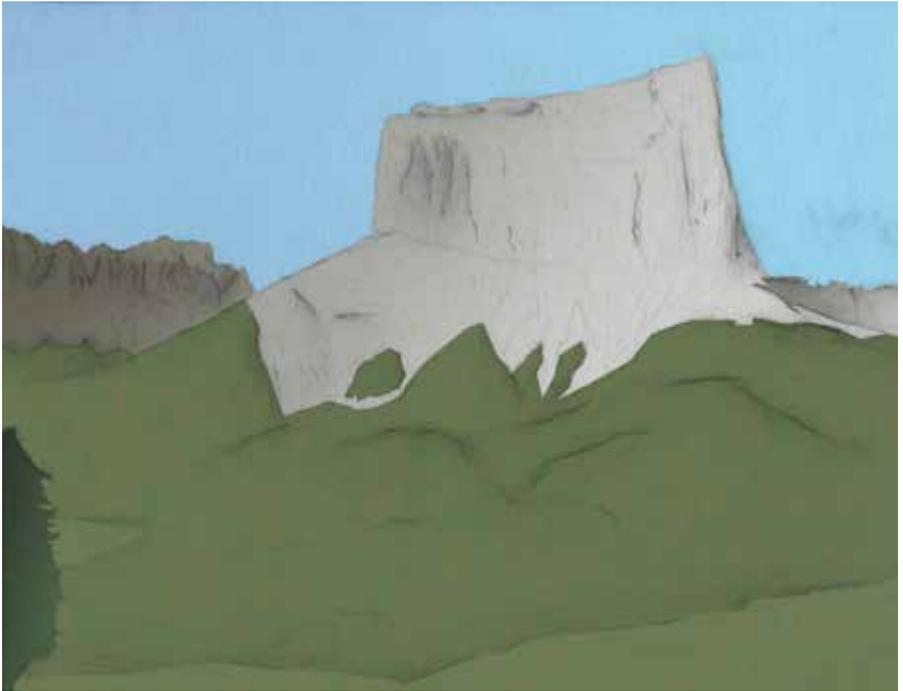
Nous déposâmes nos bagages et mes deux cousins se chargèrent de nous conduire à nos chambres. La mienne n'était pas très spacieuse mais elle était confortable et relativement bien meublée. En plus, de ma fenêtre, je pouvais apercevoir les montagnes, même si à une heure si tardive, c'était peine perdue. Après une rapide visite des lieux, nous fûmes conviés à nous joindre à table. Enfin un vrai repas ! Les plats étaient chauds, copieux et incroyablement bons.

Affamés comme nous l'étions, ces mets succulents ne firent pas long feu. A peine le repas commencé, nous avions tout englouti. Repus, nous allâmes nous installer près de la cheminée. Le bois crépitait et cette douce chaleur nous apaisa. Ma mère et mon oncle discutaient mais je n'y prêtais plus attention. Mes paupières se fermaient doucement et je décidai d'aller me coucher.

Avant de me glisser dans mon lit, j'ouvris la fenêtre pour sentir la brise caresser mon visage. Cette sensation était très agréable. Cette journée avait été très éprouvante mais je me sentais comme soulagé. Avec une once de regrets, je me glissai dans mon lit. Les draps étaient froids et le silence était complet. Puis je sombrai rapidement dans un sommeil profond et sans cauchemar. Pour la première fois, depuis longtemps.

## CHAPITRE 10

### UN GOÛT DE LIBERTÉ



Un rai de lumière traversait la chambre. J'ouvris les yeux et je pus voir des fées de poussière danser dans ce filet d'or. La pièce était encore sombre mais les volets entrouverts la faisaient baigner dans une pâle clarté matinale. La douce chaleur de ma couette me dissuadait de quitter le lit. Je restais donc là, dans ce silence, à observer et à penser.

Il devait être assez tard. J'avais dormi de tout mon saoul.

Le voyage nous avait exténués et notre seule préoccupation avait été de nous coucher le plus rapidement possible.

Au craquement que fit le plancher, je compris que ma mère venait de se lever. Sans se soucier de moi, elle s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. La bise légère qui pénétra dans la pièce me fit frissonner. Elle poussa alors les volets et le soleil inonda la chambre. Je me retournai en grommelant, un peu contrarié par ce réveil brutal.

Lorsque ma mère quitta la chambre pour aller faire sa toilette, je décidai de me lever à mon tour. Le contact du plancher sous mes pieds était, malgré sa froideur, des plus agréables et me fit frémir. Je me dirigeai d'un pas lent vers la fenêtre et m'y accoudai. Le paysage qui s'offrait à mon regard était saisissant. L'écharpe de brume qui s'était enroulée autour du massif montagneux s'échappait peu à peu. Elle en découvrit les flancs et je pus apercevoir ses sommets trônant dans un écrin de verdure blanchi par la neige. Cette immense forteresse me happait par sa puissance. Au loin, je pouvais distinguer les lacets qui permettaient l'accès à cette citadelle naturelle. Je me sentais en sécurité.

Le silence était complet. L'air glacé de cette matinée hivernale venait se déposer sur mon visage. Cette caresse m'apaisait. Je fermai les yeux et pris une longue inspiration. Un air pur s'immisça en moi. Il réchauffait mon cœur. Je me sentais bien, tout simplement. J'avais le sentiment qu'une nouvelle vie commençait pour nous. Que plus rien ne serait comme avant. J'avais dans la bouche le goût sucré de la liberté, la sensation qu'il me suffisait de tendre la main pour la saisir entre mes doigts. Je rouvris les yeux... Tous les espoirs semblaient permis dans ce décor apaisant et mystique. Alors pourquoi pas les miens ?

Je serais resté là des heures mais la voix de ma mère m'appelant à table me tira de mes pensées. Je regardai une dernière fois ce paysage en soupirant et me résignai à fermer cette fenêtre. Je m'habillai en vitesse et me dirigeai d'un pas lent vers la salle à manger. Quand j'arrivai dans la pièce, je tombai nez à nez avec tous les membres de la famille réunis au grand complet. Ils me regardaient tous en souriant. Je passai ma main dans mes cheveux ébouriffés et leur rendis un sourire gêné. Ils se mirent tous à rire de bon cœur en observant mes yeux ensommeillés. Je les suivis dans

leur élan et il me fallut du temps pour me calmer.

L'ambiance à table était bien différente de celle qui régnait autrefois à la maison. Autrefois, enfin... cette époque ne datait que de deux jours. Et pourtant en entendant ces cris, ces rires joyeux... Tout me paraissait si loin et si différent.

Je repensais à ce qui me traversa l'esprit quelques instants auparavant. Ce n'était peut-être pas que des impressions.

Le repas avait été bruyant et familial, ce qui finit par me réveiller complètement. Puis lorsqu'il s'acheva, chacun se leva de table pour poursuivre son labeur quotidien. Seules ma tante et ma mère restèrent pour débarrasser et faire la vaisselle. Les premiers temps avaient été difficiles pour ma mère. Le travail ne manquait pas à la ferme et certaines tâches étaient particulièrement épuisantes. Mais elle ne s'en plaignait jamais. Elle était déjà suffisamment reconnaissante à mon oncle de nous avoir accueillis chez lui. L'occupation était constante. Les travaux en plein air et les différentes tâches ménagères remplissaient ses journées. Il m'arrivait d'ailleurs souvent de devoir mettre la main à la pâte pour aider un peu. Au fil du temps, nous apprenions à mieux nous connaître, ce qui était indispensable pour nous adapter les uns aux autres. Il fallait apprendre à ménager nos caractères et à vivre ensemble. Nous étions tous différents et nous devions progressivement trouver notre place dans un autre cadre, dans ce nouvel univers. Je m'entendais très bien avec tout le monde et je m'habituais vite à ce changement d'entourage. Il m'arrivait parfois de m'isoler, de repenser à mes amis. À chaque fois, j'avais un petit pincement au cœur. Ils me manquaient et je n'avais aucune nouvelle d'eux. Peut-être leur était-il arrivé quelque chose ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Mais lorsque je retrouvais mon oncle et sa famille, j'oubliais tous ces problèmes pour partager de bons moments avec eux.

Ce matin-là, vers cinq heures, mon oncle était venu me tirer de mon sommeil. Il s'était fait discret pour essayer de ne pas réveiller ma mère qui dormait à poings fermés. Il m'avait laissé dix minutes pour me préparer et m'avait entraîné dehors. Il faisait horriblement froid et je ne pouvais rien voir à plus de deux mètres à cause de cet épais brouillard matinal. Au loin, je pouvais entendre de rares cris d'animaux. Moi, j'étais frigorifié mais mon oncle n'en tint pas compte. Il m'amena vers l'écurie d'un pas pressant et me demanda de l'aide pour atteler les chevaux. Il m'accompagnait à mon nouveau

lycée. Il connaissait le proviseur et avait déjà réglé tous les détails de l'inscription. Cette année était d'autant plus importante que c'était celle du brevet. J'étais inquiet car cet obstacle était difficile mais je devais le franchir si un jour je voulais poursuivre mes études dans le secondaire. J'avais depuis longtemps réussi le certificat d'études primaires avec une facilité déconcertante. Je n'avais eu aucun mal à le passer et j'avais même obtenu une bourse plutôt salvatrice pour mon entrée en sixième. Mais cette année, je me retrouverais avec de nouveaux camarades et de nouveaux professeurs. J'espérais d'ailleurs ne pas trouver le sosie de M. Maingot. Mais le plus dur et le plus déstabilisant pour moi serait certainement de me créer de nouveaux repères. Maintenant qu'Eugène et Daniel n'étaient plus là pour me soutenir...

Le hennissement des chevaux rompit le fil de mes pensées. Il fallait se dépêcher pour ne pas arriver en retard. Je jetai un dernier coup d'œil à la ferme et me hissai dans la charrette.

Après ce réveil en sursaut, je regardais autour de moi. Il faisait toujours aussi froid et, sans m'en rendre compte, j'avais remonté le col de ma veste et entouré mes oreilles d'une épaisse écharpe de laine. Le brouillard s'était dissipé et le soleil commençait à apparaître derrière les sommets de la montagne. Ses rayons teintaient le ciel d'or et de sang. Le bord du chemin était recouvert d'une fine nappe de neige qui rendait ce décor féerique et quelque peu irréel. Il nous fallut encore une bonne demi-heure pour atteindre le gros bourg. Les abords de la route étaient jalonnés par des bâtiments en pierre qui nous menaient jusqu'au centre. Là, se dressaient l'église et l'imposant édifice de la mairie. En face, je pus voir l'école primaire située non loin de mon lycée.

Mon oncle m'amena jusqu'au portail d'entrée qui semblait d'un autre âge mais cela contribuait au charme du lieu et rendait l'ambiance paisible. Je m'engageai dans la cour et, sans réelle surprise, m'aperçus qu'elle était de taille respectable. Mais contrairement à mon ancienne école, elle était occupée par de gigantesques arbres dépourvus de feuillage.

Je restais là à contempler ce nouveau cadre. Quant à mon oncle, il était en pleine discussion avec un homme légèrement barbu qui devait être bien plus âgé que lui. Il riait aux éclats et il lui fallut un peu de temps pour remarquer ma présence. Il m'attrapa le bras et commença à me présenter en n'oubliant quasiment aucun détail.

Au fur et à mesure de leur échange, je remarquai le regard du vieil homme se porter sur moi. Quand mon oncle eut fini, il me tendit la main et la serra fermement. Il en fit de même avec mon oncle qui m'étreignit avant de nous quitter.

Ce vieil homme, qui était le proviseur, me fit faire une rapide visite des lieux. Il m'expliqua que tous les élèves étaient en cours à cette heure-ci et qu'il m'emmenait les rejoindre en classe de mathématiques. Les couloirs vides que nous traversions décuplaient mon angoisse et, au moment d'ouvrir la porte, mon cœur semblait sur le point de céder brutalement. Il y eut un silence de cathédrale lorsque je fis mon entrée dans la classe. Tous les regards me scrutèrent et les élèves se levèrent un à un. Le proviseur m'invita à prendre place sur l'estrade. La salle de classe avait beau être petite, elle était bien remplie. Pour éviter de rougir, je me forçais à observer leurs tenues. Ils étaient tous habillés de façon simple et discrète. Ils semblaient fiers et se tenaient droits. Tous les élèves présents écoutaient maintenant le proviseur donner ses directives pour intégrer au mieux leur nouveau camarade. Tout cela dans le silence le plus complet, le plus respectueux, sans aucune moquerie ou bavardages. J'étais plutôt surpris. Ce ne se serait jamais passé comme cela dans mon ancien lycée, les élèves y étaient plutôt turbulents et agités. Ici, tout était vraiment différent. Et le vieil homme affable qui m'avait accueilli si chaleureusement était tout aussi craint qu'estimé.

Le professeur m'indiqua ma place et me convia à la rejoindre pour pouvoir reprendre son cours. Sur mon chemin, des yeux curieux, inquisiteurs, peut-être même un peu pesants, m'accompagnèrent.

Monsieur Martel, en m'adressant quelques recommandations et en me prodiguant ses conseils avisés, contribua à me détendre davantage. Les mathématiques étaient loin d'être ma matière préférée, et ce depuis longtemps mais pourtant je ne sais pas pourquoi un petit quelque chose m'intriguait. Ce premier cours, ce nouveau contact était... comment dire... un peu spécial. Ce n'était certainement pas la leçon ni même le professeur qui avaient marqué mon esprit mais l'aspect général de la classe. Il manquait quelque chose, c'était louche. Le décor ne me semblait pas complet. Il me semblait vide. Je ne ressentais plus cette présence désagréable. Je ne me sentais plus préoccupé par ses yeux perçants.

Avait-il disparu ? Ou peut-être avait-il regagné le ciel ? S'était-il

envolé ? Mais qui ? Mais quoi ?

Mon regard se posa au-dessus du tableau noir et un sourire moqueur se dessina sur mon visage. Il n'était plus là, ce portrait hideux du maréchal Pétain qui trônait anciennement à cette place. Je fus libéré d'un poids. Désormais, je pourrais travailler paisiblement.

La sonnerie fit un bruit retentissant. Le soleil avait déjà commencé à se coucher en cette fin d'après-midi. Je sortis du village et je cherchai le chemin que m'avait indiqué mon oncle. Je devais emprunter un raccourci pour pouvoir arriver avant la tombée de la nuit. Le chemin était long, environ deux heures de marche sans s'arrêter avec un sac sur le dos. Mais le plus éprouvant survenait lorsque je devais traverser des champs. La pente sévère rendait épuisant le parcours mais atténuait le temps du trajet. Je ne me plaignais pas car je prenais un immense plaisir à observer ce paysage de plus en plus surprenant. Chaque jour, je découvrais de nouvelles choses, de nouveaux animaux, de nouveaux oiseaux, de nouvelles plantes et de nouveaux sentiers qui me conduisaient parfois vers d'autres endroits encore plus magiques. Mais mon oncle m'avait interdit formellement de m'aventurer trop loin du sentier. Je rencontrais même d'autres paysans locaux auxquels j'adressais un signe de la main à chaque fois qu'il m'arrivait de les croiser. Arrivé à la ferme, j'étais souvent exténué. Mais je n'avais jamais le temps de me reposer. Je devais m'empresser de faire mes devoirs. Pour cela, je m'installais toujours sur la lourde table de ferme disposée à côté de l'âtre qui chauffait la pièce.

Je ne pouvais retrouver ma mère que lors des repas car elle était le plus souvent occupée à la traite des vaches. Les repas que nous partagions étaient en général plutôt simples mais copieux. Et surtout, ils étaient différents de ce que nous avions l'habitude de manger avant. Ici, les matières premières ne manquaient pas et il n'était pas difficile d'y trouver son compte.

Chacun de ces festins commençait par la prière. Ma tante Solange était catholique et pratiquante. Elle ne manquait jamais la messe. Elle respirait la bonté et la générosité tout en restant exigeante envers elle-même et les siens. Elle était animée par la foi, une lumière intérieure que son regard transmettait. Une lumière pure, aveuglante, que très peu de gens possèdent.

Ce n'était pas une façade mais une rigueur de vivre.

« Pour aimer Dieu, il faut s'en montrer digne ! » clamait-elle toujours haut et fort.

Elle avait éduqué ses deux fils dans cette rectitude morale, dans l'attachement à des valeurs profondes auxquelles il ne fallait pas déroger. Et ils avaient su en tirer parti en devenant ce qu'ils étaient maintenant. Elle était juste et toute forme d'injustice lui était insupportable. Sa voix douce et cristalline enveloppait cette détermination inébranlable dans l'ouate de la bienveillance. Elle m'impressionnait et je la respectais énormément.

Comme chaque soir, mon oncle et mes cousins étaient les derniers à s'installer à table. Fourbus, comme d'habitude, mais toujours d'une bonne humeur rafraîchissante. Ils avaient un sacré coup de fourchette et la plupart des plats, c'était eux qui les finissaient. Ils se sentaient apaisés et heureux au milieu des leurs. Moi aussi, je commençais à me sentir bien ici. Ils étaient comme une nouvelle famille pour moi. Ce sentiment familial nous remplissait tous de joie et, le temps d'un instant, nous pouvions oublier nos soucis, nos inquiétudes...

Une fois le repas achevé, les femmes du foyer débarrassaient la table puis faisaient la vaisselle. Elles nettoyaient tous les couverts un par un et devaient ensuite les essuyer. Tous les soirs, je m'endormais au son des assiettes qu'elles rangeaient dans le placard.

C'étaient elles aussi qui éteignaient les lumières les dernières pour les rallumer les premières le lendemain.

## CHAPITRE 11

### UNE BONNE ÉTOILE



Inquiet, j'avais très vite questionné ma tante.

« Mais où sont passés Gilles et Frédéric ? »

Ma tante Solange me répondit d'un ton calme.

« Tes cousins sont dans la forêt sur les hauteurs. Ils ont rejoint le

plateau dans la nuit. L'un de nos amis bûcheron insistait depuis quelque temps pour qu'ils viennent l'aider. La coupe de bois était essentielle dans notre région où les hivers étaient très rigoureux, c'était une ressource importante plus encore à notre époque. Et nous avons accepté. »

L'assurance de ma tante contrastait avec l'agacement visible de mon oncle. Il avait toutes les peines du monde à assurer la bonne marche de l'exploitation, les forces des ses deux fils allaient lui manquer. Malgré l'aide de ma mère et la mienne parfois quand elle était nécessaire, les bras n'étaient plus assez nombreux. Nous ne pourrions faire face très longtemps à cette situation.

Les jours suivants, une belle surprise m'attendait. Je faisais mes devoirs lorsque je vis entrer deux nouveaux arrivants. D'instinct, je me précipitai vers le jeune homme du même âge que moi pour l'étreindre. Je le serrai dans mes bras.

« Daniel ! Daniel ! Quelle surprise ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Bien qu'amaigri avec une lueur de tristesse dans le regard que je ne lui connaissais pas, il n'avait pas beaucoup changé. Passé le moment de stupeur des retrouvailles, son visage s'éclaira. Ma tante intervint.

« Non, ce n'est pas Daniel son prénom, c'est Simon. »

Puis, nous éclatâmes de rire trop heureux de nous retrouver. Il m'apprit plus tard qu'il avait échappé à l'arrestation de la police française. Ses parents avaient été prévenus de l'imminence du danger par un tract dans la boîte aux lettres de leur immeuble. Par prudence, ils avaient pris la décision de le confier à un ami très cher. Eux étaient restés. Ils ne pouvaient admettre, malgré leur mise au ban de la société, que la France pourrait les abandonner et les livrer à l'occupant. Il n'avait plus aucune nouvelle d'eux mais il pensait bien les retrouver quand cette maudite guerre se terminerait. M. Darcissac, l'instituteur protestant qui l'avait recueilli, l'avait caché quelques semaines à son domicile. Daniel resta cloîtré, ne put sortir et dut attendre patiemment que la situation s'améliore. Par une chaîne de solidarité, il avait été conduit dans cette zone montagnaise isolée. Evidemment, son identité avait été falsifiée. Il s'appelait désormais Simon Artier et son faux certificat de baptême faisait de lui un parfait catholique. Il était maintenant garçon de ferme après avoir travaillé dans une scierie. Les premiers temps,

il pensait que jamais il ne serait capable d'aller au bout de ses journées tant les travaux exténuants qu'il effectuait étaient aux antipodes de sa vie citadine.

L'homme qui l'accompagnait était taciturne. Il était d'un physique impressionnant. Ses cheveux étaient noirs, son regard était sombre, son accent trahissait ses origines. Il se nommait Pierre mais nous l'appelions Pedro. Il avait fait la guerre d'Espagne aux côtés des Républicains et avait dû traverser les Pyrénées quand l'ogre Franco avait englouti leurs rêves. Indésirables pour la France du déshonneur, Daniel et Pedro se retrouvaient chez nous. C'est le bûcheron qui avait demandé à mon oncle de prendre soin d'eux. Ils pourraient ainsi nous apporter leur aide dans notre labeur quotidien.

Au début 1943, de jeunes hommes quittèrent la commune pour aller travailler en Allemagne. Nous ne pouvions échapper au matraquage de la propagande qui vantait les mérites du STO, du Service du travail obligatoire au pays du « moustachu ». Les affiches placardées sur les murs, les messages radiophoniques, tout contribuait à organiser le pillage en règle de notre jeunesse après avoir volé les ressources du pays. La raison de l'absence soudaine de mes cousins devenait maintenant moins obscure. Comment aurait-il pu en être autrement ? Ma tante n'aurait jamais pu accepter que ses deux fils se soumettent à une loi aussi inique. Mon oncle non plus d'ailleurs. Et ma mère encore moins. Mais mes deux cousins n'avaient pas simplement obéi à leurs parents. Le terreau des valeurs familiales les avaient construits. Devenir des réfractaires n'était pas le fruit d'une réflexion, c'était l'évidence. Mes semaines étaient bien moins éprouvantes que celles de mes proches. Le BEPC approchait, je devais travailler plus assidûment. A plusieurs reprises, mon oncle dissimula un message dans mon cahier de mathématiques. Il le glissait lui-même. Avant de partir à l'école, il me mit en garde :

« Pendant que tu dormais, j'ai placé dans l'un de tes cahiers un message important. Tu ne t'occupes de rien. Tu fais comme d'habitude. Lorsque tu seras en récréation, quelqu'un viendra chercher le message.

- Qui est-ce ? répliquai-je.

- Tu ne dois pas le savoir. Tu ne dois surtout pas en parler à tes camarades, à tes amis même les plus proches. As-tu bien compris ?

- Oui, ne t'inquiète pas.

- J'ai oublié de te dire. Tu ressembles beaucoup à ton père. C'était un homme formidable, une personne de confiance sur qui l'on pouvait toujours compter. Il serait fier de toi s'il était encore parmi nous. Tâche d'en être toujours digne. Allez, file, sinon tu risques d'être en retard. »

C'est le cœur léger que j'effectuai le trajet ce matin-là. J'avais la sensation d'être utile. Je sus plus tard que c'était M. Martel qui subtilisait les messages. Son entente tacite avec mon oncle aurait pu me valoir sa bienveillante protection. Il n'en fut rien. Bien au contraire. Il n'hésitait pas à me réprimander assez durement quand il le fallait mais il était juste, pas comme certains que j'aurais bien cloués sur la croix de... Lorraine !

## CHAPITRE 12

### LA DÉCISION



J'étais sur le chemin du retour en ce mois de juillet. Le soleil était haut dans le ciel et diffusait une chaleur à peine supportable malgré le vent soufflant de ce côté-là de la montagne. L'herbe avait commencé à jaunir à certains endroits où les arbres n'étendaient

pas leur ombre. Les oiseaux chantaient tout au long de la journée et les animaux ne se cachaient plus. Toute la vallée semblait revivre et respirer de nouveau après un hiver pénible et rude.

Ce jour-là, j'avais décidé de faire une halte au bord d'un torrent. Cela allait bientôt faire une heure que j'avais quitté l'école et ma joie était restée intacte. Plus tôt dans la journée, les résultats du brevet avaient été affichés au lycée. Un sourire béat inondait mon visage. Mon nom figurait sur la liste des reçus à l'examen. Je prenais le temps de savourer mon plaisir avant d'annoncer la nouvelle à ma mère, à ma famille et à Simon dont la présence m'emplissait de joie. Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti au moment où il était apparu sur le pas de la porte. Mais sa proximité semblait aussi vouloir me rappeler que certains n'avaient pas eu la même chance que moi. Et ne l'auraient peut-être jamais... Et qu'il était temps pour moi d'agir.

Un bourdonnement d'insectes me fit sursauter. J'avais dû m'endormir. Pendant ce temps, le soleil avait continué sa course. Je devais maintenant rassembler mes affaires et finir au plus vite le trajet. J'osais à peine imaginer le comité d'accueil si jamais je n'arrivais pas à temps pour le dîner... Le regard perçant de ma mère me traversa l'esprit et il ne me fallut que quelques secondes pour me décider à partir sans plus tarder.

Je n'étais plus qu'à quelques centaines de mètres de la ferme. Mais la pente qui me séparait de mon but était la plus abrupte du parcours. Je m'étais assis pour souffler un peu quand je vis quelqu'un me faire de grands gestes de la main. C'était Simon. Il courait vers moi à vive allure. Je le voyais arriver lorsque je compris qu'il ne pourrait pas s'arrêter à temps. Sans vraiment savoir comment, je me retrouvai allongé sur le dos, les os en miettes et avec une atroce douleur au crâne. En me relevant, je m'aperçus que mon ami était dans le même état que moi. Mais cette cascade ne semblait pas avoir entamé son enthousiasme. A peine relevé, il était déjà en train de parler ! Et de m'assaillir de questions.

« T'étais passé où ? Tout le monde s'inquiétait !

- Ah, désolé, je m'étais endormi, lui répondis-je d'un air un peu gêné.

- Tu vas bien ? Tu me sembles... comment dire... un peu... bizarre ces

derniers temps. »

Il me regardait d'un air intrigué et inquiet à la fois. Mais je ne voulais pas lui dire ce que je comptais faire. Pas pour l'instant. Je ne voulais surtout pas lui faire prendre des risques. Pas après ce qu'il avait subi.

« Comment ça bizarre ? Je vais bien, je t'assure. Tu te fais des idées. Et puis... je ne suis pas... bizarre ! »

Il éclata de rire et m'attrapa le bras pour m'entraîner à la ferme. Le voir ainsi me réchauffa le cœur et c'est de bonne humeur que nous rentrâmes à la maison.

Quand ma mère pénétra dans le salon, le ciel était déjà ocre et le soleil se réfugiait derrière les flancs de la montagne. Elle avait travaillé tout l'après-midi et était exténuée. J'attendis qu'elle fût assise avant de lui annoncer ma réussite au brevet. Quand je le fis, tous les membres de la famille qui étaient présents applaudirent en cœur. Ma mère, elle, me regardait avec des yeux embués de larmes. Elle bredouilla quelque chose d'incompréhensible et s'approcha de moi. Elle passa ses bras autour de mon cou et me serra fort contre elle.

« Je suis fière de toi, me dit-elle, dans un murmure.

- Et moi je suis heureux d'être ton fils. »

La soirée fut joyeuse et chaleureuse. Ma tante avait préparé un repas délicieux pour fêter cet événement. Simon prit même la place de ma mère pour faire la vaisselle. Nous en profitâmes pour marcher à la belle étoile. Nous nous promenions en silence, sans échanger un seul mot, chacun plongé dans ses propres pensées.

J'allais bientôt avoir seize ans. J'avais eu mon diplôme haut la main sans aucune réelle difficulté, la vie me souriait, je voulais la croquer à pleines dents. Mais ma décision était prise depuis longtemps. Et je ne changerais pas d'avis. Je le sentais et je le savais. Ma place n'était plus sur les bancs de l'école. La priorité était ailleurs. Depuis longtemps. Et beaucoup faisaient semblant de ne pas le voir.

Pourtant, à chaque instant, j'entendais encore les bottes allemandes résonner sur le pavé de nos villes. Cela m'était insupportable, cette idée me faisait souffrir. Depuis peu, les patrouilles allemandes

circulaient proches du lycée. La simple vue de leurs véhicules ne faisait que renforcer mon exaspération. Cette irritation, cette colère s'était transformée en une farouche envie d'agir. Je voulais changer les choses. Mais pas seul. Ce n'était plus le temps des graffiti et des petits gestes anodins. Ou alors comment ferions-nous pour nous épanouir dans un tel contexte ? Comment vivre une vie normale et heureuse lorsque la situation nous imposait des choix ? Rarement les bons d'ailleurs...

Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma mère me tendit la main. Ce même geste qu'elle faisait lorsque j'étais petit et que je me sentais triste. Je ne voulais pas l'inquiéter. Elle avait déjà tant souffert. Pourtant je le devais si je voulais pouvoir vivre libre un jour...

Je pris sa main chaude dans la mienne gelée. Elle ne dit rien. Elle contracta ses doigts et me regarda d'un air triste. Je lui envoyais un sourire pour la rassurer. Et nous restâmes muets durant cette promenade au clair de lune.

Le lendemain avait été une journée bien remplie. Les travaux à la ferme étaient revenus avec le soleil et les repas étaient les rares moments où nous nous retrouvions tous ensemble. Après le dîner, je profitai du fait que chacun fût retourné à ses activités pour parler avec ma mère.

J'étais encore assis à table. Mes mains étaient moites et mon cœur battait la chamade. J'attendais qu'il se calme avant de me lancer. Je pris une profonde inspiration, me levai, et me dirigeai vers l'évier où ma mère était occupée à faire la vaisselle. Je m'arrêtai pour la dévisager. Son esprit divaguait. Aussi, quand je lui adressai la parole, elle ne daigna pas ciller.

« Maman, nous sommes déjà au mois de septembre 1943, la rentrée est proche et il se trouve que je vais bientôt avoir seize ans. J'ai depuis longtemps obtenu mon certificat d'études et je viens de passer avec succès mon BEPC. Tous mes professeurs sans exception pensent que j'ai largement les aptitudes pour prolonger mes études et franchir d'autres étapes. Mais comment pourrais-je poursuivre mes études quand d'autres jeunes de mon âge ont d'autres préoccupations plus patriotiques et se battent au péril de leur vie pour leur pays et leur liberté ? »

Elle posa l'assiette et me regarda. Elle n'était pas étonnée. Elle savait déjà...

Elle aurait voulu ne pas savoir.

« J'ai moi aussi le devoir d'être utile à ce pays qui est occupé par les Boches et leurs amis. Ce pays qui souffre d'être piétiné par les bottes des nazis. Je sais que je vais te causer de la peine. Et j'en souffre aussi. Je ne veux que ton bonheur. Mais pour cela je dois agir pour que nous soyons libres. Que tu le veuilles ou non, je suis déterminé. Je ne continuerai pas mes études. Ma voie est ailleurs. »

Il y eut un moment de silence. Elle me dévisagea et baissa les yeux. Elle s'appuya contre le rebord de l'évier et rentra sa tête dans les épaules. Ses mâchoires étaient crispées. Elle retenait des larmes. Elle était perdue, abasourdie. Elle avait à l'esprit l'image du petit garçon qui rentrait à la maison les genoux couverts de boue, mais le sourire radieux peint sur le visage avait disparu. Il s'effaçait peu à peu pour laisser place à celui d'un homme fort et déterminé. Mais n'était-ce pas un peu trop rapide ? Pouvait-elle, en tant que mère, laisser son fils voler de ses propres ailes ?

Elle ne le savait pas. Pour la première fois de sa vie elle ne savait pas ce qui était bon pour son fils...

« Que se passe-t-il ? tonna mon oncle de retour de l'étable.

- Mathieu...veut arrêter les études.

- Comment ça, il veut arrêter ses études ? »

Ma mère ne répondit pas. Elle se contenta de le regarder d'un air désolé. Ce fut moi qui repris la parole d'une voix forte et sûre.

« Non. En effet, je ne les poursuivrai pas. Je veux enfin servir à quelque chose. Comme vous le faites. Croyez-vous vraiment que je ne vois rien ? Pourquoi avez-vous accueilli Simon ? Ou plutôt Daniel, mon camarade à l'étoile jaune. Que font tes fils chez ce bûcheron inconnu ? Ne devraient-ils pas travailler en Allemagne ? Et ces messages pour M. Martel ? Pour moi, le temps est venu d'agir comme vous le faites. »

Pedro était adossé au mur en bois de l'étable. Il s'était installé là pour fumer sa cigarette à l'abri des regards. Une volute de fumée

s'échappa de la commissure de ses lèvres. Il souriait. Les éclats de voix retentissant dans la cuisine parvenaient à ses oreilles. Il avait tout entendu. Heureusement, les voisins étaient assez loin. Cela faisait un moment qu'il surveillait ce petit bout d'homme qui grandissait à vue d'œil et qui se décidait maintenant à passer à l'action.

Les traits durs de son visage émacié se détendirent dans un soupir. Il se revoyait quelques années en arrière, quand il était encore jeune et plein d'aplomb. Brûlait alors en lui cette rage, ce même feu qui le dévorait et qui l'avait mené dans les rangs républicains pendant la guerre d'Espagne. A cette époque, il avait dû mentir sur son âge. Il avait le même que Mathieu et lui aussi se croyait libre. Il était parti seul sans rien demander à qui que ce soit et n'avait eu à rendre des comptes à personne. Il n'avait ni dieu, ni maître. Il n'avait qu'une seule et même foi, celle de sa liberté, celle de la liberté pour tous. Il se revoyait, combattant sans jamais se demander si cela en valait la peine. Car la réponse était claire pour lui. Et elle l'était toujours dans son cœur. Et cette valeur, cette idée pour laquelle il avait risqué sa vie était maintenant présente dans le cœur de Mathieu. Cette opiniâtreté toujours présente dans son regard lui avait redonné espoir. C'était peut-être à lui maintenant de lui donner un coup de main. Lorsque Pedro entra dans la pièce, un sourire barrait son visage. L'ambiance régnant dans la pièce était tendue. Très lourde. L'oncle Jean était assis sur la table, les bras croisés sur son torse avec un regard d'acier qui ne laissait transparaître aucune émotion. Mais il était soucieux. Pedro le savait. Seule la tante semblait réellement impassible. Elle se tenait droite au milieu de la pièce regardant son neveu droit dans les yeux. Celui-ci semblait inquiet mais résolu. Solange l'avait vu. Elle savait qu'il connaissait leur engagement pour la cause auprès des dissidents. Sa foi chrétienne l'habitait, ses paroles, toujours porteuses de sagesse, s'avéraient rassurantes quand il fallait choisir. Mathieu était transfiguré. Comme si un fardeau avait quitté ses épaules. Il était lui-même, d'un bloc. Il pouvait enfin tracer son propre sillon du haut de ses 16 printemps, et avec l'exaltation de la jeunesse. Mathieu devenait un homme.

## CHAPITRE 13

### UNE VIE NOUVELLE



L'heure de mon départ était enfin arrivée. Chaque jour, de nouvelles mises en garde, des discours incessants sur les dangers de cette nouvelle vie, sur l'isolement et l'existence difficile que j'aurais à mener. Mais mon choix était fait. Je ne reviendrais jamais sur ma

parole. Tous ces risques, ces dangers, je les avais acceptés inconsciemment dès que je vis les soldats allemands fouler notre sol. C'était mon destin et je devais l'assumer. Plus que tout, je voulais rompre avec la fatalité et la facilité. A chaque pas que je faisais, ma résolution devenait plus ferme.

Ma famille avait tout tenté pour me dissuader en jouant sur tous les registres. Que ce fût l'intimidation de mon oncle, la sagesse de ma tante ou encore la douceur de ma mère, rien n'avait marché. Rien n'avait pu me faire fléchir. Et rien ne m'aurait fait changer d'avis.

Ma mère surgit dans mon dos. A mon habitude, je m'étais accoudé à la fenêtre pour mieux réfléchir ; ce paysage majestueux avait un effet apaisant sur moi. Je me sentais en sécurité. Lorsque le soleil disparaissait laissant la place à un ciel couleur pastel, je parvenais à tout oublier, à me sentir libre. Aussi, quand ma mère posa sa main glacée sur mon épaule, je sursautai et me retournai d'un coup. Elle parut étonnée de cette réaction et se mit à rire d'un rire frais. Mais son visage ne tarda pas à redevenir grave et triste. Elle m'invita à la suivre pour l'une de ces balades nocturnes dont elle avait le secret. Elle se rendait compte que son enfant lui échappait, que cette guerre l'avait changé à tout jamais, qu'il était maintenant trop tard pour le faire revenir en arrière. Mais elle n'abandonnerait pas sans avoir tout essayé.

Nous étions montés jusqu'à atteindre un rocher surplombant la ferme. Une myriade d'étoiles nous observait. La lune nous souriait, aucun nuage ne la cachait ce soir-là.

Ma mère était essoufflée. Une fine vapeur s'échappait de ses lèvres à chaque fois qu'elle reprenait son souffle. Elle avait eu du mal à suivre mon rythme et je m'en voulais de ne pas m'en être aperçu.

Elle s'assit, les pieds se balançant dans le vide et me tendit la main pour que je fasse de même.

Elle posa sa tête sur mon épaule. Elle voulait me dire quelque chose mais n'y parvenait pas. Les mots restaient coincés dans sa gorge. Je la sentis trembler. Cette fois, c'était à moi de la rassurer. Et ce fut moi qui brisai ce silence.

« Désolé maman... mais... ma décision est prise. Mon choix est fait et je sais que ce sera dur pour toi. Je suis désolé... »

Ma mère me regarda d'un air étonné puis détourna son regard vers le ciel.

A vrai dire, elle n'avait pas été surprise. Elle avait attendu ce moment. Depuis le début, elle avait espéré que Mathieu changerait d'avis mais cette déclaration mettait fin à tous ses espoirs. Tant mieux. Mathieu prenait sa vie en main, sa volonté de ne jamais céder, cette envie de changer les choses et de restaurer la liberté. Marie le respectait. Tout ce qu'elle avait aimé chez son mari brillait dorénavant dans les yeux de son fils. Elle redoutait simplement de perdre le deuxième amour de sa vie de la même façon. Elle ne s'en remettrait pas.

Elle me prit dans ses bras et me serra contre elle. Elle sourit. J'avais grandi. J'étais un homme maintenant.

Pourtant, après cette déclaration, elle s'arrêta de trembler. Sa respiration redevint régulière. Elle se serra contre moi et me prit dans ses bras. J'étais un peu dérouté, je ne comprenais pas. J'ouvris la bouche pour mieux lui demander. Mais je me retins. Pas besoin de parler. Ce moment était précieux, c'était peut-être le dernier. Je souris à mon tour et passai mes bras autour de ses épaules.

Le plancher craqua sous ses pas. Le couloir était sombre et se repérer n'était pas chose aisée. Il posa la main sur la poignée et doucement ouvrait la porte. Il passa sans bruit devant le lit de Marie pour ne pas la réveiller puis se dirigea vers celui de Mathieu. Il dormait. Il semblait avoir un sommeil agité. Jean lui saisit l'épaule d'une main ferme. Le grand jour était arrivé...

J'avais très mal dormi à cause du stress du départ. Nous devons partir de bonne heure. Il m'avait fallu du temps pour sortir du lit et préparer mon sac tout en étant le plus silencieux possible. J'avais ensuite embrassé ma mère sur le front. Le moment était venu pour moi de rejoindre le camp des réfractaires installé dans la forêt. La lune brillait haut dans le ciel. Partir aussi tôt nous permettrait d'arriver avant l'aube. Peut-être... Mes yeux se fermaient et j'avais toutes les peines du monde à les maintenir ouverts. Pourtant, il fallait partir. Mon oncle me fit signe et nous nous mîmes en marche.

Les sacs étaient lourds. La marche déjà rude était épuisante de nuit. Nous veillions au moindre détail pour ne pas trébucher. Cela

faisait à peine une heure que nous marchions et déjà, j'avais le souffle court. Mon oncle, lui, était loin devant. Il n'était pas fatigué mais il ne semblait pas vouloir parler. Il ne répondait à aucune de mes questions, il se contentait d'avancer, toujours sans un mot. Il était concentré, tendu vers son objectif, le regard inquiet.

A la sortie d'un bosquet, j'atterris sur un rocher surplombant la vallée. Je m'arrêtai net. La vue qui s'offrait à moi me laissait sans voix. Il n'y avait rien à dire. L'aube était là, rayonnante et pleine de douceur. Le soleil apparut progressivement derrière la montagne. Les couleurs qui teintaient le ciel étaient claires et chaudes.

Le vent se leva et fit trembler le feuillage des arbres... Toute la montagne frissonnait. J'écartai mes bras et fermai les yeux. Toute la forêt reprenait vie avec le lever du soleil. Les oiseaux recommençaient à chanter, les lièvres sortaient de leurs terriers...

Quand je rouvris les yeux, ce fut pour entendre mon oncle crier :

« Mathieu dépêche-toi ! Nous sommes presque arrivés ! »

Je partis en courant pour le rejoindre. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, il m'indiqua la direction et reprit sa marche toujours en silence.

Il nous fallut encore quelques minutes pour atteindre l'entrée du campement. Là, deux hommes, certainement des sentinelles, se tenaient debout et nous firent signe de ne pas avancer plus. Leurs carrures nous dissuadèrent de protester. L'un d'eux, certainement le plus vieux, s'approcha de nous en gardant son arme à la main. Je commençais à m'agiter et à m'inquiéter lorsque mon oncle m'apprit qu'il avait établi les contacts nécessaires avec son mouvement pour avertir ses camarades de ma venue.

Après un bref échange et un mot de passe discret, les deux hommes s'écartèrent pour nous laisser passer. Le camp était situé un peu plus loin en amont. Nous le traversâmes sans accorder beaucoup d'importance aux personnes qui étaient occupées à diverses activités. Certains coupaient du bois, d'autres s'occupaient des tentes. Ce fut le chef qui nous reçut. C'était un ancien militaire chargé d'instruire cette armée des ombres, et ses nouvelles recrues avaient rarement connu l'épreuve du feu. Il était plutôt petit pour un homme. Il avait les épaules larges et son charisme était impressionnant. Même les deux sentinelles faisaient pâle figure face à lui. Mais le plus frappant

était l'intensité de son regard. Ses yeux d'acier donnaient l'impression de pouvoir tout traverser. Pourtant, son visage était fin et il avait les traits doux. J'étais curieux à l'idée de mieux le connaître.

Mon oncle s'entretint avec lui puis nous ne tardâmes pas à retourner au camp. Le soleil venait de se lever, les hommes l'étaient déjà. La plupart avaient encore des visages juvéniles. Parmi eux, je pus reconnaître mes cousins. Quand ils nous virent, ils s'approchèrent et nous étreignirent chaleureusement.

« Tu vas bien Mathieu ? Pas trop fatigué ?

- Si un peu, avouai-je en rougissant.

- Bah... Ce n'est pas grave, c'est normal. »

Ils me prirent le bras et m'entraînèrent vers le reste de la troupe pour me la présenter. J'étais le plus jeune mais certains étaient à peine plus âgés que moi. A leurs accents, je compris qu'ils venaient de toute l'Europe, quelques-uns avaient même du mal à parler un français correct. C'est avec joie que nous prîmes le repas avec eux. C'était loin d'être aussi ragoûtant que lorsque nous étions à la ferme mais tout aussi convivial et je sentais déjà que cet endroit était fait pour moi.

Une fois le déjeuner englouti, mon oncle devait se remettre en route pour le retour. Il serra ses deux fils dans ses bras en leur donnant des nouvelles de la famille.

Puis il s'approcha de moi pour en faire de même.

« Sois fort Mathieu. Comme l'était ton père.

- Merci mon oncle... »

Il s'écarta et après quelques recommandations d'usage, disparut, happé par les ombres de la forêt.

Les paysans et les montagnards avaient une parfaite connaissance du terrain. Ils envoyaient souvent leurs fils dans ces camps de maquisards.

Pour nous, qui étions retranchés à l'écart du monde, les journées étaient longues, surtout lorsque le soleil nous assomait de sa

chaleur cuisante ou que le froid nous glaçait les os.

Le matin, nous attendions rarement l'aube pour nous lever. Ceux qui ne supportaient pas ce rythme ne faisaient pas long feu ici.

Aussi, dès le petit-déjeuner avalé, nous devions nous activer sans rechigner. Des corvées en tous genres, des tâches inhérentes à la vie en groupe nous attendaient.

Mais l'après-midi, notre enthousiasme remontait en flèche. C'était le temps de l'instruction militaire ! Pour chacun, ce moment était le plus attendu de la journée.

Notre connaissance de la guerre était disparate. La mienne était minime. Je savais seulement ce que j'en avais lu dans les livres d'histoire.

Certains de mes camarades, plus vieux et plus aguerris avaient accumulé plus d'expérience. Quelques-uns avaient même déjà connu le combat et ces entraînements semblaient n'être que des formalités à leurs yeux.

Je m'efforçais sans cesse d'écouter leurs précieux conseils pour mieux apprendre. Ils nous apportaient un soutien chaleureux. Leurs « leçons » étaient rudes et épuisantes, elles mobilisaient toute notre attention, plus particulièrement l'une d'entre elles.

Le chef du camp, un officier, était en sorte le « maître d'armes ». En effet, il accordait beaucoup d'importance à leurs manèges.

La première qu'il me mit entre les mains fut une mitraillette Sten. Elle n'était pas trop lourde et sa taille n'était pas suffisamment imposante pour me gêner dans mes mouvements. Chaque jour, je m'entraînais sans relâche et je fus suffisamment satisfait le jour où je pus la démonter et la nettoyer les yeux fermés en un temps record.

Elle n'avait désormais plus aucun secret pour moi.

Bien l'utiliser était beaucoup plus délicat.

Nous avons veillé tard la veille. Eloi et moi avons beaucoup parlé. Il était devenu mon meilleur ami au camp. Il était nouveau et nous étions du même âge. Nos liens n'avaient pas tardé à se resserrer.

C'est d'ailleurs lui qui me réveilla ce matin-là.

Mes bottes s'enfonçaient de plus en plus dans la neige. Tout était blanc autour de moi. A chaque pas, un léger craquement se faisait entendre. Nous allions nous exercer au tir et pour cela, il fallait grimper sur les hauts plateaux isolés. Pour y accéder, nous nous engagions dans des marches longues et harassantes. Le groupe avançait vite et le suivre n'était pas chose aisée. A plusieurs reprises, Eloi et moi avons dû faire beaucoup d'efforts pour garder la trace. Une fois parvenus sur les lieux, le spectacle était incroyable. La vue sur les plateaux et la forêt enneigés était magnifique. Nous étions épuisés mais heureux.

Rapidement, nous commençons à charger nos armes. Nous nous mesurons lors de ces exercices de tir qui étaient exécutés dans la neige pour étouffer l'écho.

Les détonations semblaient s'éteindre dans la majesté de cette nature infinie.

Le chef était très strict mais, grâce à ses conseils avisés, nous progressions très vite. C'était lui qui donnait le signal du tir. Et il veillait à ce que ses ordres soient bien exécutés. Gare à celui qui ne les respectait pas.

Tous ces exercices n'étaient malheureusement que de courte durée. Nos munitions étaient limitées et aucun gaspillage n'était autorisé.

Puis, en fin d'après-midi, nous prenions le chemin du retour. A notre grand soulagement, nous ne possédions que très peu d'armes lourdes ce qui facilitait le transport lors de ces marches de plusieurs dizaines de kilomètres.

Nous rentrions très tard. Nous nous installions autour du feu pour manger, le repas était souvent accompagné de boutades et de rires bruyants.

En nous regardant avec nos chaussures en piteux état, nos habits de fortune pour la plupart déchirés et recousus de façon maladroite, nous n'avions rien de soldats voulant libérer le pays.

Cependant, cette vie âpre resserrait nos liens et renforçait notre solidarité, ce qui était pour nous extrêmement important.

Notre chef était un exemple pour tous. Très rigoureux, il pouvait se montrer très humain lorsque les circonstances le permettaient. Il ne s'autorisait aucun traitement de faveur, il vivait avec nous, dans les mêmes conditions et ne s'en plaignait jamais. Il avait de lourdes responsabilités et de ce fait, il insistait très régulièrement sur les consignes de sécurité. La survie de tous pouvait dépendre de la surveillance de notre camp.

Mais pour devenir un combattant de la liberté, il fallait aussi se plier aux obligations quotidiennes. Chaque jour, nous devions nous procurer de la nourriture, nous ravitailler en eau, couper du bois pour le feu et pour les abris, nettoyer nos vêtements élimés, et notre lieu de vie, chaque jour prendre des tours de garde diurnes et nocturnes...

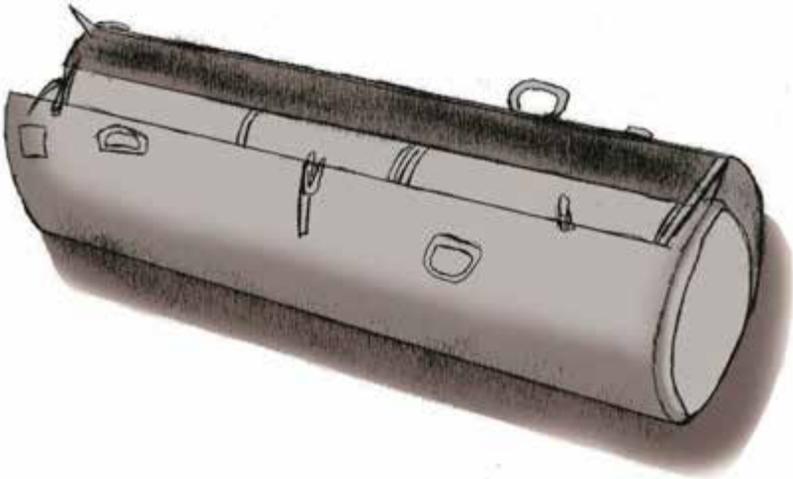
C'est pour cela que la vie au camp était soigneusement organisée dans ses moindres détails et toutes les tâches étaient équitablement réparties.

Moi, j'avais rêvé d'une vie nouvelle, de pouvoir me battre contre les oppresseurs.

Et de cette forteresse verte, j'en étais devenu le prisonnier.

## CHAPITRE 14

### PARACHUTAGE



Cela faisait maintenant un an que mon oncle m'avait mené dans ce camp. Ce jour était resté gravé dans ma mémoire de façon indélébile. Il avait marqué un tournant décisif dans ma vie et faire demi-tour m'était impossible. Je devais continuer à avancer...

La vie dans la forêt était toujours la même, les tâches aussi rudes et insupportables, les entraînements aussi sévères. Nos journées étaient organisées et réglées à la minute près. Pourtant, elles nous paraissaient de plus en plus longues, jour après jour. À mesure que le temps passait, notre lassitude ne faisait que s'accroître. À l'image de mes camarades, mon envie de combattre n'avait jamais été aussi forte. Ici, chacun voulait agir, se rendre utile...

Ce soir de novembre 1943, nous avons décidé de veiller tard pour discuter de notre situation. Nous nous étions assis en cercle autour d'un feu sur des bancs en rondins de bois. Notre nourriture frugale n'altérait pas notre verve. Alors que le repas ne faisait que commencer, un débat animé était lancé. Chacun y allait de son commentaire, se plaignant du manque d'action, de notre immobilité et de notre inutilité. Les voix s'élevaient, de plus en plus bruyantes. Eloi et moi ressentions la même chose et pourtant, nous restâmes silencieux. Nous échangeâmes un regard en poussant un soupir exaspéré. Nous savions que lorsque le moment viendrait, nous nous mettrions en marche. Ce que nous ne savions pas c'est que ce moment, c'était maintenant...

Mes camarades braillaient toujours, mes paupières devenaient lourdes et j'étais sur le point d'aller me coucher lorsque du bruit retint l'attention de chacun. Nous nous tûmes aussitôt. Ce bruissement pouvait venir d'un animal mais aussi d'un éclaireur allemand ayant pris par défaut les sentinelles du camp même si c'eût été surprenant. Je posai délicatement ma main sur ma mitraillette lorsque le buisson se déchira. Tout le monde se mit debout à l'unisson, les yeux rivés sur notre chef. Sa mine amusée laissa rapidement place à un air sérieux et dur. Après s'être légèrement moqué de nous, il nous ordonna de nous asseoir. Personne ne contesta ou ne broncha malgré cette belle frayeur. Il avait une réelle présence et un simple regard suffisait à nous faire baisser la tête.

Il se racla la gorge avant de prendre la parole :

« Je viens de recevoir un message d'un de mes agents de liaison, une mission importante vient de nous être confiée. Aussi vous demanderai-je de m'écouter jusqu'au bout dans le silence le plus total. »

Seul le crépitement du feu se faisait entendre. Nous étions subjugués par cette annonce qui avait mis tant de temps à arriver.

« Un parachutage aura lieu d'ici peu dans notre rayon d'action. Je vous demande de vous tenir prêts à tout moment... Sur ce, je compte sur vous et à demain. »

Il partit laissant derrière lui un silence total. Il nous fallut du temps pour reprendre nos esprits. Nous étions ébahis, excités et heureux. Enfin, nous allions servir à quelque chose.

Les jours suivant cette annonce, chacun reprit ses occupations habituelles. Mais cette fois une bonne humeur générale était présente. Les sourires égayaient les visages, chacun d'entre nous était avide de pouvoir enfin mettre en pratique tout ce que nous avions appris durant notre instruction militaire. Nous nous tenions donc prêts à chaque instant jusqu'au soir où nous dûmes passer à l'action.

Il était déjà tard. Avant le coucher du soleil quelques hommes étaient venus nous chercher Eloi et moi. Nous avons rassemblé le reste de nos camarades avant de rejoindre le centre du camp. Là, le chef nous attendait. Il expliqua en quoi consistait exactement notre mission, puis il nous appela les uns après les autres pour nous assigner des tâches précises. Il nous donna le signal du départ et nous nous élançâmes dans la forêt. À plusieurs heures de marche se trouvait le terrain de parachutage, une immense étendue herbeuse où nous pourrions réceptionner les containers. Les arbres nous offraient un abri non négligeable qui nous cachait des ennemis. Dès notre arrivée, nous nous mîmes au travail. Il n'y eut pas de tergiversations, chacun savait ce qu'il avait à faire. Il ne fallait pas perdre de temps. Nous coupions du bois ; pour cela nous utilisions des haches récupérées dans les fermes voisines. Les grosses branches, elles, étaient élaguées avec des hachettes, les fagots déjà constitués serviraient à baliser le terrain. Lorsque le moment viendrait, nous les embraserions afin que le pilote puisse les voir du ciel, lui permettant ainsi de délimiter facilement la zone de largage.

Nous avons terminé juste à temps pour voir le soleil disparaître derrière la montagne. La nuit était plutôt fraîche. C'était la pleine lune assurant la clarté nécessaire tandis que les étoiles diffusaient une lumière douce et apaisante. Et pourtant, cela ne dissipait pas l'inquiétude. Nous avons beau nous y être préparés depuis longtemps, il était enfin temps de passer de la théorie à la pratique. Nous n'avons aucun droit à l'erreur. Il fallait se tenir prêts. J'allais rejoindre le groupe pour régler les derniers détails de la réception du parachutage lorsque soudain elle apparut. C'était une jeune femme que je n'avais jamais vue auparavant. Elle arrivait de nulle part, un panier à la main contenant quelques victuailles pour ravitailler notre groupe avant le grand moment.

Eloi m'attrapa soudainement l'épaule, ce qui me fit sursauter.

« C'est Mathilde, c'est ma sœur.

- Ta sœur ?

- Oui, je vais te la présenter.

Il me prit le bras et m'amena auprès d'elle. Elle me tendit la main avec un grand sourire.

- Bonsoir, moi c'est Mathilde et toi ?

- Ma... Mathieu. »

Elle était belle, grande et élancée. Elle devait être un peu plus âgée que son frère mais dégageait la même énergie contagieuse. Elle avait un visage enjôleur et des traits fins. Ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules mettant en valeur ses yeux émeraude. Son regard était vif mais doux. Et elle souriait toujours.

Sa main était toujours tendue. J'étais troublé, un étrange sentiment que je n'avais jamais connu jusque-là m'envahit. J'étais parcouru par une onde positive, une drôle de sensation que je n'arrivais pas à définir. Il me faudrait peut-être du temps...

Je finis par lui serrer vigoureusement la main en lui adressant un sourire qu'elle me rendit. Les présentations terminées, je pris un peu de temps pour discuter avec elle. Mathilde était une fille simple avec un caractère fort. Elle était enjouée et parlait facilement sans retenue. Je buvais ses paroles les unes après les autres, hochant la tête en signe d'approbation à chacune de ses affirmations. Elle était la fille d'un paysan du coin. Elle en gardait d'ailleurs des attitudes naturelles, un ton direct et sincère. Pour elle, les grands discours ne servaient à rien. Il fallait agir. C'est pour cela qu'elle nous soutenait.

J'appris par la suite qu'elle servait aussi d'agent de liaison. Elle était le lien entre les différents camps en transmettant les messages. C'est elle qui organisait le ravitaillement tout en s'attelant à la distribution des tracts. Ses activités étaient clandestines et nocturnes, le plus souvent à la tombée de la nuit pour ne pas se faire repérer. La journée, elle la passait à la ferme où elle aidait ses parents dans leurs tâches quotidiennes. Mathilde prenait des risques et mettait en danger sa vie mais jamais elle ne renoncerait. Pour rien au monde. Elle avait des idées bien arrêtées et elle était extrêmement têtue. Autant essayer de raisonner un caillou. Sa volonté et son acharnement avaient eu raison de la peur de sa

famille. Pourtant, Eloi s'inquiétait pour elle. Et moi aussi.

Un vrombissement sourd déchira le silence pesant de la nuit. Les fagots s'embrasèrent les uns après les autres éclairant le terrain de parachutage d'une vive lumière. Tous les regards fixèrent alors la voûte céleste. L'ombre de l'avion se dessina sur la toile obscure. Les containers chutaient les uns après les autres, arrimés à des parachutes blancs. Ils terminaient leur course au sol atterrissant dans un bruit sourd. Quand tous eurent touchés la terre ferme, des cris de joie retentirent en chœur un peu partout autour de moi. Nous avions des yeux d'enfants émerveillés devant un tel spectacle. Le parachutage était le cordon ombilical avec tous les Alliés de la liberté, il nous rappelait que nous n'étions pas seuls et que nous avions toutes les raisons d'espérer en la victoire. Mais après ce moment de joie, il fallait s'activer et mettre à l'abri cette manne tombée du ciel.

Eloi et sa sœur se précipitèrent vers l'un des containers tombés près de leur zone. Je me joignis à eux. Cet énorme tube pesait au moins 150 kg. Nous abandonnâmes l'idée de le déplacer et préférâmes l'ouvrir. Nous ôtâmes les crochets et nous découvrîmes des armes, suffisamment petites et légères, des médicaments et des cigarettes. Mathilde, quant à elle, s'affairait à couper les attaches du parachute et à plier ses toiles. Nous devions ensuite charger les containers et leur contenu sur les charrettes que des paysans avaient mis à disposition. Pour cela, une équipe dont le travail était terminé vint nous aider à hisser, empiler et à répartir les différentes charges. Ils rejoignirent ensuite les autres attelages pour cacher les précieux trésors plus profondément dans la forêt et dans quelques grottes. Eloi partit avec eux pour les aider à charger les affaires des groupes encore occupés.

Pendant que les derniers hommes quittaient le terrain de parachutage pour s'évanouir dans la nuit, je me dirigeai vers Mathilde pour l'aider à plier convenablement la dernière toile de parachute. Il fallait en prendre grand soin car elle pouvait servir à confectionner des chemises, des mouchoirs, elle serait toujours utile. Le vent s'était levé, il sifflait entre les branches des arbres et amplifiait tous les bruits inquiétants de la nuit. Il valait mieux ne plus tarder. Nous finissions de rouler la toile lorsque, gagnés par la fatigue et la précipitation, nos mains se frôlèrent. Je croisai son regard et détournai les yeux. Mon cœur cognait dans la poitrine, il ne voulait plus s'arrêter. Pris dans l'embarras, je préférerais me lever

maladroitement, charger la toile et partir sans un mot. Mathilde resta assise dans l'herbe et me regarda m'éloigner...

Le retour au camp fut très pénible. Nous étions chargés comme des mules et, en y mettant toute l'énergie qu'il nous restait, nous ne parvînmes pas à arriver plus d'une heure avant l'aube. Après avoir rangé tous nos effets, Eloi et moi partîmes vers la grange. Nous n'avions même plus la force de parler. Entrebâiller la porte en bois était surhumain et la seule chose que je fis fut de m'écrouler sur la première paille venue. Le sommeil ne fut pas long à venir mais il fut peuplé d'un rêve merveilleux bercé par le sourire de Mathilde.

## CHAPITRE 15

### MATHILDE



Nous dormions peu et cela commençait à peser sur notre moral mais nous ne devions pas nous laisser abattre, notre détermination des premiers jours devait rester intacte. Chaque matin, c'était la même journée qu'hier, la même routine qu'il y a une semaine ou qu'il y a un an. C'était dans ce camp que la guerre défilait sans que

nous puissions y prendre une part active, mais les journées tournées vers sa préparation paraissaient longues et sans fin. Nos regards ne passaient jamais à côté du détail, tout devait être parfait pour qu'une quelconque intervention de l'ennemi ne vienne mettre fin à notre aventure. Le pire pour moi était de m'imaginer que chez les Boches, ils devaient ressentir cela aussi. L'un de nos compagnons, lorsqu'il était encore soldat dans une armée, avait été atteint par des éclats d'obus. Il en avait réchappé miraculeusement mais il en avait gardé des séquelles. Il nous avait raconté qu'à l'hôpital, son voisin de lit était un militaire allemand, tous les deux avaient discuté de leur famille, de leur ancienne vie, de ce qu'ils feraient une fois le conflit terminé. Si au front, ils avaient été l'un en face de l'autre, ils se seraient entre-tués.

Jamais je n'avais pensé que tous les Allemands étaient des nazis, mais cette histoire me laissa perplexe. Lui aussi avait un enfant, avait un métier et il ne se serait jamais imaginé faire la guerre et tuer des inconnus. La vie difficile que nous menions nous endurcissait et renforçait nos liens, j'étais plus particulièrement attaché à Eloi. Nous étions sur la même longueur d'ondes et avons eu à peu près le même parcours. A un détail près, sa famille était unie et sa sœur n'était jamais bien loin. Il l'aimait beaucoup et elle revenait souvent dans nos discussions. Mathilde, ce bout de femme tellement frêle mais tellement forte, il était très fier d'elle. Elle n'avait peur de rien, son rôle d'agent de liaison lui faisait courir les plus grands dangers, mais elle était résolue et se battait toujours fermement pour ses idées. La justice et l'honneur étaient les repères que les siens lui avaient légués. Seul l'oncle d'Eloi avait pris le chemin opposé, son héros était le maréchal Pétain. Pour nous c'était plus un « zéro » mais qu'importe, lui préférait le vainqueur de Verdun. Les deux frères n'appartenaient pas au même camp. L'héritage des parents avait provoqué un fort dissentiment dans la fratrie. Le père d'Eloi, Aimé, ne voulait pas de cette rupture, être fâché avec son frère de sang, non, pour lui c'était inconcevable. Et pourtant, il fut contraint de couper les ponts. Eloi m'avoua que son père, secrètement, malgré sa fierté d'homme, espérait toujours une réconciliation. Bien qu'attentif à son histoire familiale, mes pensées vagabondaient, c'était à Mathilde que je pensais en réalité. Je l'avais vue peu de fois, mais ces instants éphémères me faisaient rêver, elle m'habitait véritablement.

Mathilde, elle, qui en me souriant ou en me regardant, parvenait à

me troubler. Mon cœur endurci par la guerre devenait d'un coup léger, comme une plume, et j'avais des papillons dans le ventre. D'ailleurs, mon chef n'avait pas été dupe à ce sujet et m'avait réprimandé pour mon coupable égarement. J'étais tellement in-souciant dans ces moments-là que la terre s'arrêtait de tourner et la guerre aussi... J'étais de garde, la nuit était longue et froide, j'étais seul et je n'arrivais pas à me réchauffer. Comme d'habitude, Mathilde vint occuper mes pensées. Le chef avait décidé de tester mes aptitudes de sentinelle. Il commença à s'approcher lentement et sans faire de bruit, bien entendu, je ne vis rien et n'entendis rien ; cela aurait été trop beau. Je retrouvai mes esprits lorsque je sentis une arme à feu derrière ma nuque. La stupéfaction et l'effet de désagréable surprise passés, il me secoua vivement pour provoquer un choc psychologique. J'aurais pu mourir par ma négligence et entraîner la perte de mes camarades par-dessus le marché. Si je voulais continuer à aimer, il fallait que je reste en vie et que je sois plus vigilant à l'avenir. Quand cette guerre s'arrêtera-t-elle ? En verrai-je la fin au moins ? Ou partirai-je comme tant d'autres ? Le chef du camp repartit en me laissant face à toutes ces questions. Je devais me ressaisir, la vie de mes compagnons de combat en dépendait ! Les Allemands et la Milice étaient aux aguets, ils n'avaient aucune pitié pour leurs ennemis et employaient des méthodes d'un autre âge. Beaucoup les avaient endurées, et on pouvait lire l'effroi dans les yeux de ceux qui en étaient revenus car très peu quittaient l'enfer pour le retour à la vie. Le plus souvent, ceux qui avaient échappé à la torture ou au poteau d'exécution connaissaient les affres de la déportation, des camps de travail dont on ne savait pas grand-chose si ce n'est par nos camarades étrangers qui, avant de nous rejoindre, les avaient subis. Plus que jamais, il fallait redoubler d'attention. Et moi, je me comportais comme un enfant idiot que notre chef n'avait même pas sanctionné de manière exemplaire. Lui seul savait que pour être respecté, il ne fallait pas être brutal et d'une discipline stricte, que la sagacité permettait de dénouer des situations complexes. Il ne confondait pas l'autorité et l'autoritarisme. C'était un vrai chef, celui pour qui nous consentions à tous les sacrifices. Rares étaient les moments où nous pouvions nous isoler et avoir un peu d'intimité ; ces instants, je les consacrais à composer quelques vers pour ma bien-aimée. J'imaginai son doux visage et ses yeux verts, et l'inspiration me gagnait. Grâce à ma muse, je me pris de passion pour la poésie. Les mots m'étreignaient pour venir s'inscrire sur une feuille blanche, le vent léger faisait virevolter mon esprit et c'était une coulée de passion pour ma reine. Mes sen-

timents ne faisaient que grandir, j'étais tombé amoureux d'elle ; cela ne pouvait pas être autre chose. Je n'avais jamais éprouvé un tel sentiment pour une fille. Tous les nuages noirs que voyaient mes compagnons pour moi étaient colorés d'un rose bonbon, le pourpre de ses joues. Un sentiment d'invincibilité m'atteignait ; si je pensais à elle, personne ne pouvait m'atteindre ! Mais dans ce rêve immaculé, Maman représentait toujours le bleu du ciel et elle saisissait toutes les occasions pour revoir le seul véritable amour de sa vie, sa chair, son fils. Elle s'était intégrée dans la dissidence avec Jean. Ils nous remettaient des messages et nous ravitaillaient. Les fermes voisines n'hésitaient pas à donner certains de leurs produits, ils connaissaient nos conditions d'existence. Toute notre famille, à part ma tante qui était restée dans la vallée, s'était consacrée à cette guerre, un lien puissant nous reliait. Nous étions soudés pour une seule et même chose : la liberté. Chaque fois que je les voyais, le moral remontait, chaque fois qu'ils repartaient, il était au plus bas. Je ne savais pas si je reverrais ma propre mère, si nos au revoir étaient des adieux. Cet amour familial était mon ciment, ce que je ressentais pour Mathilde était devenu ma sève.

## CHAPITRE 16

### DE PASSAGE À LA FERME



Cela faisait déjà un moment que je passais mon temps à fendre du bois pour alimenter le feu. Cette année 1944, l'hiver était particulièrement rude et très froid. Il neigeait, parfois grêlait, le vent soufflait souvent très fort et était tellement glacé qu'il traversait même nos vêtements, pourtant ô combien épais. On devait produire un maximum de bûches en un minimum de temps pour ne pas geler sur place. Tout ce temps passé au maquis m'avait rendu plus fort, plus endurant. J'effectuais les tâches plus vite qu'à l'accoutumée, et parfois, elles étaient mieux réalisées. Comme quoi, lorsqu'on veut, on peut ! D'ailleurs, elles devenaient de plus en plus nombreuses et étaient de plus en plus complexes. Nous avons dû cacher des armes dans une petite grotte non loin du camp. Je me sentais utile. J'avais ce sentiment-là depuis le début, et je ne m'en détachais pas. J'étais fier de ma position. Armés, nous descendions dans la vallée pour faire la tournée des fermes qui assureraient notre ravitaillement. En général, les paysans avaient rejoint notre cause, nous

permettant de subsister. Mais comme tout n'était pas parfait, il y avait des gens têtus avec lesquels la force de persuasion et l'intimidation étaient de rigueur pour accomplir notre mission. Nous marchions toujours plus loin à travers la forêt et avec difficulté car une épaisse couche de neige recouvrait le sol et ralentissait notre progression. Les saisons étaient capricieuses : en été, on avançait sous une chaleur accablante, et en hiver, sous un froid polaire. C'est en grim pant une côte, une de plus, que j'eus la peur de ma vie. Je ne parvenais pas à bouger, j'étais pétrifié. La fatigue avait fait baisser notre garde et nous nous étions retrouvés en situation très délicate. En effet, nous avions manqué de nous faire repérer par une colonne allemande qui patrouillait dans le secteur. Nous étions au mauvais endroit au mauvais moment. J'étais si fatigué que je n'avais même pas eu la force de réagir, j'étais tétanisé ayant l'impression que mon corps était devenu un automate mû par un instinct de survie. C'est donc adossé à un talus et l'index sur la gâchette de ma mitraillette Sten, prêt à tirer, que j'écoutais leurs moindres mouvements, priant pour ne pas me faire surprendre.

Aux aguets, j'entendais les voix sonores et métalliques des soldats. Tandis que la sueur perlait sur mon front, je me retrouvais face à un dilemme : tirer ? Ou ne pas tirer ? Devrais-je ? Et si oui, en serais-je capable ? Bien qu'après m'être longuement préparé à cette situation, je ne savais plus quoi faire. Mes amis et moi avons poursuivi notre chemin dès que la troupe allemande fut hors de vue. Je m'étais calmé, mais j'avais toujours la boule au ventre. Nous étions donc arrivés à un village, de nuit, et nous nous dirigions vers la mairie. Elle était éclairée. Sans hésiter, nous avons enfoncé la porte pour pénétrer dans la salle. Un homme se tenait debout, les mains en l'air, désarmé, surpris de notre arrivée. C'était un partisan de Vichy qui, sans aucun scrupule ni la moindre hésitation, avait dénoncé des camarades réfractaires. Nous le connaissons bien, c'était le maire du village. Le geste qu'il esquissa pour se défendre fut son dernier. Un bruit sourd avait retenti dans la salle. Au sol, nous pûmes voir le cadavre du fonctionnaire baignant dans son propre sang, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Je n'avais jamais vu cela de ma vie, c'était la première fois que je côtoyais la mort de si près et de cette façon. C'était notre ami à l'accent espagnol qui l'avait tué sans sourciller. Je savais pertinemment que je devrais certainement tuer de mes mains, mais je ne savais pas si j'y parviendrais. Tout le monde ne pouvait pas ôter la vie aussi facilement. En serais-je, moi, capable ? Dieu seul le savait. Nous

partîmes donc, abandonnant le corps sans vie du maire non sans avoir dérobé les tickets d'alimentation éparpillés sur son bureau. Nous rentrâmes au camp, le silence se fit entendre. Eloi décida de partir devant, en tant qu'éclaireur, puis revint, nous faisant signe de nous arrêter. Nous allions faire étape à la ferme familiale. Nous étions en train de nous débarrasser de la lourde charge pesant sur nos épaules quand j'aperçus Mathilde. Cette vision m'emplit de joie, et mon bonheur fut à son comble lorsqu'elle vint nous accueillir. Je fus chargé de mettre les sacs en faisceaux et de les surveiller alors que mes camarades entrèrent dans l'imposant bâtiment. Mathilde me rejoignit peu après pour me tenir compagnie, sa fine silhouette et ses yeux de jade m'émurent profondément. Je passai instantanément du mode « peur » au mode « bien-être », comme on passe d'un état à un autre simplement en traversant la porte qui conduit à l'amour. Soudain, sa voix cristalline m'interpella :

« Mathieu, avec la toile des parachutes, je t'ai confectionné une chemise. J'espère que c'est ta taille.

Elle ne parvenait pas à cacher sa gêne, ses joues étaient empourprées. Maladroitement, je lui étreignis les doigts pour la remercier. Ses mains reflétaient bien son caractère : douces et fortes à la fois.

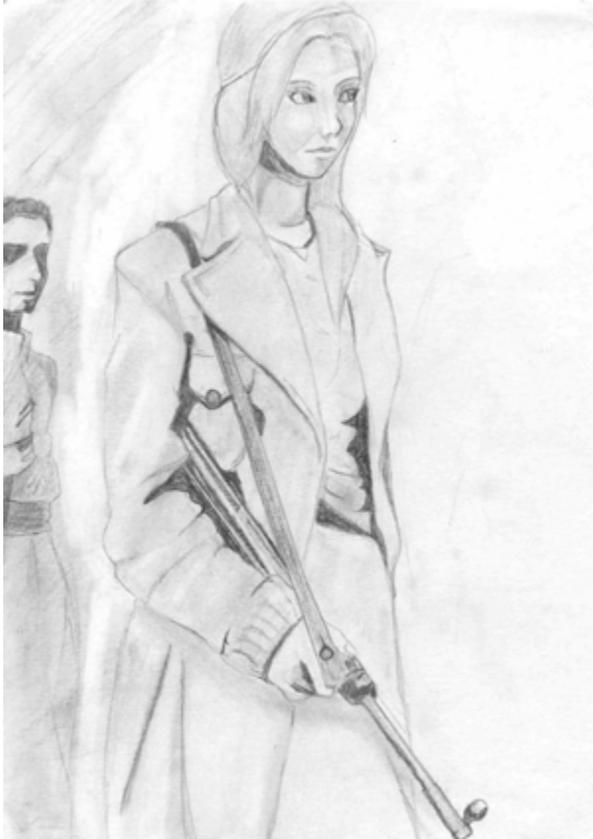
Puis, son frère surgit en trombe pour me ramener à la réalité lorsqu'il nous vit, main dans la main, le vêtement confectionné par Mathilde au pied de mon sac. C'est bien plus tard que nous quittâmes la ferme. Mathilde serra son frère dans ses bras avant le départ. Je croisai alors son regard. Je fus traversé par l'intensité de son amour. Il me donnait le courage d'avancer, la force de vivre et d'aimer la vie, malgré les circonstances. Lorsque nous rentrâmes au camp, il faisait déjà nuit. Nous rejoignîmes nos paillasses sans tarder. Avant de sombrer au pays des rêves, Eloi me révéla :

« Ma sœur est amoureuse. Et je vais te faire une confidence. La façon dont elle te regarde me laisse à penser que tu es l'heureux élu. »

Ces paroles me permirent de me détendre avant de m'endormir, serrant contre moi la chemise de Mathilde encore imprégnée du parfum délicat de son corps.

## CHAPITRE 17

### MATHILDE EST REVENU



Le réveil me ramena à la réalité, il n'était plus question de rêver. Vivre dans la promiscuité provoquait certaines frictions. La rude vie que nous menions alourdissait les cœurs et les esprits en particulier pour les camarades qui avaient laissé femmes et enfants. Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient, la guerre n'en finissait plus.

Nous étions devenus des clandestins itinérants de la liberté tant nos déplacements forcés étaient nombreux. Notre moral était sinueux mais l'esprit de groupe entretenu par notre chef n'avait pas entamé notre optimisme. Les nouvelles de l'évolution du conflit qu'il nous communiquait ne pouvaient que renforcer notre détermination. Les Allemands avaient été battus sur le territoire soviétique et l'armée américaine gagnait du terrain sur les différents théâtres d'opération. Les deux Américains qui avaient été conduits à notre camp par Mathilde confirmèrent ces informations encourageantes. Je n'ai jamais su leur grade mais ils avaient été parachutés dans notre secteur pour parfaire l'instruction de nos troupes. L'un d'entre eux avait un bandage très serré à la cheville, une mauvaise réception au moment où il avait posé le pied sur notre sol, ce qui lui valut un petit séjour à l'hôpital du maquis. Cette mésaventure contraignit les deux hommes à retarder leur tournée dans les différents camps. Malgré un fort accent, ils parlaient très bien notre langue et parvenaient à nous expliquer clairement comment utiliser au mieux les armes du dernier parachutage. Leur présence signifiait beaucoup pour nous. Nous pressentions que nous aurions à jouer un rôle non négligeable quand leurs soldats débarqueraient. Maîtriser un terrain hostile bien protégé par des murailles naturelles pourrait leur être très utile. Les maquisards sortiraient alors de leur isolement, quitteraient le plateau pour fondre avec les Alliés parachutés sur les arrières de l'ennemi entraînant ainsi leur retraite et la libération rapide de notre territoire. Les deux Américains s'étonnaient aussi, s'offusquaient presque que le maquis fût réduit à un rôle défensif, alors qu'ils pensaient rencontrer de jeunes combattants adeptes de la guérilla. Ils restaient perplexes quant à l'utilisation stratégique de cet îlot en terre ferme. Pendant que les deux hommes échangeaient avec les nôtres, je ne quittais pas des yeux mes camarades aux uniformes dépareillés et disparates. Parmi eux, certains croyaient au ciel d'autres non, il y avait des jeunes et des moins jeunes, des leaders et des suiveurs et puis Mathilde qui s'était éloignée et était revenue, son ineffable charme semblait transfigurer cette troupe si diverse mais unie autour de mêmes valeurs. Elle revint très souvent pour guider vers notre camp les nombreux jeunes qui affluèrent après le Débarquement, une véritable levée en masse qui déchaîna les enthousiasmes. Ces nouvelles recrues, souvent venues de la ville et ignorant tout de cette vie en forêt, me rappelaient mon propre parcours lorsque je rejoignis le camp la peur au ventre. Nous étions si peu nombreux à croire que tout n'était pas fini. Deux ans déjà ! Certes, nous n'avions toujours pas d'armes lourdes mais les deux

instructeurs américains étaient la preuve vivante que le rapport de force s'était inversé. Avec un tel appui, nous étions désormais en position de gagner la guerre. Un vent de liberté soufflait sur les cimes des montagnes. Il virevoltait dans nos esprits et nous préparait à l'action qui s'approchait. La tension montait. Les préparatifs s'intensifiaient et me rapprochaient davantage d'Eloi et de Mathilde pour œuvrer à leur réalisation. Elle me parlait de ses camarades sans jamais les nommer directement ou usait de diminutifs pour les citer, deux filles très simples économes de leurs mots mais pas avares de leurs actions contre l'ennemi. Il lui arrivait quelquefois d'effectuer des missions en ville. Elle distribuait des tracts, des poèmes et relevait même des boîtes aux lettres qui contenaient des messages et informations importants.

« Ce sont ces toutes petites actions menées par des centaines de milliers d'anonymes qui, mises bout à bout, pourront déclencher une lame libératrice, affirma-t-elle avec une froide détermination. »

Elle m'avait avoué qu'elle ne voulait plus quitter ces montagnes, qu'elle souhaitait vivre dans ces lieux, apercevoir le matin les falaises, sentir l'odeur de la forêt dont les effluves avaient le goût de la liberté, elle souhaitait faire corps avec ce qui la constituait. Elle savait maintenant ce qui la retenait ici, son combat de l'ombre c'était celui de la liberté, de la vie, de la nature et de l'amour aussi. Mathieu ne pouvait dissimuler son trouble car c'était exactement ce qu'il recherchait sans avoir pu jusqu'à présent le traduire en mots. Ils s'éloignèrent discrètement du groupe et se trouvèrent rapidement à l'écart. Mathieu enlaça alors Mathilde puis l'embrassa tendrement. C'était leur premier baiser, la communion de deux trajectoires. Si Mathilde revenait, c'était pour ne plus le quitter.

## CHAPITRE 18

### L'ATTAQUE



Un bruit de botte martelant le chemin de terre nous alerta. Nous nous précipitâmes derrière un amas de troncs d'arbres et nous vîmes passer une troupe de soldats allemands.

« Zut, qu'est-ce qu'ils font là, me demanda Eloi, ils sont déjà arrivés jusqu'ici !

- Je ne sais pas mais nous ne devrions pas nous attarder trop longtemps par ici. Suis-moi. »

Je lui attrapai le bras et lui fis signe de me suivre le plus discrètement possible. Nous nous enfonçâmes dans la forêt en rampant, sans un

bruit, pour ne pas se faire repérer ou cela pourrait mal se terminer...

« Saleté d'Allemands ! Encore à fouiner partout ! s'écria un camarade à propos de leur incursion. »

Peu après leur passage, nous étions rentrés directement au camp faire un rapport à notre chef sur les activités de nos ennemis. Les savoir aussi près lui avait tiré une grimace et il s'était isolé pour y réfléchir.

Pendant ce temps, nous nous étions réunis autour d'un feu et chacun lançait son commentaire sur cette situation désespérante. Seuls les nouveaux se faisaient plus discrets. Certains d'entre eux se sentaient un peu responsables de ce qui nous arrivait. En effet, l'afflux soudain de jeunes volontaires sur notre plateau s'était avéré profitable mais ce mouvement de masse avait alerté les Allemands qui étaient maintenant sur le pied de guerre. Nous les avions vus se déployer et investir les lieux d'une manière brutale et barbare. Depuis, nous guettions leurs moindres mouvements ce qui ne les empêchait pas de mener des opérations de ratissage avec l'aide de la Milice. De fréquents accrochages avec les maquisards avaient lieu. Et cela ne se finissait jamais bien.

« Moi je dis que ça sent pas bon tout ça ! L'assaut approche. »

J'acquiesçai d'un air sérieux et inquiet à la fois. Personne n'osait le dire mais la peur régnait et nous baignions dans la crainte d'un affrontement imminent.

« Mathieu, Mathieu, réveille-toi ! »

J'ouvris péniblement les yeux encore à moitié endormis. Eloi se tenait à côté de moi en me secouant violemment pour me tirer du sommeil.

« Le chef a donné des ordres ! Prépare tes affaires. Il faut partir !

- Quoi, mais...

- Tais-toi et dépêche-toi un peu ! »

Ce n'était pas la peine d'insister. Je me levai en vitesse et suivis Eloi d'un bon pas jusqu'au lieu de rassemblement.

« Tu veux bien me dire pourquoi on est là maintenant ?

- Le commandant a ordonné de réunir tous les membres du camp ici même. Je n'en sais pas plus que toi pour le moment. Mais on ne va pas tarder à le savoir. »

L'officier était apparu au centre du cercle que l'on formait. Il se tenait droit comme toujours mais son visage était tiraillé par la fatigue et l'anxiété. Il nous dévisageait et quand il prit la parole, c'était d'une voix forte qui n'avait rien perdu de son autorité malgré les circonstances.

« Messieurs, l'heure est venue de passer à l'action... »

Les visages rieurs de mes camarades s'étaient fermés, la tension était palpable.

« Nous allons être contraints de nous déplacer vers un autre lieu. Nous devons défendre ce point stratégique au péril de nos vies. De notre action dépendra l'issue du combat. »

Des chuchotements s'élevèrent et se transformèrent en brouhaha. Mais quand il leva la main, le silence revint.

« Je sais que la peur vous habite. Beaucoup d'entre vous sont jeunes, peut-être trop. Mais souvenez-vous bien ce pourquoi vous vous tenez fièrement devant moi en ce moment même, ce pourquoi vous êtes unis... Alors, donnez tout ce dont vous êtes faits et rappelez-vous que vous n'êtes pas seuls dans cette bataille. Tenez-vous prêts... »

Les mots du chef résonnaient encore dans mon esprit lorsque je préparai les derniers effets. En peu de temps, il avait su chasser notre inquiétude et motiver les troupes. Mais le danger était toujours présent même si la plupart était absorbé par les préparatifs. Eloi me fit signe et nous nous mîmes en marche côte à côte, suivis par quelques camarades.

Nous faisons partie de l'équipe qui devait miner le terrain pour nous donner un peu de répit. Si nous avons la connaissance du secteur, nous ne possédions que des armes légères et beaucoup moins dangereuses que celles utilisées par les Allemands.

Nous avons pris de l'avance sur les autres groupes et lorsque

commença notre travail, le soleil ne rayonnait pas encore à travers le feuillage. La pose des mines était un travail minutieux nécessitant du temps et de l'attention. Tout se faisait dans le silence et la concentration la plus totale mais cette ambiance était pesante et j'avais de mauvais pressentiments...

Une fois notre tâche accomplie, nous fûmes tous conviés à un autre rassemblement pour le briefing final. J'écoutai attentivement les dernières consignes. Des bruits de pas détournèrent mon attention. C'était Mathilde accompagnée d'autres jeunes filles. Elles s'installèrent légèrement en retrait pour ne pas nous déranger. Rapidement, elles reçurent l'ordre de repartir vers le poste de commandement.

Quand mes yeux la trouvèrent enfin, ma bien-aimée m'offrit un large sourire et, discrètement, m'envoya un baiser avec ses doigts. Puis, après un dernier signe de la main, elle s'évanouit dans les ombres de la forêt sans se retourner. Mon cœur se serra dans ma poitrine. Cet étrange sentiment ne disparut pas, il prit même de plus en plus de place.

Avec Eloi et en rampant, nous nous enfonçâmes dans le bois. Je repérai l'endroit où nous pourrions nous camoufler. Je m'installai sur le ventre au cœur de cet épais tapis de mousse humide qui recouvrait le sol. Cette position, loin d'être confortable, me tira une grimace de douleur lorsque le manche de mon arme s'enfonça dans mes côtes. Alors que je râlai, Eloi, lui, piaffa d'impatience à l'idée de passer à l'action. Les autres camarades tapis dans leurs abris de fortune étaient en position, prêts à parer à toute éventualité. En effet, beaucoup d'entre nous allions connaître l'épreuve du feu face à des combattants professionnels. Ce baptême pouvait très mal se terminer pour certains d'entre nous, ce combat revêtait la plus haute importance.

L'attente se prolongea.

Ma concentration commença à faiblir pour laisser place à l'ennui et à un cruel manque de sommeil qui se fit sentir.

Mais ce répit fut de courte durée.

Les fourrés se déchirèrent dans un vacarme assourdissant, les Allemands débouchèrent à seulement quelques mètres des premières

lignes, la surprise fut totale. La tension laissa sa place à la stupefaction et à la peur sur nos visages blafards. Les mines ne sautèrent pas ! Cette situation inattendue me fit pousser un juron puis je m'écriai :

« Tant d'heures de travail pour ça ! Fichues mines de... ! Pourquoi n'ont-elles pas sauté ? »

Soit elles n'avaient pas bien été posées, soit les soldats ennemis comptaient des démineurs dans leurs rangs. Si c'était le cas, on s'était magistralement fait avoir. Et la moindre petite chance de prendre l'avantage avait disparu.

Dans un élan de désespoir, je saisis l'arme qui était posée à mes pieds et me levai.

Les Allemands s'étaient arrêtés en veillant à couvrir une zone la plus large possible. Mes camarades qui s'étaient eux aussi mis en position avaient l'air terrifié. Le premier soldat ennemi s'empara de sa mitraillette, la pointa au hasard parmi nous et tira.

Trois de mes compagnons s'effondrèrent, le regard vide d'expression.

La scène avait duré quelques secondes, ils n'avaient rien vu venir.

Le camarade qui se tenait à côté de ceux qui furent fauchés se leva instinctivement et s'élança vers les troupes ennemies en hurlant. Son parcours s'arrêta net lorsqu'une balle l'atteignit en plein cœur. Ce fut le signal d'échanges de coups de feu nourris, les mitraillettes crépitèrent et les cadavres gisaient au sol. Mais tout ne fut pas perdu ! La connaissance du terrain nous permit de les attirer dans une crevasse où nous pûmes plus aisément contrôler les tirs. Cette action de la dernière chance nous accorda un répit bienvenu qui fut utile pour nous réorganiser.

Mais après avoir été repoussés une première fois, les Allemands revinrent. En plus grand nombre et mieux organisés. J'entendis le bruit de leurs bottes et le frottement de leurs mitraillettes contre leurs vestes marron. Coincé entre deux imposantes racines de sapins, je scrutai leurs uniformes à travers les feuillages. Ils se confondaient à merveille avec l'environnement. Mais je ne les perdis pas de vue. Ils approchèrent inexorablement et la distance se réduisit dangereusement.

Ils prirent l'avantage et décidèrent de nous barrer la route en nous encerclant. Nous parvînmes à réagir puis l'ordre fut lancé de nous replier avant d'être totalement submergés.

Il nous fallut regagner au plus vite le camp de base. Chacun récupéra ses armes et son sac avant de rejoindre le sentier de montagne, notre cordon ombilical.

La marche fut rude, le terrain boueux et accidenté ralentit notre progression. Le rythme imposé fut beaucoup trop rapide. Des balles sifflèrent à nos oreilles, l'une d'elle laissa un trait de feu sur ma joue, des cris déchirèrent le silence de la forêt. Et Eloi n'en put plus. Il souffla comme une chaudière et son front perla de sueur.

« Courage ! Accroche-toi ! »

Il ne me répondit pas. Je pris un air faussement agacé malgré la fatigue.

« Eloi ? Tu pourrais me répondre ? Eloi... ça va ? »

Je me retournai pour examiner la situation. Eloi me regarda fixement, un sourire amer barra son visage. Une tâche rouge s'étendit sur sa chemise. Je n'eus pas le temps de comprendre. Il tomba à genoux à quelques mètres de moi avant de s'écrouler face contre terre, la main serrée contre son cœur. Les larmes me montèrent aux yeux et d'instinct je me précipitai vers lui lorsque qu'une main ferme m'empoigna l'épaule.

« On n'a pas le temps pour ça Mathieu. Ne te retourne pas ou toi aussi tu mourras. »

J'eus un instant d'hésitation. Peut-être pourrais-je simplement mourir ici ? Mais à quoi tous mes efforts et ceux d'Eloi auraient-ils servi ? Je le regardai une dernière fois et me détournai du corps inerte pour poursuivre la retraite.

Le choc fut terrible. Mes pas devinrent mécaniques, je me contentai de poser un pied devant l'autre sans regarder en arrière. Mon souffle fut rauque et court, toutes mes forces m'abandonnèrent.

Il nous fallut encore quelques dizaines de minutes pour atteindre un secteur hors de danger. Et lorsque nous y fûmes, mes pensées

retournèrent vers mon ami. Même si mes larmes cessèrent de couler le long de mes joues, le souvenir de ses yeux révoltés et de ce trou dans sa poitrine me fit l'effet d'un coup de massue. Je m'effondrai, à demi conscient, la douleur de la perte d'un être cher me clouant au sol plus efficacement que l'une des balles de ces monstres assoiffés de sang.

Un compagnon muni d'une trousse de secours se précipita vers moi. Il fit la moue en apercevant mon pantalon trempé de sang. Cela ne compta plus vraiment pour moi. Mais se remettre en route était impératif si je voulais retrouver Mathilde.

Dès que ma jambe fut sommairement bandée, nous dûmes repartir aussitôt. Nous transportâmes nos camarades blessés, nous ne pouvions pas les laisser entre les griffes de nos ennemis quitte à en payer le prix. Nous étions exténués et il fallait encore marcher des heures avant de regagner notre camp de base. Ces sentiers que nous empruntions parfois plusieurs fois par jour, nous les connaissions par cœur. Mais sans notre chef qui nous encourageait et nous guidait grâce à sa parfaite maîtrise du terrain, jamais un seul d'entre nous ne s'en serait sorti vivant tant nos forces et notre volonté semblaient s'effriter. Nous nous accrochions à ses pas et à sa voix qui criait comme à un fil nous reliant à la vie. La pluie s'abattait sur nous comme un mauvais présage. Elle tombait drue. Des éclairs zébraient le ciel, le tonnerre se fracassait sur les flancs de la montagne avant que son écho roule dans la vallée. Nos vêtements étaient trempés d'eau et de sang, le sol déjà boueux se transformait en marécage et nous nous enfoncions un peu plus à chaque pas.

Mais ce déluge eut son utilité. Nous recueillîmes l'eau dans des bidons de fortune afin d'étancher notre soif. Les pauses ne furent pas permises et la fatigue se fit sentir. Le chef ralentit le pas. Certains, trop faibles, ne suivirent pas le rythme mais nous continuâmes toujours à avancer.

De certains points hauts et suffisamment dégagés, nous aperçûmes d'immenses brasiers dans la vallée. Les Allemands étaient parvenus à mettre en déroute notre armée de « sans culottes » incendièrent les fermes qui brûlaient comme des torches dans l'ombre de la nuit.

Ce sentiment de désolation, nous le ressentîmes au plus profond de notre chair lorsque nous atteignîmes le camp. Nos ennemis étaient arrivés bien avant nous. De notre base, il ne restait que des cendres

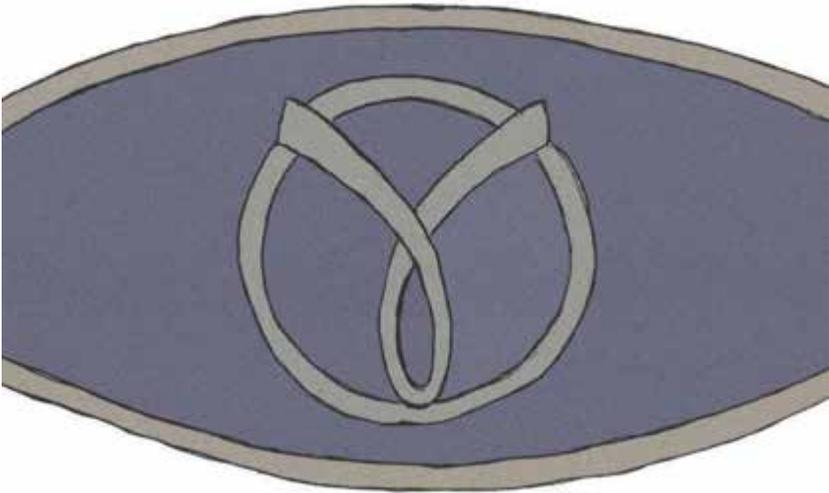
encore incandescentes, tout avait été détruit et rasé. Les Allemands étaient partout et n'épargneraient personne. Nomadiser prenait maintenant tout son sens.

Afin d'échapper aux griffes de l'ennemi, notre seule chance fut de nous exfiltrer sans plus tarder. Cette forteresse protectrice que l'on croyait inexpugnable devint une souricière. Les Alliés que nous attendîmes après le Débarquement furent notre dernier espoir. Ils ne vinrent jamais à notre secours et nous fûmes pris au piège.

Le rêve de revoir Mathilde se brisa.

## CHAPITRE 19

### AMÈRE LIBERTÉ



L'assaut fut violent. Je fus contrainte de gagner le plus vite possible le poste de commandement. Je pus ensuite retourner chez mes parents, le seul endroit après les bras de Mathieu où je me sentais en sécurité. Et pourtant, malgré la quiétude retrouvée, nous attendîmes fébrilement le retour d'Eloi. Le visage de l'homme que j'aimais envahit mon esprit pour ne plus le quitter. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, le mauvais pressentiment grandit. Il fut plus accentué après une nuit nauséuse.

M'étant assoupie au petit matin, je fus réveillée brusquement par

le moteur d'un camion. Rongée par l'inquiétude, je rejoignis mes parents déjà sur le seuil de la porte. Les battements de mon cœur résonnèrent à chacun de mes pas. Ils s'accéléchèrent à la vue des cinq hommes qui sortirent du véhicule garé au milieu de la cour. Ils inspectèrent d'abord les lieux. Le regard noir de celui qui paraissait être le chef ne présagea rien de bon. Ses attitudes révélèrent une étrange indifférence au genre humain. Il s'approcha de mes parents suivi de sa meute. Il les dévisagea et eut un sourire de dégoût et de haine. C'est lui qui posa les questions sur notre identité, nos activités avec toujours cet air de supériorité. Les autres acolytes demeurèrent silencieux. L'un d'entre eux garda toujours les yeux baissés, l'air penaud, comme s'il était coupable. Il jeta même quelques regards apeurés à son chef, et sembla gêné par les propos et les menaces que ce dernier proféra. Enfin, il leva les yeux sur nous. Il indiqua à son chef que nous étions des amis d'enfance et qu'il connaissait très bien mes parents, des personnes de confiance. Je me souvins alors de ce petit garçon avec qui j'empruntais le chemin pour aller à l'école, ce bambin blondinet aux yeux bleus, doux et timide, préférant rester avec les filles que jouer avec les autres garçons de son âge. Ce fut un très bon ami durant toutes mes années d'école primaire.

« Des personnes de confiance ! Ils auraient dû mieux s'occuper de leur fils alors ! » Il fit signe aux deux miliciens qui s'approchèrent avec ce qui parut être un long paquet enveloppé dans des couvertures.

Je pris conscience de son contenu. Immédiatement, des larmes inondèrent mon visage avant de s'écraser au sol. Les deux hommes balancèrent négligemment le corps inerte. Le visage de mon frère nous fit face, la bouche entrouverte et les yeux fermés, avec pourtant un air paisible, comme s'il dormait. Le chef aboya :

« Est-ce votre fils ? »

Les sanglots familiaux jaillirent et nos cœurs furent tranchés. Ma mère tomba sur les genoux et commença à enlacer mon frère, à crier toute sa rage. Mon père, brisé par l'émotion, la releva. Elle s'évanouit dans ses bras, terrassée par la douleur. Jusqu'à leur dernier souffle, mes parents durent vivre avec l'absence de l'être aimé, leur enfant qui était leur raison de vivre n'était plus. J'observai la scène du désastre, je venais de perdre un frère, mon frère, mon meilleur compagnon de jeu avec qui j'avais grandi, lui qui m'avait défendue et qui s'était laissé souvent punir à ma place. Les jours

passèrent dans un noir total, nous devions tout assumer et la charge était lourde. Après la disparition d'Eloi, j'étais devenue pour mes parents l'unique lumière, la seule qui vaille de poursuivre le combat de la vie.

Plus que tout, je souhaitais retrouver Mathieu. Il devint l'espoir qui me permit de ne pas sombrer. Je me surpris à prier tous les dieux pour qu'il ne connaisse pas le même sort que mon frère, pas les deux à la fois, je ne pourrais pas survivre à cette double perte terrible. Les semaines passèrent, et puis les mois et le chemin vers notre liberté continua. Malgré l'épreuve, cette volonté de se battre pour refaire surface resta intact tout comme le désir de vivre un jour la libération de notre pays. Enfin, grâce à mes camarades de la nuit, le rêve devint réalité. Les Alliés arrivèrent enfin, ils purent traquer les Allemands qui fuirent bien plus vite que nous l'espérions ! Ils poursuivirent sans relâche les miliciens qui essayaient de se disperser, en vain. Enfin, nous redevînmes indépendants, égaux et insouciant lorsque nous nous promenions dans les rues. Tout le pays fut en liesse. Les soldats américains, nos sauveurs, défilèrent accompagnés de leurs chars. Ils distribuèrent du chocolat et des bonbons aux enfants dont les visages s'illuminèrent. Les jeunes GI'S se retrouvèrent très vite au milieu des jeunes filles. Souvent, ils les enlacèrent ; parfois ils nouèrent des idylles.

Nous eûmes, nous aussi, notre part de gloire en paradant dans nos uniformes bariolés. Il y eut de nombreux combattants de la dernière heure, les opportunistes qui sentirent le vent tourner ; ils furent peu nombreux, en revanche, les pionniers de l'aventure. Mais nous n'avions jamais demandé de récompenses, nous avons fait ce qui nous semblait le plus juste, tout simplement. Nous n'avions pas beaucoup réfléchi à la portée de notre engagement, l'essentiel était d'agir et de déloger l'occupant pour recouvrer la liberté. Nous n'étions pas dans la posture du héros, nous n'avions fait que notre devoir.

En se promenant dans les quartiers, des confettis tombèrent sur nos têtes, la musique envahit le moindre recoin, la fête s'annonça partout, pourtant... Malgré l'allégresse générale, se creusa le vide en moi. Deux hommes restèrent à l'écart de cet avenir radieux, ceux qui auraient pu m'épanouir. Ne plus rien penser et juste profiter du moment présent. Nombreux furent les disparus, les torturés, les fusillés, les déportés qui ne revinrent pas... Ils ne récoltèrent jamais ce qu'ils semèrent. Il était maintenant de notre devoir d'honorer

leur mémoire pour que leur sacrifice n'ait pas été vain.

Malgré tout, je gardai l'espoir de le retrouver. Je cherchai partout le moindre petit détail qui pourrait me donner un indice pour aller vers lui ! Mes camarades me donnèrent bien quelques informations qui ne débouchèrent sur rien... Je me rendis dans la grande ville voisine sur recommandation de son chef de camp. En vain. Je me sentis de plus en plus fatiguée. Même en me concentrant, tout devint confus.

C'est en rentrant chez mes parents que je m'écroulai sur le seuil de la porte. Ma mère se précipita sur moi et aida mon père à m'installer dans la chambre. Quand je repris mes esprits, le docteur était à mes côtés, tâtant mon pouls. Il vérifia ma température et me conseilla de me reposer et de manger sainement. Puis, il quitta la chambre. Mes parents, inquiets, demandèrent si tout allait bien, si je n'avais rien de grave.

« Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'une fatigue passagère. Ménagez-la ! Votre fille est enceinte. »

## CHAPITRE 20

### LA CHAÎNE DE LA VIE



Je buvais une tisane dans mon lit lorsque mes parents frappèrent à la porte. Ils entrèrent avec précaution dans la chambre visiblement partagés entre plusieurs sentiments. Ma mère s'approcha la première et me prit les deux mains. Les siennes étaient chaudes et rassurantes, les miennes moites et douces. Elle me dit :

« Mathilde, tu n'es pas malade, mais pour ton bien, il faut que tu te reposes car dans quelques mois tu deviendras mère. »

Mon cœur s'arrêta, le temps de réaliser la nouvelle. J'étais enceinte de Mathieu. Notre enfant vivait en moi. Je ne savais pas comment réagir, bien sûr que j'étais heureuse, bien sûr que je le voulais cet enfant ! Mais sans Mathieu... Est-ce que je pourrais assumer toute seule ? Une naissance entraînait un profond bouleversement et de nouvelles responsabilités. Il faudrait que je jongle entre mon travail et mon bébé, que je fasse tout pour lui assurer une vie confortable. Et mes parents, qu'allaient-ils faire de moi ? Avoir une fille mère était un déshonneur pour une famille. Je les observai pour savoir si je devais faire mes valises ou bien rester. Leurs visages étaient radieux. Maman caressa mes cheveux et me fit signe de me calmer. Mon père semblait intimidé et il me souriait. Ils avaient déjà perdu un fils, ils ne voulaient pas me perdre aussi. Cet enfant ne remplacerait personne mais il deviendrait une nouvelle raison de vivre. Ils désiraient connaître le nom du père. Je leur expliquai que c'était un ami très proche d'Eloi, que je l'avais rencontré grâce à lui mais que malheureusement, je ne savais pas où il était, ce qu'il pouvait faire, s'il était encore en vie. Je n'avais pas encore obtenu de réponse à ce sujet. Les semaines passaient, et tous les trois, nous préparions la future venue du bébé. Si chaque jour, je voyais mon ventre s'arrondir et me remplir de bonheur, chaque jour atténuait un peu plus la certitude de revoir Mathieu, de lui parler, de l'écouter sans rien penser. Même si je sentais sa progéniture dans mes entrailles, je n'avais rien de lui pour avoir une preuve qu'il n'était pas qu'un rêve, qu'une illusion. Durant des nuits agitées, des souvenirs précis me revinrent à l'esprit, des sensations que lui seul put me donner quand il était là, qui s'effacèrent lorsque le réveil me rappela à la dure réalité. La paix gagna progressivement tout le pays qui ne put échapper au désordre engendré par cinq années de privations et de frustrations. Le goût de la liberté fut âcre d'autant plus que certains de ceux qui combattirent à mes côtés usèrent de méthodes que les Allemands n'eussent pas désapprouvées, un comble ! Mon oncle fut arrêté. Il était soupçonné de collaboration avec certains de ses camarades, il avait simplement cru à Pétain jusqu'à la fin, il s'était trompé de chemin. Il faillit tout de même y passer lorsque nous découvrîmes des corps de résistants tués d'une balle dans la nuque avant d'être tous jetés dans un puits. Il eut la chance d'être jugé et il put échapper au peloton d'exécution, une chance dont mon ancien camarade de classe ne bénéficia pas. Les

soiffards de la haine déversèrent leur fiel sur des femmes accusées de « collaboration horizontale », elles eurent le tort d'entretenir une relation amoureuse avec nos ennemis. Pour ce crime, elles furent dirigées sur la place de la mairie. Une par une, devant la foule qui huait, elles se faisaient tondre de la nuque jusqu'au sommet du crâne. Chaque mèche caressait les joues humides de ces femmes, qui avaient tout perdu, même leur honneur. J'étais parmi la foule, regardant ce spectacle d'un autre âge les humiliant. Elles étaient à genoux, soumises, et au-dessus de leurs têtes, des tondeuses et des rasoirs agités par des brassards FFI s'activaient. Au dessus de cette mascarade trônait en lettres noires la devise républicaine repeinte récemment sur l'édifice municipal. Tout un symbole ! Si Mathieu s'était appelé Mathias, que serais-je devenue ? Et mon enfant dans tout cela ! Petit à petit, la vie reprit son cours et retrouva un certain calme qui me rendit optimiste pour l'avenir. Une catastrophe humaine laissait toujours la place au miracle de la vie. Après la libération des camps de concentration, les déportés retrouvèrent peu à peu leur pays. Ainsi ai-je pu revoir Andrée et Josette, deux amies de l'ombre revenues de Ravensbrück, un nom synonyme d'enfer. Pourtant, lorsque je les rencontrai au marché, leurs sourires rayonnèrent. Elles incarnaient la joie de vivre, mais leur bonne humeur s'altérait à l'idée d'évoquer toutes leurs camarades qui jamais ne reviendraient. Elles étaient des rescapées du bagne au service de l'industrie du Reich. Lisant le journal tous les jours, les photos publiées dans la Une présentaient un tableau monstrueux. Des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards avaient été exterminés pour le simple fait qu'ils étaient juifs ou qu'ils avaient lutté contre la peste brune du nazisme, la seule peste contre laquelle nous ne pouvions être vaccinés. Lorsque mon esprit était bouleversé, je sentais le bébé s'agiter plus violemment qu'à l'habitude, comme s'il manifestait son indignation. Je caressais mon ventre pour l'apaiser, tout cela était fini et l'homme ne pourrait plus refaire la même erreur dans le futur, c'était tellement bestial. Nous avons combattu, laissant des êtres chers derrière nous mais nous devons regarder devant nous, penser à l'avenir. En me disant cela, une flamme s'agitait dans mon cœur, une joie étincelante, une fierté qui se manifestait envers Mathieu, je l'aimais toujours autant, rien ne s'effondrait. Je le sentais vivre en moi, il reviendrait, cela ne pourrait être autrement et notre amour serait plus fort que tout. Le terme de la grossesse arriva enfin. L'enfant se manifesta de plus belle et je sentis son désir de quitter le monde du silence. En quelques heures à peine, je devins mère. Un océan de sentiments

m'envahit lorsque je vis sa frimousse pour la première fois, il était notre « nous », il changea complètement ma vie. Il avait ma bouche mais le même sourire que son père. Le jour de ses trois mois, de retour de chez l'épicier, j'entendis frapper à la porte. Posant mes sacs par terre, j'allai ouvrir avec Didier dans les bras qui, tenaillé par la faim, commençait à pleurer. Une petite dame paraissant âgée me fit face, me dévisagea puis sourit en voyant mon bébé qui s'agitait de plus en plus. Ses cheveux étaient blancs, elle portait une longue robe noire et grise et elle avait un sac en osier à la main gauche. Dedans s'y trouvaient des œufs, des pommes de terre et une lettre. Son regard me parut aussi doux que celui de Mathieu.

« Bonjour Madame, que puis-je pour vous ?

- Bonjour Mathilde, dit-elle épuisée, je ne vous dérangerai pas longtemps, mon fils vous a écrit une lettre mais il n'a pas pu vous la remettre lui-même. »

Je la fis entrer et s'asseoir en lui proposant un verre d'eau. Je mis Didier au sein puis dépliai la lettre. J'avais l'impression d'ouvrir la boîte de Pandore.

« *Mathilde chérie,*

*A l'heure où tu recevras cette dernière lettre, je serai parti pour un long voyage, mon dernier. J'espère que tu me pardonneras de t'avoir laissée seule. Garde espoir, sois courageuse et vis ta vie sans remords et sans regrets. J'aurais tant aimé vivre avec toi, partager des moments heureux comme on le faisait avant mais tout cela n'est qu'un souvenir maintenant. Je me suis battu pour mon pays, pour que la France regagne sa liberté et son honneur. Je ne regrette en aucun cas mes actes et j'espère de tout cœur que d'autres continueront mon combat pour un monde où la guerre n'aura plus sa place. J'aurais voulu consacrer ma vie à la famille que nous aurions fondée mais cela ne pourra malheureusement pas se réaliser. Si tu savais à quel point je tiens à toi, mais les mots ne me viennent pas, je n'ai jamais su te dire combien je t'aimais.*

*Il est déjà tard. Je serai exécuté à l'aube. Toutes mes affaires personnelles parviendront à ma mère.*

*Mon dernier adieu, il est pour toi mon amour. Je meurs jeune et je le regrette, mais je ne regrette pas ce pour quoi je meurs. On*

*vient me chercher. Avant de te quitter, je fais le vœu qu'un jour nous nous retrouverons tous les deux, unis comme avant mais dans un monde meilleur et plus juste où rien ne pourra plus jamais nous séparer.*

*Je t'aime.*

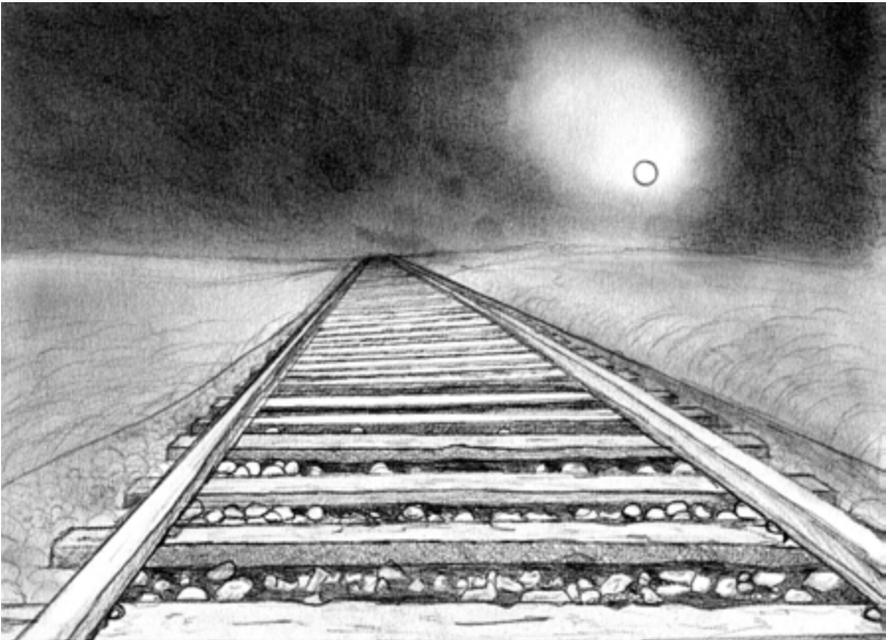
*Mathieu »*

Ces derniers mots me transpercèrent. Je sentis le vide sous mes pieds. Notre idylle n'avait duré que quelques mois à peine. Il ne saurait jamais qu'il avait un fils merveilleux, cet enfant n'aurait jamais de père. Marie me prit Didier des bras et l'examina avec attention. Elle reconnut une petite part de son fils en cet enfant. Didier l'observa perplexe quelques instants puis lui fit un sourire éclatant d'innocence. Mathieu l'habiterait en quelque sorte dans sa vie et ses choix, Marie le devinait. Mes larmes ne s'arrêtèrent pas, la mère de Mathieu eut connaissance de ma grossesse, elle attendit la naissance de l'enfant pour m'annoncer l'irréparable. Cette dernière lettre fut pour moi une trace d'amour indélébile. Il écrivit à sa mère que j'étais la femme de sa vie, une existence que nous ne partagerions jamais ensemble. Sa dernière volonté fut que les deux femmes de sa vie se rencontrent. Il voulut que sa mère la femme qu'il aimait le plus au monde fût la messagère de sa dernière missive à la femme qu'il aimerait pour l'éternité.

Quelques minutes plus tard, les parents de Mathilde revinrent dans la maison familiale où ils apprirent la nouvelle. Unis dans la douleur de la perte des êtres aimés, Eloi et Mathieu, ils étaient maintenant soudés autour de Didier pour poursuivre la chaîne de la vie.

## CHAPITRE 21

# CONSTRUIRE



Ce bébé leur donnait la force de vivre. Il faisait la joie de la petite famille. Les cousins de Mathieu vinrent voir l'enfant plusieurs fois. Avec leurs parents, ils avaient tenu à accompagner leur tante. Le travail à la ferme était toujours aussi prenant d'autant plus qu'à la Libération, Daniel et Pedro étaient retournés chez eux après la longue parenthèse de la guerre. Marie mourut rapidement, les parents de Mathilde également, les épreuves de la vie avaient eu raison d'eux. Ils ne s'en étaient vraiment jamais remis mais ils n'avaient jamais plié, ils avaient toujours été dignes aussi bien dans le bonheur que dans le malheur. Mathilde était accablée par la douleur, elle se retrouvait seule avec son fils. Le petit Didier était là pour

la ranimer, il lui donnait l'énergie de se battre, rallumait en elle l'activité de la combattante. Elle se résolut à quitter la campagne pour changer de vie, pour échapper aux lieux qui la rendaient prisonnière de ses souvenirs, pour prendre un nouveau départ. Tous ses malheurs ne l'avaient pas fait renoncer, il y avait toujours les raisons d'espérer. Comme tous les Français, elle avait de nouveaux droits. Désormais, elle pouvait voter, bénéficier de la Sécurité sociale, surtout elle était en mesure de décider de sa propre vie. Elle trouva du travail à l'usine et vécut dans un appartement. Elle gagna son indépendance pour élever son fils toute seule. Mathilde avait toujours été optimiste, la société dans laquelle elle vivait connaissait un glorieux bond en avant dont elle profitait. Elle savait que le combat qu'elle avait mené aux côtés de ses camarades avait porté leurs fruits. Bien sûr, rien n'était acquis. Il fallait toujours se battre, avancer. Elle avait même milité dans un parti politique pour une société plus juste et meilleure. Elle était de tous les combats, de toutes les contestations. Rapidement, elle s'était sentie à l'étroit dans cette discipline de Parti, elle savait maintenant que les idéaux comme les croyances les plus nobles résistaient très peu de temps à la cupidité des hommes. Ce qui l'avait toujours guidée était sa conscience, un amour profond de la liberté, de la justice et un engagement au service de l'intérêt commun. C'est ce qu'elle avait inculqué à son fils Didier, par fidélité à ceux qu'elle aimait, vivants ou morts ; par fidélité aussi, elle n'avait pu vivre avec un autre homme. Rester debout, ne pas tanguer, défendre ce qui fait le sel de la vie, c'est-à-dire l'autre, poursuivre ce combat intérieur en allant au-delà de soi étaient pour elle la clé du mieux vivre, une véritable discipline de vie. Elle s'était indignée que certains de ses camarades de l'ombre aient pu combattre en Indochine, elle avait été révoltée par la torture en Algérie. Elle ne pouvait se résigner à ce qu'une armée coloniale réprime dans le sang la lutte d'un peuple pour son indépendance, si bien qu'elle fut « porteur de valises » pour le FLN, agent de liaison à nouveau un quart de siècle plus tard avec les mêmes motifs que durant la Seconde Guerre mondiale.

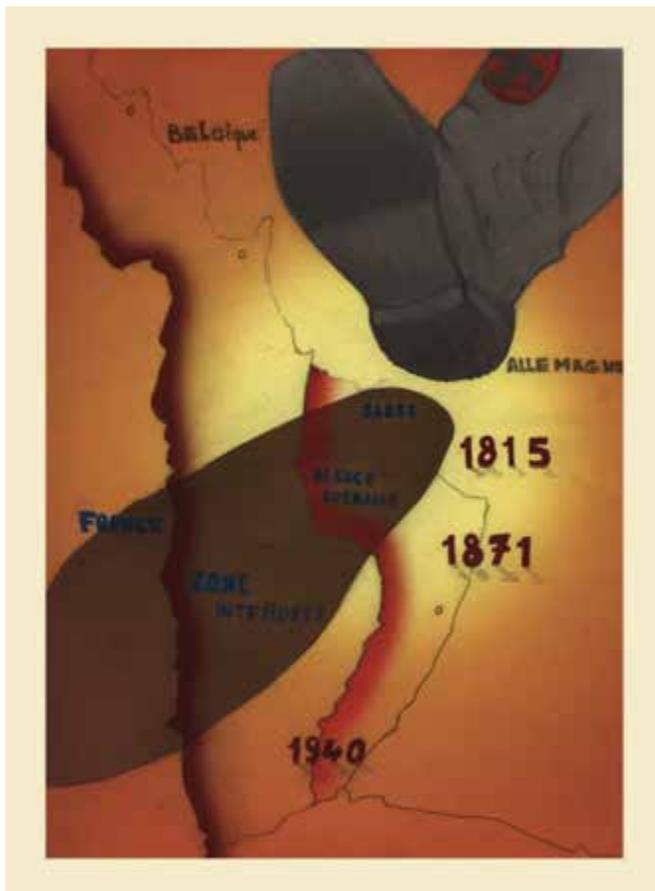
Didier avait suivi des études ce dont elle était très fière. Il était devenu professeur d'histoire et enseignait au lycée. Il avait été un étudiant enragé en 1968, elle retrouvait dans son fils la détermination de Mathieu, une pugnacité qui renversait tous les obstacles placés devant lui. Elle ne souhaitait que son bonheur et fut ravie lorsqu'il lui présenta celle qui allait devenir son épouse. C'était une jeune femme douce et droite qui lui donna deux beaux enfants. Après

son retrait de l'activité politique et syndicale, Mathilde s'engagea dans le monde associatif. Déjà membre de plusieurs associations de mémoire, elle mit à profit sa retraite pour consacrer son énergie à la transmission des valeurs de la Résistance. Elle témoignait dans les établissements scolaires de son département. Sa personnalité alliant douceur, humour et fermeté lui permettait de captiver son auditoire. Les ados étaient fascinés par ses anecdotes, son histoire d'amour avec Mathieu les bouleversait. Ce qui les surprenait, c'était son entrain, son optimisme, son abnégation, son courage aussi, son humilité également mais surtout le plus surprenant pour eux, c'est qu'elle avait toujours su faire face aux épreuves en agissant. Mathilde se rendait compte que transmettre était difficile. Elle usait de l'émotion comme un ressort pour les toucher et leur graver ce qu'elle avait toujours martelé avec obstination à son propre enfant et maintenant à ses petits-enfants. Ces valeurs qu'elle avait tissées dans le ciment de l'amour familial, elle s'était donné pour mission de les opposer aux dérives de la société de consommation où égoïsme et individualisme gangrénaient enfants et adultes. Elle ne changerait pas les esprits retors mais ne rien faire ne pouvait qu'aboutir au rejet et à l'indifférence. Ce détachement hautain, elle s'en nourrissait pour mieux aiguïser ses arguments car elle avait toujours estimé que les armes de l'esprit étaient la source à laquelle chacun devait s'abreuver pour aimer la vie et la défendre. Cette fièvre ne s'était jamais éteinte, le temps n'avait pas de prise sur son acharnement. Lors des commémorations, elle fixait sur les stèles du souvenir les lettres figées dans le marbre qui formaient les noms et prénoms de ses compagnons de combat, alors elle souriait, les caractères d'or s'évanouissaient pour laisser place aux visages de ses amis qui lui souriaient aussi ; lorsqu'elle témoignait, elle devinait derrière elle la présence de Mathieu, d'Eloi et de la longue cohorte d'anonymes qui l'avait toujours accompagnée. Jusqu'au crépuscule de sa vie, jusqu'à son dernier souffle, elle se tiendrait droite et serait l'humble messagère de ces souvenirs de combat vers la liberté par la solidarité. Ce message, il revient maintenant à chacun d'entre nous d'en être digne pour perpétuer son esprit et pour le vivre.

Le jour de la mort de Mathilde, son arrière-petit-fils Mathieu faisait sa rentrée en sixième.

# ***LA RÉSISTANCE EN 14 QUESTIONS***

## ***Quelle est la situation politique et militaire de la France de septembre 1939 à juin 1940 ?***



Nous sommes en France en septembre 1939. Que se passe-t-il alors sur le plan politique ? Que se passe-t-il alors sur le plan militaire ?

En France, le gouvernement dirigé par Paul Reynaud observe le comportement d'Adolf Hitler, le dictateur nazi qui met l'Europe à feu et à sang.

Le 1er septembre 1939, Hitler envahit la Pologne.

La France qui a fait alliance avec la Grande-Bretagne, ne se contente plus d'être « spectateur passif ». Le 3 septembre 1939, la France et son alliée déclarent la guerre à l'Allemagne.

C'est le début de la « drôle de guerre ».

En quoi cette guerre est-elle « drôle » ? « Drôle » car les soldats français et anglais, contrairement à tout soldat en guerre, ne se battent pas ! En fait, l'armée franco-britannique n'a pas les moyens d'une offensive et veut gagner du temps. L'armée française attend l'armée allemande à l'abri de la ligne Maginot, un ensemble discontinu de fortifications érigées dans les années 30.

Après avoir occupé le Danemark puis la Norvège, Hitler fort de ses alliances, déclenche son offensive à l'Ouest le 10 mai 1940. La Wehrmacht, l'armée allemande, après avoir annexé les Pays -Bas, la Belgique et le Luxembourg, envahit le Nord de la France. Les armées franco-britanniques sont encerclées. En ce printemps 1940, la bataille de France fait rage. Des centaines de milliers de soldats sont faits prisonniers.

Dès le mois de mai 1940, sept à huit millions de Français prennent la route pour le Sud : c'est l'Exode.

Mais forte de ses succès, l'armée allemande continue son invasion vers le Sud.

La France est à genoux.

Que fait le gouvernement français devant cette situation catastrophique ?

Un débat s'engage entre les partisans de la capitulation et les partisans de l'armistice. Capituler, c'est continuer le combat depuis les colonies. Signer l'armistice, c'est reconnaître la défaite et accepter l'occupation de la France.

Paul Reynaud, chef du gouvernement français, ainsi que le général de Gaulle alors sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, sont partisans de la capitulation. Le maréchal Pétain, le vainqueur de Verdun, prône l'armistice. Ce dernier prend la tête du gouvernement le 16 juin 1940 et annonce sur les ondes de la radio son intention d'arrêter le combat.

La plus grande partie de la population française approuve cette décision, malgré les dures conditions de reddition imposées à la France :

- Réduction de son armée et entretien de l'armée ennemie.
- Livraison aux nazis de tous les étrangers.
- Abandon de l'Alsace et de la Lorraine.
- Détention en Allemagne de 1 800 000 prisonniers de guerre.
- Occupation de Paris et des principales zones agricoles et industrielles, de tout le littoral de la Manche et de l'Atlantique.
- Maintien d'une « zone libre » au sud de la France, avec un gouvernement français à la botte des nazis.

Le 22 juin 1940, le maréchal Pétain signe l'armistice à Rethondes, dans le même wagon et au même endroit où avait été signé l'armistice du 11 novembre 1918.

Le gouvernement s'installe à Vichy dès le 30 juin.

La situation de la France, tant sur le plan politique que militaire, de septembre 1939 à juin 1940, s'est détériorée. La France est battue, elle est occupée par l'ennemi et le nouveau régime du maréchal Pétain entre dans la voie de la collaboration.

## ***Pourquoi l'appel du 18 juin 1940 est-il l'acte fondateur de la Résistance ?***



Au printemps 1940, l'armée française est balayée par la guerre-éclair menée par l'Allemagne nazie. C'est la débâcle.

Le 17 juin 1940, le maréchal Pétain, nommé chef du gouvernement, demande l'armistice qu'il signera le 22 Juin 1940.

Le 18 juin 1940, Charles de Gaulle, ancien sous-secrétaire d'État d'un gouvernement démissionnaire et militaire sans commandement, est libre de ses mouvements. Il condamne la perspective d'un armistice. Il choisit Londres pour poursuivre le combat : il décide d'entrer en résistance.

Charles de Gaulle est presque inconnu et très loin d'avoir le prestige

du maréchal Pétain.

Mais tout le monde n'accepte pas la défaite et lorsque le général de Gaulle lance un appel depuis les ondes de la BBC à Londres, des Français qui l'ont entendu décident de le suivre. Ils sont très peu nombreux.

C'est l'appel du 18 juin 1940 qui s'adresse à tous les Français et qui constitue l'acte de naissance de la Résistance.

Que dit cet appel ? Que dit le général de Gaulle ?

« La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre !

... Rien n'est perdu, cette guerre est une guerre mondiale.

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi...

Notre patrie est en péril ! Luttons tous pour la sauver !... »

Cet appel lancé depuis Londres sera entendu par peu de monde.

Les ralliements sont donc peu nombreux. Cependant, le 28 juin 1940, l'Angleterre et son chef de gouvernement, Winston Churchill, reconnaissent officiellement de Gaulle comme chef de la « France libre ». Petit à petit, les Forces françaises libres (FFL) forment une armée.

Après l'appel du général de Gaulle, la résistance s'organise, en France mais aussi en Europe, pour dénoncer les mensonges de Vichy et des nazis.

## ***Pourquoi résister ? Qui sont les premiers résistants ?***



En 1940, après la signature de l'armistice, la France est démembrée, elle est coupée en deux parties, une zone nord occupée et une zone libre au sud, elle-même soumise à la censure et à des restrictions de tous ordres. La France souffre. Dès les premières semaines de l'Occupation, l'humiliation de la défaite et l'invasion allemande entraînent les premières actions, des actes dispersés qui sont les débuts de la Résistance.

Pourquoi résister ? Résister c'est dire NON. Non à l'occupation allemande, à Vichy et à la collaboration. Résister, c'est faire un acte patriotique, c'est vouloir sauvegarder la démocratie, c'est répondre à l'appel du 18 juin du général de Gaulle si on l'a entendu, c'est avant tout le refus spontané d'une situation inacceptable.

Qui sont ces premiers résistants ? Ils sont issus de tous les horizons politiques et religieux. Ce sont, pour la plupart, des intellectuels, des philosophes, journalistes, professeurs, qui ont très vite compris

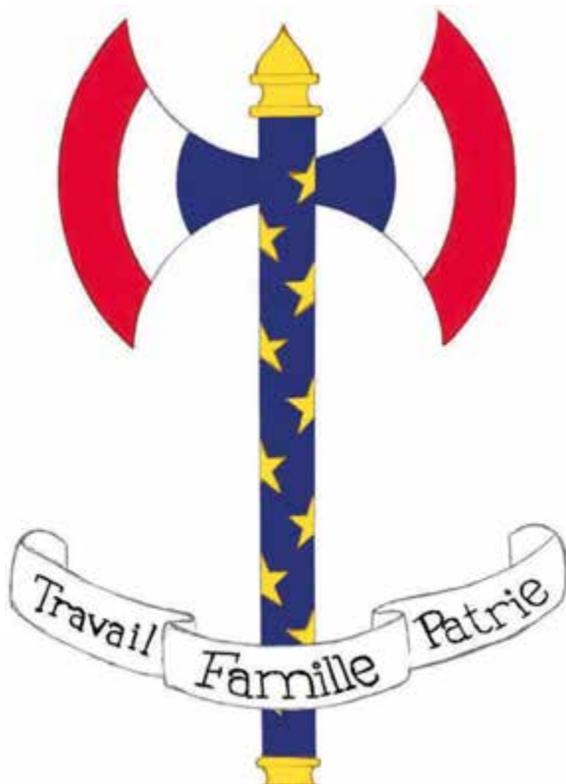
ce que représentait le nazisme, mais aussi des citoyens ordinaires qui ont le désir de ne pas se soumettre et de faire quelque chose. Ainsi, dès le mois de novembre 1940, des étudiants défient les nazis en organisant une grande manifestation à Paris.

Ces premiers résistants se tournent vers leur famille, leur milieu de travail. Les femmes entrent aussi en résistance. Les jeunes, les enfants même furent, à leur insu, utilisés par les résistants. Sur le territoire français, leurs actions sont souvent spontanées : lignes téléphoniques sabotées, panneaux de signalisation arrachés, diffusion d'écrits anti-défaitistes, distribution de tracts, camouflage de matériel militaire etc. Elles sont souvent marginales et individuelles. Peu à peu, ces initiatives vont converger et donner naissance à des organisations plus structurées, les réseaux et les mouvements, qui mèneront des actions plus systématiques.

Toutefois, si ces premiers actes de résistance restent très symboliques, ils permettent de faire comprendre à la population civile qu'une alternative est possible, que la Résistance est en train de s'organiser et commence déjà à agir, que la France a perdu une bataille mais sûrement pas la guerre.

Les pionniers de la Résistance étaient minoritaires mais de vrais citoyens décidés à « faire quelque chose » car ils ne toléraient pas une situation qu'ils jugeaient insupportable, inadmissible et indigne.

## *Quels sont les caractères du régime de Vichy ?*



Le 10 juillet à Vichy, le maréchal Pétain obtient les pleins pouvoirs grâce au vote d'une assemblée diminuée ; il fonde un nouveau régime, l'État français. C'est un régime antidémocratique puisqu'il interdit toute opposition en supprimant le suffrage universel, les partis politiques et les syndicats. Il défend aussi les valeurs traditionnelles telles que le travail, la famille, la patrie qui deviendront la devise du régime et affirme que les valeurs républicaines et démocratiques sont à l'origine du malheur des Français.

Le maréchal Pétain bénéficie d'une image de sauveur et de père protecteur aux yeux du peuple. Il va en profiter pour faire de la propagande en faisant passer ses idées à travers la presse et la radio et en idéalisant son image et son rôle. Son portrait est affiché dans toutes les classes de toutes les écoles et les enfants doivent apprendre et chanter *Maréchal, nous voilà*. Nous pouvons donc définir le régime de Vichy comme un régime autoritaire.

La collaboration est librement consentie entre le régime de Vichy et l'Allemagne, elle prend plusieurs formes. Une collaboration politique où toutes les administrations obéissent au chef du gouvernement, Pierre Laval, et à l'occupant ; une collaboration idéologique où des Français partagent les mêmes idées que les nazis ; une collaboration économique où des grandes entreprises comme Renault travaillent pour l'industrie du Reich et une collaboration policière où la Milice, créée en février 1943, devient l'auxiliaire de la Gestapo dans la traque des résistants et des Juifs. L'État français est un régime collaborateur.

Enfin, la légalisation de l'exclusion des Juifs en 1940, l'organisation des rafles comme celle du « Vélodrome d'Hiver » le 16 juillet 1942 font de l'État français un régime antisémite. 75 000 juifs ne reviendront pas des camps de la mort.

Le régime de Vichy est autoritaire, collaborateur et antisémite.

## Comment les Français vivent-ils sous l'Occupation ?



L'occupation allemande de la France commence avec l'armistice le 22 juin 1940 et s'achève avec la Libération en août 1944.

Comme tous les pays occupés, la France fait l'objet de pillages de la part des Allemands, tant dans la zone occupée que dans la zone sud. La vie des Français est marquée par les pénuries : manque de nourriture, manque de matières premières, manque de main-d'œuvre et manque de moyens de transports, voitures et camions.

Face à ces difficultés de la vie quotidienne et afin de se procurer les produits de première nécessité comme le pain, la viande, le poisson, le sucre..., les cartes de rationnement et les tickets d'alimentation voient le jour. La population se nourrit surtout de légumes comme le rutabaga ou le topinambour. Les produits tels que le sucre et le café sont remplacés par des ersatz : la chicorée remplace le café, la saccharine remplace le sucre ; les chaussures ont des semelles de bois à la place du caoutchouc et le gazogène est utilisé à la place de l'essence qui est rationnée. La bicyclette est devenue indispensable pour se déplacer.

Une minorité profite de cette situation pour s'enrichir en pratiquant le marché noir, un marché parallèle et illégal.

Les différences de mode de vie dans les villes et les campagnes sont importantes. La vie est plus facile à la campagne. Système D, débrouillardise, solidarité familiale sont nécessaires à chacun pour vivre mieux.

Soumis à de fréquents contrôles policiers, à la censure et à de multiples interdictions, les Français ont peur. Il est interdit de sortir la nuit : c'est le couvre-feu. Un laissez-passer est nécessaire pour se déplacer. Les bombardements font de très nombreuses victimes : la France est, après l'Allemagne, le pays le plus touché.

A partir de 1943, certains jeunes Français sont contraints d'aller travailler en Allemagne dans le cadre du STO (Service du travail obligatoire). En zone occupée, les Juifs sont obligés de porter « l'étoile jaune ». Avec l'aide de la police française, des rafles sont organisées.

Toutefois, la Résistance s'organise. Beaucoup de résistants sont contraints de se cacher dans les montagnes, ce sont les maquisards, afin de continuer leurs activités malgré les risques encourus. Dans le même temps, certains Français choisissent de collaborer avec l'ennemi.

Sous l'Occupation, les Français souffrent. Les privations de nourriture, de liberté, les difficultés pour se déplacer, rendaient la vie quotidienne très difficile. Seuls, le courage et la détermination des résistants, sous l'autorité du général de Gaulle, parviendront à redonner l'espoir.

## *Comment la Résistance s'organise-t-elle et se structure-t-elle ?*



En 1941, la Résistance prend un tournant décisif : de petits groupes se développent et se structurent. De simples actes isolés, la Résistance se ramifie en de nombreuses cellules organisées et autonomes.

Petit à petit, émergent de ces initiatives isolées deux types d'organisations bien distinctes : les mouvements et les réseaux. Les mouvements, constitués dès la fin de 1940, ont pour mission de sensibiliser les populations en distribuant des tracts, en publiant des journaux, en fournissant de faux papiers, en commençant

à s'organiser en « maquis ». Les réseaux occupent une place fondamentale dans l'action de la Résistance. Ce sont des groupes assez réduits, aux objectifs spécifiques : collectes d'informations, mise en place de filières d'évasion...

Ainsi, dans une France muselée, face à un régime qui interdit les partis politiques et les syndicats, les mouvements tentent de reconquérir l'opinion, l'espace public. Les mouvements se démarquent les uns des autres par leurs diverses sensibilités politiques. Libération-Nord, Libération-Sud et Franc-Tireur recrutent dans les milieux laïcs ; le Front National recrute dans les milieux communistes. Dès 1940, le capitaine Henri Frenay s'engage en zone libre dans la constitution de Combat. Combat, Défense de la France et Témoignage chrétien sont proches de la démocratie chrétienne.

Modestes à l'origine, en raison du manque de moyens et d'argent, les réseaux prennent de plus en plus d'ampleur. Les Anglais sont les premiers à organiser des réseaux en France, comme le SOE (*Special Operations Executive*). Le SOE parachute des armes. De son côté, le BCRA (Bureau central de renseignements et d'action), en zone libre, entreprend de créer et de contrôler des réseaux qui se situent à la frontière de la Résistance intérieure et de la Résistance extérieure. Les réseaux se distinguent des autres formes de Résistance par un travail centré essentiellement sur les activités militaires. Ainsi, le réseau Manipule organise les filières d'évasion, recueille des renseignements ; le réseau Alliance est également l'un des plus actifs réseaux de renseignement ; le réseau Sylvestre-Farmer est chargé du sabotage d'importantes usines autour de Lille ; les réseaux Action ont pour mission de détruire des points stratégiques (usines, voies ferrées, centrales électriques...) pour notamment empêcher des mouvements de troupes. Les activités centrées sur le renseignement et le sabotage rendent les réseaux particulièrement vulnérables et nombreux sont leurs membres qui connurent une fin tragique (exécution, déportation...).

La Résistance s'organise et se structure autour de mouvements et de réseaux.

## ***Pourquoi et comment les résistants communiquent-ils avec Londres ?***



Il existe plusieurs moyens pour communiquer avec Londres mais le plus connu et le plus répandu d'entre eux sont les ondes de la *British Broadcasting Corporation* (BBC). Des émissions de 10 minutes à des heures précises en continu les informent des parachutages, communiquant des consignes pour le déclenchement d'une guérilla à l'aide de phrases codées dont le sens n'a aucun rapport avec la signification qu'elle cache telles que « *il a pleuré de joie* » ou « *le chamois bondit* », des métaphores sont aussi employées. L'avantage de ce moyen de communication est que durant la

guerre tous les résistants possèdent un poste radio (TSF) et donc ces messages peuvent être écoutés par tout le monde. Mais ce moyen de communication possède aussi des limites. Les autorités allemandes et vichystes s'aperçoivent que ces phrases ont un sens précis, ils se mettent à la recherche des auditeurs de la BBC tout en traquant les opérateurs radio baptisés les « pianistes ». Ne pouvant émettre que dix minutes sous peine d'être repérés et ne pouvant envoyer des plans ni des rapports détaillés, nombre d'entre eux seront arrêtés avec leur poste émetteur. La Résistance et ses activités ne cessant de se développer, des émissions si courtes ne suffisent plus pour communiquer aux résistants français toutes les informations dont ils ont besoin. Donc, le courrier aérien est mis en place puis le microfilmage des documents permet le transfert de nombreux renseignements. Avec tous ces moyens, le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) crée une centrale qui gère différents services comme la dactylographie ou le microfilmage mais aussi s'occupe de la création de faux-papiers et du codage-décodage d'informations. Le rôle de la communication entre Londres et les résistants est important alors qu'aux origines de la Résistance, les mouvements étaient dispersés, isolés ne possédaient aucun contact entre eux et encore moins avec la capitale anglaise.

La communication permet le déclenchement de différentes missions mais aussi distillent des informations précises sur les différents événements du conflit. A ses débuts, elle s'opérait dans la confidentialité puis s'est développée avec les ondes de la BBC en usant progressivement de moyens plus sophistiqués tels que le microfilmage.

## *Pourquoi Jean Moulin est-il le symbole de la Résistance française ?*



Jean Moulin est né à Béziers en 1899, il est préfet d'Eure-et-Loir en 1939 à Chartres.

Il est arrêté en juin 1940 par les Allemands après avoir refusé de signer un document accusant à tort des tirailleurs sénégalais de l'armée française d'avoir commis des atrocités envers des civils, en réalité victimes de bombardements allemands. Il est enfermé et, durant la nuit, se tranche la gorge avec un tesson de verre de peur de céder devant la torture. Retrouvé dans un bain de sang, il est soigné mais garde une cicatrice qu'il cache avec une écharpe.

En novembre 1940, il se rallie au général de Gaulle qui le nomme son représentant sur le territoire français occupé. Son intelligence et ses compétences lui permettent de fonder le Conseil national de la Résistance (CNR) le 27 mai 1943 et d'unifier la Résistance autour d'un seul chef, l'homme du 18 juin. Après l'arrestation à Paris du

général Delestraint alias Vidal, chef de l'Armée secrète (AS), il décide d'organiser le 21 juin 1943 à Caluire-et-Cuire (Rhône), dans la maison du docteur Dugoujon, une réunion avec des chefs de la Résistance afin de procéder au remplacement de Vidal. Arrêtés, sans doute trahis par l'un d'entre eux, ils sont incarcérés à la prison Montluc à Lyon où Klaus Barbie les interroge durement pendant plusieurs jours dans les locaux de la Gestapo. Jean Moulin dont le rôle dans la Résistance a été identifié, est ensuite transféré à Paris. Il est encore sauvagement torturé sans parler ni livrer un nom, lui qui les connaissait tous. Dans un état physique critique, il rend l'âme à Metz pendant son transfert en train vers Berlin le 8 juillet 1943. Ses cendres présumées sont déposées au Panthéon en décembre 1964.

Jean Moulin est un symbole car il est parvenu à unifier les diverses tendances de la Résistance et à les placer sous l'autorité du général de Gaulle.

## ***Quel est le rôle des étrangers dans la Résistance ?***



**Missak Manouchian**

Historiquement, la France est une terre d'asile, un pays d'accueil pour les étrangers. Depuis 1925, des associations sportives et culturelles, et un organisme d'entraide sont créés par le syndicat CGTU qui regroupe ces différents services dans une section, la Main-d'œuvre immigrée, pour faciliter l'intégration des nouveaux arrivants. La plupart de ces étrangers ont quitté leur terre natale afin d'échapper aux dictatures installées dans leur pays. Ainsi, les Allemands fuient le régime nazi, les Autrichiens quittent leur pays annexé par l'Allemagne, les Italiens tentent d'échapper à la dicta-

ture fasciste de Mussolini alors que des Espagnols tournent le dos au régime de Franco. Tous ces « exilés de la liberté » arrivent en France avant 1939, un pays qu'ils se représentent comme celui des droits de l'Homme et du citoyen. Lorsque la guerre éclate, le gouvernement français considère les étrangers comme des « indésirables » en arguant du fait qu'ils ont la même nationalité que nos ennemis. Ils sont isolés de la population et regroupés dans des camps d'internement. Nombre d'entre eux refusent cette situation, s'engagent dans la Résistance avec une expérience de la lutte armée acquise dans leur pays natal.

La MOI, la structure la plus active, multiplie les actes de résistance sur tout le territoire pratiquant en particulier la lutte armée. La brigade Langer mènera de nombreuses opérations de guérilla mais le symbole de la Résistance étrangère reste le célèbre Groupe Manouchian, du nom du grand poète arménien exilé qui en coordonne ses actions. Installé à Paris, il organise 230 attentats contre l'occupant et en particulier l'assassinat, le 28 septembre 1943, du général SS Julius Ritter, adjoint du chargé du STO en France. L'« Affiche rouge » diffusée par l'occupant allemand tentera vainement de présenter auprès de la population française le Groupe Manouchian comme de vulgaires Juifs communistes étrangers aggravaant les difficultés des Français, la propagande pernicieuse de l'ennemi n'aura d'autre effet que d'aviver la haine contre lui.

Par la lutte armée et la guérilla urbaine, de nombreux étrangers ont défendu au nom de la liberté, l'égalité et la fraternité, les principes et les valeurs de leur pays d'accueil qu'ils estimaient plus nobles que leur propre vie.

## *Comment les femmes résistent-elles ?*



**Germaine Tillion**

Au même titre que les hommes, des femmes ont pris part à la Résistance. Par solidarité, patriotisme, conviction politique ou religieuse, leur engagement et les risques pris sont comparables à ceux des résistants.

Toutefois, du point de vue statistique, toutes les données disponibles, soulignent le sous-engagement des femmes dans les formations clandestines. On peut estimer que les femmes représentent 10 à 20 % des effectifs résistants. Ce pourcentage, qui pourrait paraître faible, traduit pourtant l'entrée des femmes dans un combat ci-

vique jusqu'alors réservé aux hommes.

Qu'aurait donc été la Résistance sans le dévouement total de nombreuses femmes ? Quel rôle ont-elles joué ? Quelles missions leur furent confiées ?

A quelques exceptions près, les femmes sont rarement associées aux cercles dirigeants. Elles sont le plus souvent cantonnées à d'humbles missions, elles servent d'agents de liaison, repèrent les prochains lieux d'attentats, distribuent les tracts, les journaux clandestins, transportent des armes au nez et à la barbe de l'occupant, s'attachent au camouflage, sauvent des enfants juifs, hébergent des prisonniers évadés, des opérateurs radio, fabriquent de faux papiers. Seule une minorité très restreinte participe à la lutte armée.

Malgré tout, quelques résistantes emblématiques occupent une place prééminente dans les mouvements et réseaux.

Ainsi, Lucie Aubrac occupa une responsabilité importante, il est vrai au côté de son époux Raymond Aubrac, en tant que cofondatrice de « Libération-Sud » ; Hélène Viannay, œuvra, au côté de Philippe Viannay son époux, fondateur de « Défense de la France » ; Marie-Madeleine Fourcade fut l'une des femmes chef de réseau que les responsabilités n'effrayaient pas ; rattachée au Service de renseignement extérieur britannique (*Intelligence Service*), elle dirigea le réseau Alliance fort de 3000 agents.

D'autres femmes exemplaires ont occupé des postes à haut niveau de responsabilité. Parmi les plus connues, citons Danielle Casanova, Lise London, Marie-Claude Vaillant-Couturier, Geneviève de Gaulle-Anthonioz...

Comment ces femmes ont-elles concilié vie privée et Résistance ?

Comme nous l'avons noté, la plupart d'entre elles, pendant toute la guerre, partagent les actions résistantes de leurs conjoints.

D'innombrables combattants de l'ombre vivent en couple et leur résistance aurait été impossible, sans la présence de leurs compagnes, à leurs côtés.

D'autre part, nombreuses sont les résistantes qui se marient et ont des enfants en pleine clandestinité, sans interrompre pour autant leur combat. Certaines sauvent la vie de leur mari comme ce fut le

cas pour Lucie Aubrac, d'autres encore partagent leur sort jusqu'à la torture, la déportation, la mort.

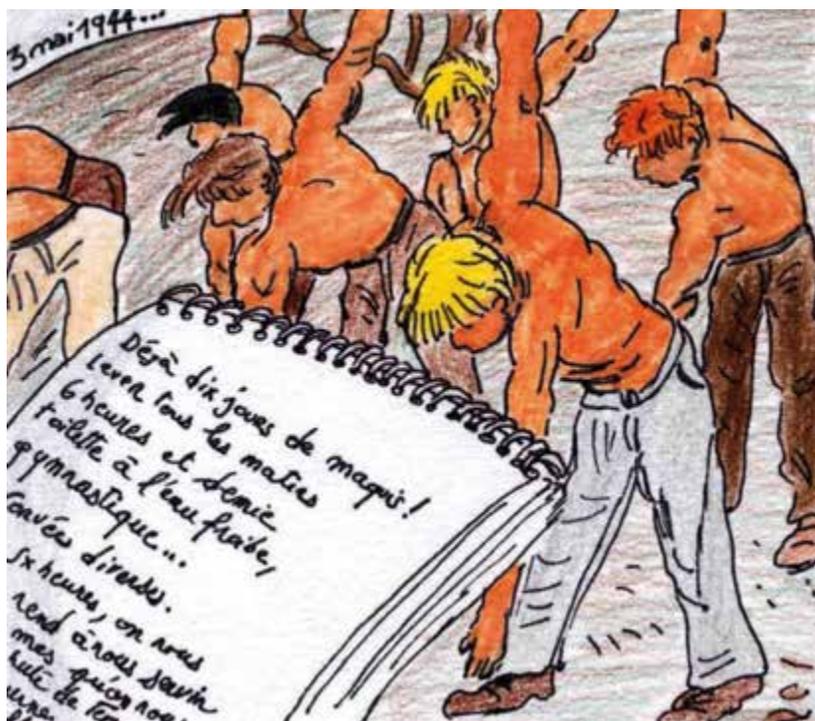
Plus on entre dans l'histoire de la Résistance et plus on s'aperçoit que les femmes y ont joué un grand rôle.

Cependant, leurs mérites seront moins reconnus que ceux des résistants. Peu de monuments honorent l'action des résistantes.

Néanmoins, par l'ordonnance du 21 avril 1944, le général de Gaulle, reconnaissant l'implication des résistantes, ouvre la voie au droit de vote et à l'éligibilité des femmes. Il est mis fin ainsi, à près d'un siècle de suffrage universel masculin et l'on peut affirmer que cela est dû au rôle des femmes dans la Résistance.

Dans le contexte de l'Occupation, les femmes ont joué un rôle déterminant dans la Résistance. Les femmes, moins exposées à la répression de Vichy et des Allemands, ont apporté une aide immense et les fonctions auxquelles elles étaient assignées d'office, n'en demeurent pas moins reconnues comme vitales.

## Quel est le rôle des maquis dans la Résistance ?



Le maquis désigne le lieu où les résistants s'organisent pendant la Seconde Guerre mondiale. Les résistants sont ainsi désignés les maquisards, cachés dans des régions peu peuplées, forêts ou montagnes. Le nom «maquis» fait référence à une forme de végétation méditerranéenne, «le maquis» et, plus encore, à une expression corse «prendre le maquis», signifiant se réfugier dans la forêt pour se soustraire à certaines infractions.

Improvisés pour servir de refuge aux clandestins, puis aux réfractaires du STO (Service du travail obligatoire), les maquis sont repris en main par les mouvements et transformés peu à peu en unités combattantes. Les maquis forment un univers singulier.

Les maquis regroupent en des lieux difficiles d'accès une partie des membres de la Résistance contraints de demeurer dans la

clandestinité. Ils sont peu nombreux avant 1943.

En février 1943, avec la mise en place du STO, les jeunes Français doivent se rendre en Allemagne pour y travailler. Beaucoup préfèrent échapper à cet exil forcé en rejoignant la clandestinité dans les maquis.

A ce moment-là, leur croissance est considérable et modifie leur nature. De simples lieux de refuge, les maquis deviennent de véritables groupes paramilitaires.

Pendant les périodes estivales de 1943 et 1944, les effectifs des maquisards augmentent rapidement. Il faut encadrer, ravitailler et former ces jeunes pour faire d'eux des combattants. Ce sera la mission des MUR (Mouvements unis de Résistance).

Ainsi, des dizaines de maquis apparaissent, principalement en zone sud mais envahie dès 1942. Toutefois, tous les massifs montagneux français (Alpes, Jura, Massif-Central, Cévennes, Morvan...) sont propices à de telles implantations.

- Le maquis du Vercors est l'un des plus importants par son nombre de maquisards, par ses actions reconnues.

- Le maquis des Glières en Haute-Savoie, créé en Janvier 1944, a, sous l'autorité de Tom Morel, pour mission essentielle de réceptionner des parachutages d'armes. Il doit faire face à la Milice armée, aux ordres de Vichy, ayant été créée pour lutter contre les maquisards et aux Allemands.

- Les maquisards de l'Ain et du Haut-Jura, aux ordres du capitaine Henri Romans-Petit, prennent le contrôle de la ville d'Oyonnax.

- Après le débarquement allié en Normandie, le maquis de Saint-Marcel en Bretagne généralise la politique de sabotage.

- En Auvergne, près de 10 000 hommes sont rassemblés au Mont-Mouchet.

- En raison de la forte présence de troupes allemandes, près de la frontière espagnole, le maquis des Pyrénées-Orientales voit le jour en juillet 1944.

- À l'inverse, les maquis de Lozère se développent dès le printemps 1943, favorisés par l'existence de sites d'accueil : fermes, bergeries,

mas inoccupés... En juillet 1944, la fusion du maquis de Lozère avec les maquisards des Cévennes gardoises, donne naissance au maquis Aigoual-Cévennes.

Nous voyons ainsi que, petit à petit, s'opère un véritable maillage de tout le territoire français par les maquisards.

Quelle était alors la vie quotidienne des maquisards ?

Pour les chefs, nourrir leurs hommes est une préoccupation permanente. Les quelques provisions données par les familles vite consommées, la plupart des maquisards sont souvent ravitaillés par des paysans ou par les habitants des villages avoisinants. Il arrive parfois qu'ils usent de la force pour s'approvisionner en denrées de première nécessité. Les conditions de vie sont des plus sommaires : masures abandonnées, granges désertées, campements de tentes confectionnées avec des toiles de parachutes, tiennent lieu de logement... Le confort est inexistant, l'hygiène rudimentaire, l'habillement problématique.

Dans ces conditions, quel rôle les maquis ont-ils pu jouer ?

Le premier rôle des maquis est de protéger les personnes recherchées : des réfractaires au STO, des Juifs, des prisonniers de guerre évadés, des militaires parachutés...

Mais, rapidement, beaucoup de maquisards furent impatients de passer à l'action, de libérer leur pays.

Certains maquis se distinguent par des actions, la nuit particulièrement, de guérilla urbaine, paralysant, notamment, les transports allemands. Dans l'ensemble, peu de maquis se lancent dans des batailles ouvertes contre l'occupant.

Si l'action militaire des maquis est difficile à évaluer, il n'en demeure pas moins exact d'affirmer qu'ils ont porté, par leurs actions connues de guérilla, des coups significatifs à l'armée allemande en déroute.

Les maquis impressionnent par le mystère qui entoure leurs actions. Exaltés par la presse clandestine, par Radio Londres, leurs combats et leurs martyrs contribuent à nourrir leur dimension légendaire. L'imprégnation est telle qu'à la Libération, l'image des résistants est en grande partie identifiée à celle des maquisards.

## Qui sont les résistants ?



Il est difficile de recenser le nombre de personnes ayant résisté en France. Le général de Gaulle, lui, affirmait que seulement un Français sur cent avait résisté. L'Association nationale des anciens combattants de la Résistance assurait qu'il y avait 10 000 personnes qui avaient résisté au début de la guerre et qu'elles étaient 800 000 durant la Libération. Plusieurs historiens s'accordent pour dire aujourd'hui qu'ils étaient entre 5% et 10% de la population, ce qui représentait environ 400 000 personnes.

Les résistants sont souvent jeunes mais la légende qui veut que les résistants soient tous des jeunes célibataires n'ayant plus de lien avec leur famille et sans conscience des risques encourus est aujourd'hui révolue. Certes, des filles de seize ans ont fait partie des FTP-MOI (Francs-tireurs et partisans de la Main-d'œuvre immigrée), Guy Môquet a été fusillé à l'âge de 17 ans mais le général Delestraint alias Vidal avait 60 ans lorsqu'il était chef de l'Armée secrète (AS), Berty Albrecht avait 50 ans quand elle a été arrêtée par la Gestapo, Missak Manouchian avait 33 ans en 1939 et Jean Moulin était âgé de 40 ans au début de la guerre. La Résistance concerne tous les âges.

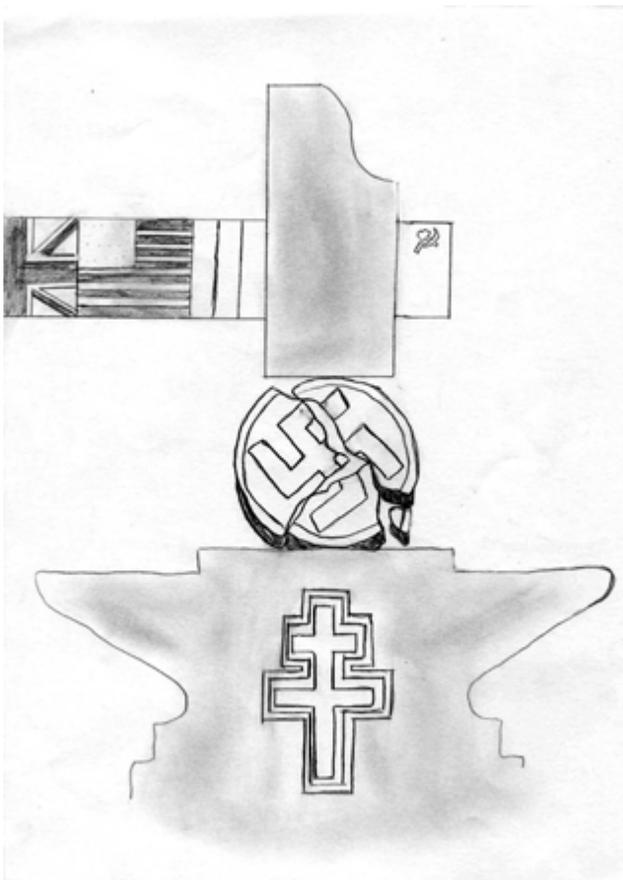
De même, tous les milieux sont représentés dans la Résistance. Des ouvriers qui sabotent dans les usines, des employés de la SNCF et des PTT qui fournissent l'essentiel du renseignement mais aussi des industriels. Le gendre d'André Citroën préfère se suicider plutôt que de révéler des informations aux nazis. Jean-Pierre Peugeot, responsable de l'entreprise du même nom, donne de l'argent au maquis de Montbéliard. Des intellectuels comme le poète arménien Missak Manouchian responsable des FTP-MOI, des enseignants suivent au lycée Buffon le professeur Raymond Burgard, fondateur du journal Valmy. Les paysans et plus généralement les gens de la campagne jouent un rôle tout aussi important en ravitaillant les maquis et les maquisards, en réceptionnant les parachutages alliés, en cachant des armes en France, en transformant les champs en pistes d'atterrissage ou bien encore en devenant des passeurs. Les militaires eux aussi résistent comme le général Gabriel Cochet qui publie des bulletins antiallemands à Vichy alors qu'il porte l'uniforme. Encore une fois, toutes les classes et tous les milieux sociaux sont concernés par la Résistance.

Toutes les opinions politiques sont aussi représentées, elles ne sont pas seulement limitées aux gaullistes et aux communistes mais reflètent toutes les tendances. Les deux figures emblématiques de la Résistance, le général de Gaulle, un homme de droite et le socialiste Jean Moulin, symbolisent et illustrent la diversité politique.

Les résistants appartiennent à tous les sexes, à tous les âges, à tous les milieux sociaux et politiques. Malgré leurs différences, ils sont unis au service de la même cause, celle de la liberté.

La Résistance ne se limite pas à une génération, à une classe d'âge ou aux militants d'un parti politique, elle est bien l'expression de toute une société dans sa diversité.

## *Quel rôle la Résistance joue-t-elle dans la libération du pays ?*



Dans le contexte de l'Occupation, la Résistance a joué un rôle important. A l'heure de la libération du pays, les résistants ont-ils eu une place reconnue à la hauteur des efforts consentis ?

En décembre 1943, la fusion théorique entre les FTPF (Francs-tireurs et partisans français) et l'Armée secrète donne naissance aux FFI (Forces françaises de l'intérieur). A l'aube du débarquement sur les côtes normandes, sous l'autorité de leur chef, le général Koenig, en

juin 1944, les FFI participeront grandement au succès des troupes alliées.

Les forces de la Résistance ont accompagné chaque phase de la Libération, anticipant l'arrivée des Alliés dans les régions éloignées du front : combats de guérilla dans le Jura, en Auvergne ou dans le Vercors. En Normandie et en Bretagne, FFI et Alliés agissent le plus souvent de concert, les premiers servant de guides et d'éclaireurs aux seconds. Ainsi, les FFI ont joué un rôle non négligeable dans la libération de régions entières.

En juin 1944, le jour précédant le débarquement en Normandie, les FFI se voient confier trois plans aux objectifs précis :

- Le Plan Vert qui organise les sabotages des voies ferrées dans le but d'empêcher les mouvements des troupes, des matériels et chars allemands.
- Le Plan Tortue organise la même opération au niveau du réseau routier.
- Le Plan Violet vise à la destruction des lignes téléphoniques.

L'action combinée de ces trois plans provoquera la désorganisation des forces allemandes et rendra toute contre-attaque difficile. Le général Eisenhower qui dirige les troupes alliées, lors du débarquement en Normandie, estime à quinze divisions la part apportée par les troupes de la Résistance. Il reconnaît leur rôle important dans l'avancée des Alliés. Combinée à celle de l'aviation alliée, l'action de la Résistance jouera un rôle décisif dans le succès de l'opération.

Partout ailleurs, les FFI et les maquisards passent à l'offensive. En août 1944, le débarquement franco-américain en Provence précipite la retraite des Allemands. Là encore, les FFI participent à la libération de nombreux départements du Sud et du Sud-Ouest. Si les Alliés se chargent des grands axes, les forces de Résistance harcèlent les troupes ennemies. Après avoir libéré Toulouse, Limoges, Grenoble, Clermont-Ferrand, Toulon et Marseille, les FFI investissent Lyon.

Enfin, la France libre et la Résistance se conjuguent pour libérer Paris. Le 18 août 1944, le chef des FFI de l'Île de France, Rol-Tanguy, lance un appel à l'insurrection. Les FFI s'emparent de plusieurs

lieux publics. Le 22 août, le général Leclerc lance les troupes de la 2ème DB (Division blindée) dans la capitale pour porter secours aux insurgés. Le 25 août, Leclerc et Rol-Tanguy obtiennent la reddition des Allemands. Le lendemain, c'est le défilé triomphal du général de Gaulle, sur les Champs-Élysées, entouré des chefs de la Résistance, acclamé par une foule en délire. Cet événement symbolise la renaissance politique de la France.

Eclaireurs et combattants aux côtés des forces alliées, les résistants ont accompagné chaque phase de la libération du pays jusqu'au départ définitif des Allemands. Par sa participation à la libération du territoire, la Résistance a contribué à reconstruire une identité nationale.

## ***Comment les valeurs de la Résistance jettent-elles les bases d'une société nouvelle ?***



Il y a, dès 1940, chez les premiers résistants, une volonté de rupture avec le régime qui a conduit à la défaite. Ils souhaitent une véritable révolution dans les pratiques politiques. Chaque résistant réagit dans le respect du choix de sa conscience, guidé par l'engagement au service de la liberté et de la justice. Les résistants rêvent de reconstruire ensemble un monde meilleur, porteur d'une éthique dans la vie sociale, d'une primauté accordée à l'intérêt général,

d'un renforcement des droits de l'Homme.

C'est dans cette perspective que le CNR (Conseil national de la Résistance) créé pour unifier l'ensemble des mouvements de résistance, et initialement présidé par Jean Moulin, se réunit dès 1943. Après la mort de son premier chef et après plusieurs mois de négociations, sous la présidence de Georges Bidault, est défini et adopté le programme du CNR.

Ce programme, magnifiquement intitulé « *Les jours heureux* », comprend deux axes :

Un plan d'action immédiate.

Des mesures à appliquer dès la libération du territoire.

Le plan d'action immédiate concerne l'action de la Résistance intérieure française. Il prévoit de harceler les troupes ennemies et de préparer l'insurrection.

Les mesures à appliquer dès la libération du pays sont une sorte de « programme de gouvernement ».

Ce programme prévoit l'instauration d'une société plus démocratique. Les projets de réformes économiques (nationalisations), sociales (Sécurité sociale, presse libre, culture pour tous...), et politiques (droit de vote pour les femmes) élaborés dans la clandestinité, seront traduits dans les faits et mis en œuvre par le GPRF (Gouvernement provisoire de la République française).

De la fin de 1944 à l'instauration de la Quatrième République, en octobre 1946, l'Assemblée consultative et le GPRF, sous l'autorité du général de Gaulle, légifèrent pour mettre en œuvre certaines des mesures prévues par le CNR :

Sur le plan économique : la nationalisation des secteurs clés de l'économie française :

- Industrie (Renault).

- Extraction de matières premières (Charbonnages de France).

- Production d'énergie (Gaz, électricité).

- Transports, banques et assurances.
- Sur le plan social :
  - Instauration de la Sécurité sociale.
  - Création des Comités d'entreprise, de syndicats.
  - Liberté de la presse.
- Sur le plan politique :
  - Droit de vote accordé aux femmes en 1944.
  - Création de l'ENA (Ecole nationale d'administration).
  - Pluralisme politique.

Après la Libération, la Résistance ne parvient pas à créer un nouveau parti politique. Toutefois, un grand nombre de hauts fonctionnaires, sortis des rangs de la Résistance, joueront un rôle très important. Les actions du CNR ont abouti à d'importants acquis sociaux, les valeurs de la Résistance exprimées dans son programme forment encore le socle de la société française même si elles apparaissent menacées.

# CHRONOLOGIE SIMPLIFIÉE D'APRÈS LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA RÉSISTANCE

## 1939

1<sup>er</sup> septembre : début de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands attaquent la Pologne.

## 1940

Mai : défaite de la France.

16 juin : à Bordeaux, démission du gouvernement de Paul Reynaud. Le maréchal Pétain forme un nouveau gouvernement.

17 juin : dans un message radiodiffusé, Pétain annonce qu'il a demandé aux Allemands les conditions d'un armistice. A Bordeaux, le général de Gaulle part pour Londres.

18 juin : premier appel à la « résistance » du général de Gaulle à la BBC.

22 juin : armistice signé à Rethondes.

28 juin : de Gaulle est reconnu chef des « Français libres » par le gouvernement britannique.

1<sup>er</sup> juillet : de Gaulle crée les Forces françaises libres (FFL), terrestres, aériennes et maritimes.

10 juillet : naissance du régime de Vichy.

Août : des agents de la France libre mettent sur pied des réseaux de renseignement.

26-29 août : ralliement à la France libre de l'Afrique-Équatoriale française et du Cameroun.

11 novembre : à Paris, manifestation antiallemande d'étudiants et de lycéens.

## **1941**

Novembre : en zone sud, fusion des mouvements Liberté et Libération nationale qui deviennent Combat.

## **1942**

Avril : en zone occupée, naissance des Francs-tireurs et partisans français.

26 mai-11 juin : en Libye, les FFL tiennent Bir-Hakeim puis se replient, freinant l'avancée de Rommel vers l'Egypte.

Octobre : à Londres, accord entre la France libre et les chefs des mouvements pour la création d'un comité de coordination des mouvements de résistance de zone sud et d'une Armée secrète unique, commandée par le général Delestraint.

Novembre : des maquis s'implantent en zone sud.

11 novembre : l'armée allemande envahit la zone libre.

## **1943**

Janvier : des maquis s'implantent en zone nord.

26 janvier : fusion des trois principaux mouvements de zone sud (Combat, Franc-Tireur, Libération) qui donnent naissance aux MUR (Mouvements unis de Résistance).

30 janvier : création de la Milice française.

Mi-avril : création du Service Maquis des MUR, qui devient le Service national Maquis en août 1943.

27 mai : à Paris, première réunion du Conseil national de la Résistance sous la présidence de Jean Moulin.

3 juin : à Alger, création du Comité français de la Libération nationale (CFLN).

21 juin : à Caluire dans la banlieue lyonnaise, arrestation de Jean Moulin et d'autres responsables de la Résistance.

## **1944**

1<sup>er</sup> février : naissance des Forces françaises de l'intérieur (FFI), composées des formations militaires des mouvements de Résistance.

3 juin : le CFLN devient le Gouvernement provisoire de la République française (GPRF).

6 juin : débarquement allié en Normandie.

3 juillet : proclamation de la « République du Vercors ».

15 août : débarquement allié en Provence.

19-25 août : libération de Paris grâce à l'action de la Résistance et de la 2<sup>ème</sup> division blindée du général Leclerc.

31 août : le général de Gaulle installe le GPRF à Paris.

## **1945**

8 mai : à Berlin, capitulation de l'Allemagne et fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

# LES AUTEURS

## « Camarades, entends-tu ? »

Nancy Cecchini (Chapitres 1 et 5)

Manon Fournier (Chapitres 2, 4, 6, 9, 10, 12, 13, 14, 15, 16 et 18)

Gilles Roumieux (Chapitres 11, 17 et 21)

Jeanne Sibille (Chapitres 3, 7, 8, 19 et 20)

## La Résistance en 14 questions

Benjamin Polge (Questions 1, 2, 3, 5, 6, 10, 11, 13 et 14)

Ayman Rahhou (Questions 4, 7, 8, 9 et 12)

## Illustrations

Hugo Bernard (Chapitres 1, 2, 6, 7 et 10 ; questions 4, 6 et 11)

Samuel Bréard (Question 2)

Johanna Bouzige (Chapitres 4, 8, 13, 18 et 21 ; questions 1, 7 et 14)

Marie Forestier (Chapitres 3, 12, 14 et 18 ; question 13)

Manon Fournier (Chapitres 5, 9, 15 et 17 ; questions 3, 9, 10 et 12)

Marie Forestier

Okan Karagoz (Chapitres 11 et 16)

Lucas Soumille (Chapitre 20 et question 5)

## Huile sur toile

Hugo Bernard (Question 8)

## Dessins colorisés

Samuel Bréard

## REMERCIEMENTS

Gilles Roumieux, professeur d'histoire au collège Jean Racine d'Alès et concepteur de l'atelier mémoire, adresse ses plus chaleureux remerciements aux élèves qui ont réalisé un travail remarquable et à leurs parents qui ont adhéré à ce projet.

Il veut aussi remercier tout particulièrement Jacqueline Vigne pour son soutien et son aide, Suzanne Spiler, Monique Vézilier et tous les professeurs de français du collège Racine d'Alès pour la relecture des textes ainsi que tous ceux qui, de près ou de loin, ont manifesté de l'intérêt pour cette initiative.

Enfin, il exprime sa gratitude au Mémorial de la Résistance en Vercors, à l'ONAC (Office national des anciens combattants), au CADIR (Comité des Associations des déportés internés résistants) du Gard, à l'ANACR (Association des anciens combattants de la Résistance), à l'association Mémoire et Résistance Gard, à la FNDIRP (Fédération nationale des déportés internés résistants patriotes) et au collège Racine pour leur participation au financement de l'impression.

# TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i> .....	7
 <i>Camarade, entends-tu ?</i>	
Entrée en sixième.....	11
Drôle de guerre .....	14
Deux voix pour une voie .....	17
« Les doryphores » .....	20
Vieux grigou.....	27
Graffiti .....	31
Carnets de Marie .....	36
Mon ami Daniel .....	39
Un grand voyage .....	45
Un goût de liberté .....	53
Une bonne étoile .....	60
La décision .....	64
Une vie nouvelle .....	70
Parachutage.....	78
Mathilde .....	84
De passage à la ferme.....	88
Mathilde est revenue .....	91
L'attaque .....	94

Amère liberté .....	102
La chaîne de la vie.....	106
Construire .....	111

### ***La Résistance en 14 questions***

Quelle est la situation politique et militaire de la France de septembre 1939 à juin 1940 ? .....	115
Pourquoi l'appel du 18 juin 1940 est-il l'acte fondateur de la Résistance ? .....	118
Pourquoi résister ? Qui sont les premiers résistants ? .....	120
Quels sont les caractères du régime de Vichy ? .....	122
Comment les Français vivent-ils sous l'Occupation ? .....	124
Comment la Résistance s'organise-t-elle et se structure-t-elle ? .....	126
Pourquoi et comment les résistants communiquent-ils avec Londres ? .....	128
Pourquoi Jean Moulin est-il le symbole de la Résistance française ? .....	130
Quel est le rôle des étrangers dans la Résistance ? .....	132
Comment les femmes ont-elles résisté ? .....	134
Quel est le rôle des maquis dans la Résistance ? .....	137
Qui sont les résistants ? .....	140
Quel rôle la Résistance joue-t-elle dans la libération du pays ? .....	142

Comment les valeurs de la Résistance jettent-elles  
les bases d'une société nouvelle ? ..... 145

*Chronologie simplifiée*..... 148

*Les auteurs* ..... 151

*Remerciements* ..... 152

*Table des matières* ..... 153





Achévé d'imprimer  
sur les presses numériques de l'Imprimerie  
**Com'Impact Impression**  
85, route d'Uzès 30100 Alès  
Tél. 0 466 528 841

[www.printimpact.fr](http://www.printimpact.fr)  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2013

# CAMARADE, ENTENDS-TU ?

*Camarade, entends-tu ?* est l'histoire fictive de Mathieu et de Mathilde, de leurs amis adolescents, dans une France naufragée et occupée par les Allemands.

Quel a été l'impact de la défaite de 1940 sur leurs vies ? Quels parcours ont-ils suivis ? Quelles trajectoires ont-ils empruntées ? Et aujourd'hui, que reste-t-il de leurs choix et de leurs engagements ?

Camarades, entendez le message des élèves de l'atelier mémoire du collège Jean Racine d'Alès qui a transmis leurs valeurs par le roman, l'illustration et le travail d'histoire et de mémoire. À une époque marquée par l'accélération du temps, ils vous invitent à un voyage dans un passé pas si lointain pour vivre pleinement le présent et construire tous ensemble un avenir radieux.

CADIR

